

Sexe et Caractère



Otto Weininger (1880-1903) – 1903

Éditions de l'Évidence – 2008

Sommaire

Avant-propos de l'Église Réaliste	3
-----------------------------------	---

Sexe et Caractère – 1903

Extraits – Otto Weininger (1880-1903)

Chapitre 11 : Érotique et Esthétique.	5
Chapitre 12 : La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers.	22
Chapitre 13 : Les Juifs.	64
Chapitre 14 : La Femme et l'Humanité.	91

Annexes

♀ - ♂	106
La Paresse	107

Avant-propos

Otto Weininger (né le 3 avril 1880 et décédé le 4 octobre 1903) est un philosophe et écrivain autrichien. En 1903, il publie *Geschlecht und Character* (Sexe et Caractère), livre qui devint populaire après son suicide à l'âge de 23 ans.

Otto Weininger est le fils de Adelheid et Léopold Weininger, orfèvre juif d'ascendance hongroise. Étudiant doué, il s'inscrit à l'université de Vienne une fois son baccalauréat en poche. Il étudie surtout la philosophie et la psychologie mais aussi les sciences naturelles et la médecine. Il apprend également de nombreuses langues étrangères (l'italien, le français et le norvégien car il admire Henrik Ibsen).

À l'automne 1901, Weininger essaye de trouver un éditeur pour *Eros et Psyché*, ouvrage qu'il soumet pour l'obtention de sa thèse en 1902. Il rencontre Sigmund Freud, qui ne recommande cependant pas son texte à un quelconque éditeur. Sa thèse est acceptée et Weininger reçoit son titre de Docteur. Le 21 juin 1902, il se convertit au protestantisme.

Après avoir voyagé quelque temps à travers l'Europe, il retourne à Vienne. En juin 1903, après deux ans et demi de travail acharné, son livre *Sexe et Caractère - une investigation fondamentale* est publié par Braumüller & Co, éditeurs viennois. Cet ouvrage est, selon l'auteur, une tentative « d'éclairer les relations sexuelles par une lumière nouvelle et décisive ».

Le 3 octobre 1903, Weininger loue une chambre au 15 Schwarzspanierstraße, dans la maison où Beethoven mourut. Le lendemain, il est retrouvé inconscient, allongé entièrement habillé sur le sol, la poitrine gauche percée par une plaie que lui avait causée une balle en plein cœur. Il est emmené à l'hôpital où il décède à l'âge de 23 ans. August Strindberg écrit à l'ami intime de Weininger, Artur Gerber, le 8 décembre 1903 : « Quel homme étrange et mystérieux, ce Weininger ! Né avec la culpabilité, comme moi ! [...] Le fait qu'il parte montre pour moi qu'il avait parfaitement le droit de le faire. »

Sexe et Caractère

Otto Weininger (1880-1903)

Érotique et Esthétique

Les arguments qu'on cite toujours pour tenter de justifier la haute idée qu'on se fait de la femme ont ainsi, à quelques exceptions près encore, été soumis à un examen auquel ils n'ont pas résisté. Il y a peu d'espoir sans doute de pouvoir véritablement entrer en discussion sur ce terrain. Le destin de *Schopenhauer* laisse songeur à cet égard, lui dont l'opinion au sujet des femmes ne cesse aujourd'hui encore d'être rapportée au fait qu'une jeune fille vénitienne qu'il fréquentait le quitta pour le plus séduisant *Byron* : comme si c'était celui qui a eu peu de succès auprès d'elles qui devait avoir mauvaise opinion des femmes plutôt que celui qu'elles ont rendu heureux.

La méthode qui consiste, plutôt que d'opposer des raisons à des raisons, à taxer le détracteur des femmes de misogynie, a de grands avantages. La haine empêche de bien voir son objet, et prétendre d'un homme qu'il a en haine l'objet sur lequel il prononce un jugement fait peser sur lui le soupçon d'insincérité ainsi que d'incertitude dans les idées, qui fait remplacer les raisons solides par l'hyperbole et le pathos. Cette manière d'argumentation ne manque jamais son *but*, qui est de dispenser le défenseur de la femme d'aborder la véritable question. Elle est l'arme la plus sûre de cette écrasante majorité d'hommes qui ne VEULENT PAS être au clair sur ce qu'est la femme. Car il n'est pas possible d'avoir vraiment réfléchi sur les femmes et de continuer de s'en faire une haute idée ; il n'y a que deux catégories d'hommes : ceux qui méprisent la femme et ceux qui ne se sont jamais posé de questions à son sujet.

C'est sans doute une mauvaise habitude que d'aller rechercher, dans une discussion théorique, quelles peuvent être les motivations psychologiques de l'adversaire. Pour autant que la controverse ait un objet, les adversaires ont à se soumettre à l'idée tout impersonnelle de vérité sans tenir compte de ce qu'ils sont en tant que personnes. Mais lorsque d'un côté, le raisonnement logique est poursuivi rigoureusement jusqu'à sa conclusion et que de l'autre on ne fait rien de plus que se dresser violemment contre cette seule conclusion, sans considération des arguments qui y conduisent, on pourra se permettre, dans certains cas, de confondre l'autre partie en lui montrant clairement quels sont les motifs de son entêtement, en l'obligeant à en prendre conscience au lieu de continuer à s'aveugler sur une réalité qui ne correspond pas à ses désirs. C'est pourquoi on me permettra, après toute cette longue suite de déductions logiques et objectives, de prendre l'affaire par un tout autre bout, et pour une fois, d'examiner la personnalité du défenseur de la femme et

de rechercher quels sentiments lui dictent ses prises de positions : dans quelle mesure celles-ci proviennent de convictions profondes et bien assurées et dans quelle mesure elles sont au contraire l'expression d'un désarroi.

Les objections qu'on fait au détracteur de la féminité ont toutes leur source sentimentale dans le rapport *érotique* qui lie l'homme à la femme. Ce rapport érotique est un rapport *tout différent* du rapport simplement *sexuel* à quoi se réduisent les relations entre les sexes dans le règne animal et qui, à en juger par l'extension qu'il y a, est encore et de loin celui qui joue chez l'homme le plus grand rôle. Il est absolument faux de prétendre que sexualité et érotisme, instinct sexuel et amour, sont une seule et même chose, dans le second cas embellie, affinée, "sublimée", même si tous les médecins l'affirment et même si ce fut là l'idée de *Kant* et de *Schopenhauer*. Avant d'en venir aux raisons pour lesquelles il convient de faire à mon avis une séparation nette entre les deux, je voudrais dire ceci. L'opinion de Kant en cette matière ne saurait être retenue, pour la raison bien simple que Kant a ignoré l'amour aussi bien que l'instinct sexuel, à un point où peut-être aucun homme ne l'a fait avant et après lui. Il était trop au-dessus de ces passions et trop pur pour s'exprimer sur elles avec autorité : la seule maîtresse dont il se soit vengé est la métaphysique. Quant à Schopenhauer, il ne comprenait pas l'érotisme supérieur et n'avait le sens que de la sexualité. Il est facile de s'en apercevoir. Son visage montre peu de bonté et beaucoup de cruauté (ce qui n'a rien pour étonner : il faut être peu accessible à la pitié pour concevoir une éthique de la pitié ; les hommes les plus capables de pitié sont également ceux qui se tiennent le plus rigueur de l'être ; ainsi *Kant* et *Nietzsche*). Or seuls sont capables d'un violent érotisme les hommes portés à la *pitié* et à la *compassion* ; ceux qui ne prennent "aucune part à rien" sont incapables d'amour. Non que de telle nature soient nécessairement sataniques, au contraire ; elles peuvent même être hautement morales, sans pour autant se soucier de ce que pensent ou ressentent leurs voisins, et sans imaginer avec la femme de rapport autre que sexuel. Ainsi de *Schopenhauer*. Comme homme, il était torturé par l'instinct sexuel, mais n'a jamais aimé ; on ne saurait s'expliquer autrement le caractère unilatéral de sa célèbre "Métaphysique de l'amour sexuel", qui enseigne que la fin inconsciente de tout *amour* réside dans la génération.

Cette vue, comme je crois pouvoir le montrer, est *fausse*. Certes, un amour absolument libre de toute sensualité ne se rencontre pas *dans l'expérience*. L'homme, si élevé qu'il soit, reste un être sensible. Mais ce qu'on peut affirmer et qui réduit cette idée à néant est que l'amour en tant que tel et sans même qu'aucune volonté d'ascèse vienne s'y mêler, se pose en *ennemi* de tout ce qui dans une relation se rapporte au coït, *qu'il s'éprouve même lui-même comme en étant la négation*. L'amour et le désir sont deux états si différents, qui s'excluent à tel point l'un l'autre, qui sont si opposés,

qu'aux instants où un homme *aime* vraiment, l'union physique avec l'être aimé lui est une idée impensable. Le fait qu'aucun espoir n'est absolument libre de crainte n'empêche pas que l'espoir et la crainte sont des sentiments opposés. On trouve ce même rapport entre l'amour et l'instinct sexuel. Plus un homme est érotique, moins sa sexualité l'importunera, et vice versa. Même s'il n'y a pas d'adoration qui soit absolument pure de tout désir, cela ne permet pas d'identifier deux choses qui ne représentent au plus que des phases successives dans une vie d'homme suffisamment riche et différenciée. Qui prétendrait aimer une femme qu'il désire ment, ou n'a jamais aimé. C'est pourquoi également parler d'amour dans le mariage apparaît presque toujours comme une hypocrisie. L'attraction sexuelle croît avec la proximité physique, l'amour a besoin de l'aliment de la séparation et de la distance. Et alors que l'amour véritable survit à tous les éloignements, que le passage des ans est impuissant à le faire oublier, un seul geste vers la bien-aimée le plus fortuit et le plus involontaire peut, réveillant l'instinct, suffire à le tuer. Pour l'homme supérieurement différencié, le grand esprit, la femme qu'il aime et la femme qu'il désire sont deux êtres *totalelement différents*.

L'amour "platonique" existe donc bel et bien, ou mieux encore, *il n'y a d'AMOUR que "platonique"*. Tout le reste est bestialité. Il y a d'un côté Tannhäuser et de l'autre Wolfram. D'un côté Vénus et de l'autre Marie.

"Vers toi, amour céleste, retentit,
Enthousiaste, mon chant ;
Toi qui tel un ange
Pénétra au fond de mon âme
Tu t'approches, comme par Dieu
envoyée,
Je sors d'un charmant lointain,
Tu me mènes vers des contrées
Où rayonne éternellement ton étoile." ²

"Dir, hohe Liebe, töne
Begeistert mein Gesang,
Die mir in Engelschöne
Tief in die Scele drang !
Du nahst als Gottgesandte :
Ich folg' aus holder Fern',
So führst du in die Lande
Wo ewig strahlt dein Stern."

² Toutes les traductions de l'allemand sont de Frau K. ; celles du latin et du grec sont de l'Édition de l'Évidence.

L'objet d'un tel amour ne saurait être la femme dont le portrait vient d'être fait, dépourvue de toutes les qualités qui donnent sa valeur à un être, et de la volonté de les acquérir. On a discuté avant moi la question de savoir si le sexe féminin devait être réellement considéré comme beau, et contesté plus encore qu'il représente la *beauté* même. Si la femme nue peut être belle dans l'art, elle ne l'est pas dans la réalité, ne serait-ce que parce que l'instinct sexuel rend impossible à son égard cette contemplation désintéressée qui est la condition de tout jugement esthétique. En outre, le corps nu de la femme donne l'impression de quelque chose d'inachevé, qui cherche encore sa perfection à l'*extérieur* de soi, ce qui est incompatible avec la beauté. La femme nue est plus belle dans ses parties que dans son tout. C'est *debout* que ce caractère qu'a le corps féminin d'avoir sa fin non pas en lui, mais *hors de lui*, apparaît le plus nettement ; il est naturellement atténué en position couchée. L'art a bien senti cela, et dans les représentations de nus debout ou en vol, n'a jamais montré la femme seule, mais toujours entourée d'autres personnages, et essayant de voiler sa nudité. Mais la femme n'est pas parfaitement belle dans ses parties non plus, même lorsqu'elle représente le type idéal de son sexe. Considérons ses organes génitaux. Si tout amour de l'homme pour la femme s'expliquait réellement par une cérébralisation de l'instinct de détumescence, si cette affirmation de *Schopenhauer* était juste, selon laquelle "seul l'intellect de l'homme obnubilé par l'instinct sexuel a pu voir le beau sexe dans le sexe petit, étroit d'épaules, large de hanches et court de jambes" s'il était vrai que "*toute la beauté de la femme a sa clé dans l'instinct sexuel*", les organes génitaux de la femme seraient ce qu'on devrait aimer le plus chez elle et la partie la plus belle de son corps. Or aucun homme ne trouve beaux ces organes, et la raison en est qu'ils blessent la pudeur masculine. La stupidité canonique de notre temps a supposé que la pudeur pouvait aussi provenir de l'habillement et que derrière la résistance manifestée devant la nudité de la femme se cacherait quelque chose de contraire à la nature qui ne serait en fait que de la paillardise refoulée. Mais un homme dissolu ne se défend plus du tout contre la nudité, car il ne la remarque même plus comme telle. Il n'aime plus, il ne fait que désirer. Tout amour véritable est pudique, comme toute véritable compassion. Il n'y a d'impudique que la déclaration d'amour, et cela dans la mesure même où celui qui la fait est, à l'instant où il la fait, convaincu de sa sincérité. La déclaration d'amour sincère représente la pire forme objective pensable de l'impudicité ; imaginé-t-on un homme qui avouerait qu'il est consumé de désir ? On aurait là l'*idée* du discours impudique, tout comme on a, dans la déclaration d'amour, l'*idée* de l'*action* impudique. Mais en fait, ni l'une ni l'autre ne se trouve jamais réalisée, car toute vérité est pudique. Il n'existe pas de déclaration d'amour qui ne soit un mensonge ; et la bêtise des femmes se montre bien dans la crédulité qui est la leur devant tout ce qui se présente à elles comme une protestation d'amour.

C'est dans l'amour de l'homme, toujours pudique, qu'est la mesure de ce qui est trouvé beau et de ce qui est trouvé laid chez la femme. Les choses se passent ici tout autrement que dans la logique, où le vrai est la mesure de la pensée et la valeur de vérité, son créateur ; tout autrement que dans l'éthique aussi, où le bon est critère du devoir et la valeur que constitue le bien, guide de la volonté de bien faire. Dans l'esthétique, la beauté est créée par l'amour ; il n'y a en esthétique aucune sorte de contrainte normative d'aimer ce qui est beau, et le beau ne se présente pas à l'homme comme quelque chose qui réclame d'être aimé (c'est pour cela que le goût est individuel et qu'il n'y a pas de goût absolu). Toute beauté est une projection, une émanation, du besoin d'aimer ; et ainsi la beauté même de la femme n'est pas différente de l'amour, n'est pas un objet à quoi l'amour regarde, mais EST l'amour de l'homme et fait un avec lui. La beauté vient de l'amour, tout comme la laideur, de la haine. Et c'est encore cela qu'exprime le fait que la beauté ni l'amour n'ont quoi que ce soit de commun avec l'instinct sexuel, que l'un comme l'autre sont étrangers à tout désir. La beauté est intouchable, insaisissable, et on ne peut la confondre avec rien ; ce n'est qu'à distance qu'on peut la voir comme de tout près, et tout essai de s'en approcher l'éloigne. L'instinct sexuel, qui cherche l'union physique avec la femme, annihile sa beauté ; on cesse d'adorer la beauté d'une femme que l'on a possédée.

En quoi consistent donc l'innocence et la moralité de la femme ? Je partirai de l'examen de quelques phénomènes qui accompagnent les premières manifestations de l'amour. La pureté du corps est en général chez l'homme signe de moralité et de droiture. Or on observe que des hommes qui par ailleurs n'ont jamais été propres, aussitôt amoureux deviennent très pointilleux sur ce chapitre. On voit aussi combien chez un grand nombre d'hommes l'amour commence par des accusations portées contre soi-même, des tentatives de mortification et d'expiation. L'amour semble être l'occasion d'un examen de conscience moral et d'une purification intérieure. Ce phénomène ne peut avoir sa source dans l'être aimé lui-même : la femme aimée est trop souvent une ingénue, trop souvent une femelle, trop souvent une coquette pleine de lubricité, et l'homme qui l'aime est bien le seul à percevoir en elle des qualités supraterrrestres. Faut-il croire après cela que dans l'amour c'est cette personne concrète qui est aimée, et son rôle n'est-il pas plutôt de servir de *point de départ* à un mouvement d'une tout autre envergure ? Dans tout amour, c'est lui-même que l'homme aime et rien d'autre. Non pas sa subjectivité, non pas ce qu'il représente réellement en tant qu'être faible et vulgaire, lourd et d'esprit vétilleux, mais ce qu'il veut être tout entier et doit être tout entier, son essence véritable et profonde, en un mot son essence intelligible, libre des misères de la nécessité et de la condition terrestre. Vivant dans l'espace et le temps, cet être se trouve mêlé aux scories du sensible, il ne se présente pas dans la pureté, la splendeur, de son origine ; aussi

profondément qu'il puisse descendre en lui, son *moi* est troublé et souillé, et nulle part il ne voit ce qu'il cherche en toute limpidité et à l'état immaculé. Et pourtant, il n'a pas de besoin plus pressant, n'aspire à rien si ardemment, qu'à être absolument et totalement *lui-même*. Et ce but vers lequel il tend, *il doit le penser en dehors de lui-même* pour pouvoir mieux en approcher. *Il projette donc son idéal d'un être absolument valorisé*, mais qu'il ne parvient pas à *isoler* en lui, sur un autre être que lui, et c'est cela que signifie le fait qu'il *aime* cet être seul. Seul est capable de cet acte celui qui est devenu coupable et est conscient de sa culpabilité, et c'est pourquoi l'enfant ne peut aimer. Ce n'est que parce qu'ainsi l'amour présente ce but inatteignable qui est celui de tout être humain comme étant atteignable, non par soi-même, mais par autrui, montrant à l'homme qui aime combien il était éloigné encore de cet idéal, qu'il peut en même temps réveiller le *désir* d'une purification, et par là cet élan de nature tout à fait spirituelle qui ne souffre d'être contrarié par aucun rapprochement *physique* avec la femme aimée ; et c'est pour cela aussi qu'il est la manifestation la plus puissante et la plus haute de la volonté de valeur, qu'il exprime plus que tout au monde l'essence de l'*être humain*, balancé entre l'esprit et le corps, le moral et le sensible, et qui a part autant à l'animalité qu'à la divinité. *Dans tout ce qu'il fait, l'homme n'est pleinement et totalement lui-même que lorsqu'il aime*³. De là vient que tant d'hommes ne commencent à comprendre qu'au moment où ils sont amoureux toute la réalité des concepts de moi et de toi, qui sont corrélatifs non seulement grammaticalement, mais moralement ; de là encore le rôle que joue, dans toute relation amoureuse, le *nom* des deux amants. On comprend également par là que ce soit par l'amour que tant d'hommes prennent conscience de leur propre existence, qu'il ne leur faille pas moins pour être entièrement et pleinement convaincus d'avoir une âme⁴ ; que l'amant, tout en ne voulant à aucun prix profaner son amour en s'approchant de trop près de celle qu'il aime, cherche à l'apercevoir de loin pour s'assurer de son – et de sa propre – existence ; ou qu'on voie des empiristes inébranlables se transformer en d'exaltés mystiques aussitôt qu'ils aiment, ainsi Auguste Comte lorsqu'il eut fait la connaissance de *Clotilde de Vaux*. Il existe psychologiquement, non seulement chez l'artiste, mais chez l'homme d'une manière générale, un : amo, ergo sum.

Ainsi l'amour est-il un phénomène de *projection*, comme la haine, et non pas d'*équation* comme l'amitié. L'amitié a pour condition l'égalité ; l'amour *pose* constamment l'*inégalité*, l'*inéquivalence*. Aimer consiste à attribuer à un individu les qualités de tout ce qu'on voudrait être et ne parvient pas à être entièrement, à le faire

³ Et non pas lorsqu'il *joue* (Schiller).

⁴ V. chap. VIII.

porteur de toutes les valeurs qu'on reconnaît. Ce qui symbolise cette perfection est la beauté. C'est pourquoi l'homme qui aime tombe de haut et est même effrayé lorsqu'il a la révélation que si la femme est belle, elle n'est pas pour autant morale, qu'il accuse la nature de mensonge d'avoir mis "dans un corps si beau tant d'abjection", sans songer que s'il trouve encore belle la femme qu'il aime, c'est précisément parce qu'il l'aime encore : car autrement, il ne souffrirait plus de cette apparente contradiction entre l'extérieur et l'intérieur. La femme qui *fait le trottoir* n'apparaît par là-même *jamais* belle, car il est impossible d'opérer sur elle une projection de valeur ; elle ne peut satisfaire le goût que de l'homme le plus vulgaire, elle est l'amante de l'homme antimoral par excellence, le souteneur. On a là un rapport qui, *de toute évidence*, est l'*inverse* du rapport moral normal ; mais la femme n'est en général qu'indifférente à tout ce qui est éthique, elle est en effet amoral et peut donc, à la différence du criminel qui lui, est immoral et que d'instinct personne n'aime, ou de l'esprit du mal, qu'on se représente comme haïssable, servir de support à cette sorte de transfert ; comme elle n'agit ni bien ni mal, rien ne s'oppose en elle au déplacement sur sa personne d'un idéal. La beauté féminine n'est certes que la moralité devenue visible, *mais cette moralité est celle de l'homme*, qui en a transposé la perfection dans la figure de la femme.

C'est parce que la beauté ne représente pour l'homme à chaque fois, qu'une *réincarnation de cette souveraine valeur* que le beau coïncide avec ce sentiment de découverte devant lequel cède tout désir comme tout intérêt égoïste. Toutes les formes que l'homme trouve belles sont, du fait de la fonction esthétique qu'il a en lui et qui traduit sous forme sensible ce qui est intellectuel et moral, autant de tentatives de faire de cette souveraine valeur une réalité visible. *La beauté est le symbole de la perfection visible*. C'est pour cela qu'elle est incorruptible, qu'elle est statique et non pas dynamique, que tout changement la nie, est en contradiction avec son concept même. *L'amour* de la valeur, la nostalgie de la perfection, suscitent dans la matière la beauté. Ainsi naît la beauté de la nature, que le criminel n'aperçoit jamais, car c'est *la morale qui crée la nature*. C'est ce qui explique que la nature, dans ses spectacles petits et grands, donne toujours et partout le sentiment de la perfection. Aussi la loi naturelle n'est-elle qu'un symbole sensible de la loi morale, comme la beauté de la nature est la matérialisation de la noblesse de l'âme et la logique, l'éthique rendue réelle et tangible. Tout comme l'amour crée pour l'homme une nouvelle femme qui se substitue à la femme réelle, l'art, l'érotique du tout, fait surgir du chaos toute la richesse des formes de l'univers ; et tout comme il n'y a pas de beauté naturelle sans forme, c'est-à-dire sans loi naturelle, il n'y a pas d'art sans forme, pas de beauté artistique qui n'obéisse à ses propres lois. La beauté de la nature est à la beauté de l'art ce que sa loi est à la loi morale et sa fin, à cette harmonie dont l'idée domine

l'esprit de l'homme. Plus, la nature, maîtresse et inspiratrice éternelle de l'artiste, n'est rien d'autre que la *norme de sa création*, norme *créée par lui-même*, et non plus prisonnière de son concept, mais exprimée dans l'infinité du sensible. C'est ainsi par exemple que les propositions mathématiques ne font que *réaliser* des rapports musicaux (et non le contraire), que les mathématiques elles-mêmes sont une *transposition* de la musique du plan de la liberté au plan de la nécessité, que le *devoir* du musicien est d'ordre mathématique. *C'est l'art qui crée la nature, et non la nature, l'art.*

Ces considérations sur l'art, qui ne font que reprendre et développer en grande partie les vues de Kant et de *Schelling* (ainsi que de leur disciple *Schiller*), ne m'auront pas trop éloigné de mon sujet, en ce qu'elles montrent avec évidence que la croyance en la moralité de la femme, l'"*intromission*" que l'homme fait en elle de sa propre âme et sa beauté sont un *seul et même phénomène* et que la beauté n'est que l'expression sensible de celui-ci. Si l'on conçoit ainsi qu'on puisse parler, au sens moral, d'une "belle âme", ou comme l'ont fait *Shaftesbury* et *Herbert*, subordonner l'éthique à l'esthétique, ce n'en est pas moins là inverser les rapports : on peut, avec *Socrate* et *Antisthène*, considérer le καλόν et l'ἀγαθόν⁵ comme une seule et même chose, mais en se rappelant que la beauté n'est que l'image matérielle dans laquelle la moralité se projette, que l'esthétique est *créée* par l'éthique. Toute tentative de faire incarner la beauté par un être *singulier* et *borné* est illusoire, la perfection qu'on y pourra trouver, fausse perfection. C'est pourquoi toute beauté singulière et individuelle passe, comme l'amour de la femme, que la vieillesse dément. L'idée de la beauté est l'*idée* de la nature ; elle survit à la disparition de toute beauté particulière ainsi que de tout ce dont la nature est composée. Ce n'est que par une illusion et une méprise grossières qu'on a été conduit à croire que l'infini peut être contenu dans le fini et à voir dans la femme aimée l'image même de la perfection. L'amour de la beauté ne saurait s'attarder sur la femme sans se nier lui-même et faire le jeu de l'instinct sexuel. Dès l'instant où l'amour qui s'adresse aux personnes repose sur une telle confusion, cet amour *ne peut qu'être* malheureux. Or tout amour s'obstine dans cette erreur ; l'amour tel qu'on l'entend généralement représente la tentative la plus héroïque qui soit d'affirmer les valeurs là où elles ne sont pas. L'idée transcendante de l'amour, si elle existe, ne saurait être représentée que par l'amour de ce qui a infiniment de valeur, c'est-à-dire de l'absolu ou de Dieu, fût-ce entendu sous la forme accessible aux sens de la beauté infinie de la nature prise comme un tout (panthéisme) ; l'amour qu'on peut ressentir pour les objets singuliers, et en

⁵ Littéralement : "beau-brave" ; le "καλόν ἀγαθόν" est l'idéal du Grec parfait.

particulier les femmes, est déjà l'expression d'une déchéance par rapport à l'idée, d'une *faute*.

Quant à savoir *en quoi* l'homme se rend là coupable d'une faute, la réponse est contenue dans ce qui précède. De même qu'on ne fait dans la *haine* que projeter ses propres défauts sur autrui afin de leur donner un visage qui fasse s'en détourner, que le diable n'a été inventé que pour représenter sous l'aspect d'une figure *extérieure* à l'homme le mal qui est en lui et ainsi l'exciter à le combattre, l'amour n'est là que pour rendre le bien sensible à l'homme encore trop faible pour le concevoir par la pensée. C'est pourquoi l'un et l'autre, amour et haine, consistent essentiellement en une lâcheté. On s'imagine menacé par ce qui fait l'objet de sa haine pour feindre l'innocence s'armant contre le crime au lieu d'extirper le mal de soi, fort de la conviction qu'il ne réside nulle part ailleurs que dans le cœur de l'homme. On construit le mal pour sa propre justification, pour qu'il soit dit qu'on lui a lancé un encier à la tête. C'est pour cela que la croyance au diable est immorale, étant une facilité par laquelle on évacue l'idée de la faute. De la même manière, on transporte dans l'amour l'idée de la *valeur* qu'on représente soi-même sur un être extérieur susceptible de lui offrir un support : Satan devient laid et la femme aimée, belle. Dans les deux cas, et par l'effet, en outre, de cette opposition du bien et du mal sous forme de deux *personnes*, on se rend plus *séduisantes* les valeurs morales. Mais l'homme qui aime n'est pas sans ressentir lui-même que tout amour accordé aux êtres particuliers plutôt qu'à l'idée est une faiblesse. On ne commet pas un crime sans en être averti en même temps par le sentiment de la faute. Ce n'est pas sans raison que l'amour est pudique : il a bien davantage encore lieu de l'être que la pitié. Dans l'acte même de la pitié, dont l'assistance prêtée à autrui n'est que la manifestation visible, je donne à l'être dont j'ai pitié de ma richesse réelle ou imaginaire. De l'être aimé, j'*exige* au contraire quelque chose, ne serait-ce que de ne pas le voir *contrarier* mon amour par des manières et par des traits qui ne me plaisent pas. Car dans l'amour je veux me trouver moi-même, je veux me recevoir moi-même des mains d'autrui, ce que je veux de *lui*, c'est *moi* !

La pitié est honteuse parce que j'y mets autrui au-dessous de moi, que je l'*abaisse*. L'amour, lui, est honteux parce qu'il *me* met au-dessous d'autrui ; sa faiblesse, ce qui fait qu'il rougit de s'exprimer, est qu'il fait oublier toute fierté individuelle. Ainsi la pitié est-elle apparentée à l'amour, ce qui explique que seul connaisse l'amour qui connaît également la pitié. L'un et l'autre s'excluent : on ne peut aimer qui l'on prend en pitié, ni prendre en pitié qui l'on aime. Car c'est moi-même qui représente la force dans la pitié, autrui dans l'amour ; ces passions s'opposent dans leur signe. Je demande dans l'amour ce que je donne dans la pitié. Et l'amour est la plus honteuse de toutes les demandes en ce qu'il veut qu'on lui *donne ce qu'il y a de plus haut et de*

plus grand. C'est pourquoi il se change de manière si soudaine en vindicte lorsque inopinément il prend conscience de ce qu'il visait.

L'érotique est compénétrée du sentiment de la faute. La jalousie révèle sur quel fondement incertain l'amour repose. La jalousie est l'envers de l'amour et montre bien toute son immoralité. La jalousie est une violence faite à autrui, une insulte à sa liberté. Et toute compréhensible qu'elle soit du fait que ce n'est jamais que *son moi* que l'amant aperçoit dans l'être aimé et qu'ainsi, par un paralogisme évident, il croit avoir sur ce dernier des droits, elle trahit bien ne serait-ce que parce qu'elle s'accompagne toujours de crainte et que la crainte est, comme la honte, liée à une *faute antérieure*, que ce qu'on voulait obtenir dans l'amour est quelque chose qui ne *devait* pas y être cherché.

La faute commise par l'homme dans l'amour est de vouloir se délivrer de ce sentiment de culpabilité qui en est la condition nécessaire. Au lieu de continuer à assumer et à supporter le poids de cette culpabilité, l'homme cherche dans l'amour à s'en libérer, cherche dans l'amour le bonheur. Au lieu de réaliser par lui-même l'idée de la perfection, il veut la voir déjà réalisée, il veut voir le miracle accompli chez autrui (et c'est bien là la plus subtile des ruses de l'amour) à seule fin d'obtenir sa propre délivrance *sans combat*. C'est ce qui explique que l'amour soit si profondément lié au besoin de rédemption (*Dante, Goethe, Wagner, Ibsen*). Tout amour n'est *lui-même* que besoin de rédemption et tout besoin de rédemption est encore immoral⁶. L'amour ignore le temps et se met au-dessus de la causalité, il prétend à une purification soudaine et surtout immédiate, sans effort de la part de l'homme. C'est pourquoi, comme miracle attendu de l'extérieur et non pas de l'intérieur, il est par définition même impossible et voué à l'échec, et cela d'autant plus qu'un homme en serait véritablement capable. Il est le plus dangereux de tous les mensonges qu'on se fait à soi-même en ce qu'il est celui qui semble susciter le plus de zèle pour le bien. S'il peut ainsi être une occasion de perfectionnement pour l'homme moyen, l'homme doué d'un certain niveau de conscience se garde de succomber à ses prestiges.

L'amant ne cherche dans l'être aimé que sa propre âme. C'est ce qui fait que l'amour est libre, et non pas soumis à ces lois de l'attraction sexuelle dont il a été question dans la première partie de ce livre. Car en amour la psyché féminine acquiert de l'importance ; elle favorise l'amour lorsqu'elle se prête à cette idéalisation, même en l'absence de grand charme physique ou de forte attirance sexuelle, et en nie jusqu'à la possibilité lorsqu'elle s'y oppose trop manifestement. Cependant, malgré tout ce qui oppose sexualité et érotisme, il y a indéniablement entre eux une analogie.

⁶ V. fin du chap. VII.

La sexualité se sert de la femme comme d'un moyen de parvenir au plaisir et d'avoir des enfants ; l'érotisme l'utilise comme un moyen de se hausser au niveau des valeurs et en vue de la création, c'est-à-dire de l'enfant spirituel. C'est une parole infiniment profonde, bien qu'apparemment peu comprise, de la *Diotima* de Platon que celle qui dit que l'amour ne concerne pas le beau, mais la création du beau, l'immortalité dans l'ordre de l'esprit, tout comme, dans un ordre inférieur, l'instinct sexuel vise la génération, la perpétuation physique. Dans son enfant, qu'il s'agisse d'un enfant de la chair ou d'un enfant de l'esprit, le père ne cherche jamais qu'à se retrouver : la réalisation concrète de l'idée de soi, en quoi consiste l'essence même de l'amour, est l'*enfant*. C'est pourquoi si souvent l'artiste a besoin de la femme pour créer. "J'ajoute que de tels enfants, chacun accepterait qu'ils lui fussent nés, plutôt que ceux de l'humaine génération : quand, tournant son regard vers Homère, vers Hésiode, vers d'autres grands poètes, il les envie de laisser d'eux-mêmes derrière eux une semblable progéniture qui, possédant l'immortalité de la gloire et des souvenirs, confère aux poètes en question semblable immortalité (...). Chez vous, c'est aussi Solon qui est vénéré en raison des lois dont il eut la paternité ; ailleurs, en maintes régions, d'autres hommes encore, et chez les Grecs et chez les Barbares, grâce auxquels maint bel ouvrage a vu le jour et générateurs de formes variées d'excellence. Déjà, nombre de sanctuaires leur ont été consacrés pour avoir laissé de tels enfants tandis que ceux de l'humaine génération n'en ont encore valu à personne."

Il y a plus que l'indication d'une simple analogie formelle, plus qu'un jeu abusif sur une coïncidence d'ordre linguistique, dans le fait de parler de fécondité spirituelle, de conception et de production spirituelles, ou comme *Platon* dans ce passage, d'enfants spirituels. Tout comme, dans l'ordre du corps, la sexualité vise à fonder durablement la forme propre de l'être organique, ainsi l'amour n'est-il profondément que la tentative de réaliser définitivement sa forme spirituelle, c'est-à-dire son individualité. *C'est en cela que toute volonté d'immortalisation de soi-même* (cette volonté sur laquelle sont fondés en revanche *et* l'érotisme *et* la sexualité) *est liée à l'enfant*. L'instinct sexuel et l'amour, sont tous deux des tentatives de réalisation de soi, l'un cherchant à immortaliser l'*individu* dans une forme extérieure corporelle, l'autre, l'*individualité* dans une forme intérieure spirituelle. L'homme de génie connaît seul cependant ce qu'est un amour libre de toute sensualité, il est le seul à vouloir des enfants intemporels, propres à exprimer son être spirituel le plus profond.

Le parallèle peut être poussé plus loin encore. On a souvent répété après *Novalis* que l'instinct sexuel est lié à l'atroce. Cette "association" est profondément juste. Ce qui est *né* de la femme doit *mourir*. Procréation, naissance et mort se tiennent inextricablement ; une mort inattendue parmi les siens, chez tout être vivant, réveille l'instinct sexuel, qui marque son besoin de se reproduire à nouveau. Et le coût lui-

même, non seulement psychologiquement, mais encore du point de vue de la morale et de la philosophie de la nature, a quelque chose du meurtre : il nie la femme, mais aussi l'homme ; dans le meilleur des cas, il dépouille l'un et l'autre de leur conscience afin de donner vie à l'enfant. Il est évident d'un point de vue éthique que ce qui vient à la vie de cette manière est destiné à disparaître. Mais l'érotisme le plus élevé, et non seulement la sexualité au sens vulgaire, prend également la femme non comme but en elle-même, mais comme moyen en vue d'un but qui est une représentation du moi de l'amant dans sa pureté : les œuvres d'un artiste ne sont jamais que son moi pris à différentes étapes de son évolution et tel qu'il l'a localisé à chaque fois dans une femme, fût-ce de son imagination.

Or la psychologie réelle de l'être aimé n'est par là-même *jamais possible* : un homme qui *aime* une femme ne peut la *voir*. L'amour ne permet pas d'entrer avec la femme dans ce rapport de *compréhension* qui est le seul rapport moral possible entre les êtres humains. On ne peut aimer un être humain qu'on connaîtrait parfaitement bien, car on serait alors conscient de toutes les imperfections liées en lui à sa condition d'homme, alors que l'amour ne *s'adresse qu'à la perfection*. Aimer une femme suppose donc qu'on passe outre chez elle à tout ce qui constitue ses qualités réelles, ses désirs et ses intérêts particuliers, qui irait à l'encontre de cette tentative faite sur sa personne de lui donner une plus haute valeur, et qu'on pose librement à la place même de sa réalité psychique *une tout autre réalité*. Il faut, pour se trouver soi-même dans la femme au lieu de ne voir en elle précisément qu'elle-même, faire abstraction de ce qu'elle est comme personne empirique. Cette tentative demande donc beaucoup de *cruauté* à son égard ; et c'est là qu'est la source de l'égoïsme qui est au fond de tout amour, comme de la jalousie, qui fait considérer la femme comme une chose qu'on possède et dénuée d'indépendance.

Que sa cruauté soit celle de l'érotisme ou celle de la sexualité, l'amour est meurtre. Si l'érotisme ne va pas, comme l'instinct sexuel, jusqu'à nier physiquement la femme, il la nie cependant psychiquement. La sexualité vulgaire voit dans la femme soit un appareil destiné à l'onanisme, soit une génitrice (c'est en effet se placer très bas, que de reprocher à une femme son infécondité, et un code pénal pour lequel la stérilité de la femme est une raison valable de divorce se décerne là un très mauvais brevet de morale). Mais l'érotisme, bien que situé plus haut, exige lui aussi de la femme impitoyablement qu'elle satisfasse le besoin d'adoration de l'homme et se laisse aimer sans résistance, afin que l'amant puisse voir en elle la réalisation de son moi idéal. Ainsi l'amour n'est-il pas uniquement antilogique (en ce qu'il ignore délibérément la vérité objective de la femme et sa nature réelle), il ne veut pas seulement l'illusion de la pensée et ne demande pas seulement véhémentement que la raison le trompe ; il est aussi antimoral vis-à-vis de la femme, dont il exige impérieusement qu'elle

Sexe et Caractère – Érotique et Esthétique

dissimule son être véritable, qu'elle prenne une apparence, qu'elle soit conforme en tout à un désir qui lui est étranger.

Car la femme, à travers l'amour, n'est qu'un moyen pour l'homme de se détourner du pur accomplissement de son devoir, *elle est la branche qui s'offre pour lui permettre de parvenir plus FACILEMENT et plus rapidement au salut*. C'est bien là ce qu'avoue *Verlaine* :

“Marie immaculée, amour essentiel,
Logique de la foi cordiale et vivace,
En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,
En vous aimant du seul amour, Porte du Ciel ?”

Et plus précisément encore peut-être, Goethe dans “Faust” :

Reine intouchable,
Tu ne veux pourtant empêcher
Que la faiblesse des coupables
En ton sein vienne s'épancher.
Leur fragilité les entraîne,
Les sauver est bien malaisé.
*Qui, de lui-même, peut briser
Des voluptés la forte chaîne ?*

Dir, der Unberührbaren,
Ist es nicht benommen,
Dass die leicht Verführbaren
Traulich zu Dir kommen.
In die Schwachheit hingerafft,
Sind sie schwer zu retten ;
*Wer zerreisst aus eigener Kraft
Der Gelüste Ketten ?*

Loin de moi l'idée de vouloir nier la grandeur héroïque qu'il y a dans cette forme supérieure d'érotisme qu'est le *culte de la madone*. Comment pourrais-je être insensible à ce phénomène extraordinaire dont la figure de *Dante* est devenue comme un symbole ! Il y a dans toute la vie de ce prince des adorateurs de la madone une valorisation si infinie de la femme que le ton de défi dionysiaque sur lequel elle s'exprime dans son œuvre donne l'impression de la plus grande sublimité. Il y a apparemment dans cette incarnation du but de tout désir humain dans *un seul* être limité et terrestre, et qui de plus est une jeune fille que le poète n'a aperçue *qu'une fois* à l'âge de dix-neuf ans, et qui pourrait être devenue entre-temps une Xanthippe ou une oie de basse-cour, une telle abnégation de soi qu'on ne se résout pas facilement à se dévoiler la vraie nature de ce processus. *Or l'amour même le plus sublime est encore triplement immoral* : il est la manifestation d'un égoïsme intolérant à l'égard de la femme réelle, qui, dépouillée de toute existence indépendante, *n'est plus qu'un moyen pour l'homme de s'élever lui-même* ; il est un acte de félonie, de trahison, à l'égard de soi-même, une fuite de la valeur en territoire étranger, l'expression de la volonté d'être délivré, et par là-même d'une lâcheté, d'une

faiblesse, d'une indignité, en un mot d'un manque absolu d'héroïsme ; enfin, il ne veut pas la vérité, qui serait insupportable pour lui, frustrant l'homme de cette illusion que la voie d'une délivrance facile pourrait lui être ouverte.

Cette dernière immoralité est précisément celle qui *empêche* toute vision claire de la femme, car elle l'*évite*. La madone est une pure création imaginaire. Le culte dont elle est l'objet ne peut être moral, car il exige de son servant qu'il ferme les yeux sur la réalité, de l'amant qu'il se *trompe* lui-même. Il comporte une transformation et une recreation de la femme ; la projection sur quoi il est fondé se fait par le truchement de la beauté du corps et ne peut rien faire servir à ses fins de ce qui serait un flagrant démenti de tout ce dont cette beauté est le symbole. On s'obstine donc à donner pour fonction à la femme d'incarner l'idée de sa propre perfection, pour, l'ayant faite porteuse des valeurs les plus hautes, pouvoir ainsi plus facilement par elle réaliser son œuvre et se réaliser soi-même. Ce n'est pas sans raison que l'état amoureux ressemble tant à celui dans lequel se trouve l'artiste ou l'homme qui crée en général ; la bonté qu'ils témoignent à tout ce qui vit, la tendance à ne pas se laisser distraire par les nécessités triviales de l'existence, les rapprochent en effet et les rendent l'un et l'autre incompréhensibles et ridicules aux yeux du philistin, pour qui précisément les réalités matérielles représentent tout. Car tout grand amoureux est un génie et tout génie est fondamentalement un amoureux, même si son amour de la *valeur*, c'est-à-dire de l'*univers dans ce qu'il a d'éternel*, ne trouve à s'incarner dans l'amour d'aucune femme physique. *Ce qui relie le moi au monde, le sujet à l'objet, n'est autre que ce qui relie l'homme à la femme conçu sur un plan supérieur et plus vaste, ou mieux la relation homme-femme, un cas particulier de cette relation plus générale.* De même que par le seul fait du sujet le pur complexe de sensations se transforme en objet, de même, et de par son seul fait encore, la femme de l'expérience est remplacée par la femme de l'amour. Tout comme l'instinct de la connaissance vient d'un amour ardent des choses, dans lesquelles l'homme ne voit jamais que lui-même, ainsi l'amour au sens étroit du terme crée son objet, et l'homme qui aime n'y découvre que son essence la plus profonde. Ainsi l'amour évoque-t-il dans ce qu'il représente pour l'homme qui aime l'image d'une parabole : il est le foyer d'une parabole dont la directrice est infinie.

La seule question qui se pose dès lors est de savoir *qui* connaît cet amour, si *seul l'homme* est suprasexuel ou s'il est possible également à la *femme* de l'être. Or l'expérience montre clairement que la femme, à une exception près qui n'est d'ailleurs, comme on va le voir, qu'*apparente*, n'est jamais que purement *sexuelle*. Elle désire simplement davantage le coït ou davantage l'enfant. La "poésie amoureuse" féminine d'aujourd'hui est non seulement totalement dépourvue d'érotisme, mais encore sensuelle au plus haut point ; et bien que les femmes ne

soient versées dans cette activité que depuis peu de temps, elles ont déjà surpassé en audace tous les auteurs masculins, et leurs œuvres sont propres à satisfaire les amateurs les plus gourmands, quand elles ne tombent pas même dans la catégorie des “lectures pour hommes seuls”. Nulle part il n’y s’agit de cet élan chaste et pur qui respecte la distance et craint avant tout la profanation de ce qu’il représente, mais partout du délire orgiaque le plus violent, qui suffit à donner à cette littérature le statut de preuve irréfutable de la nature uniquement sexuelle et non pas érotique de la femme.

Seul l’amour est créateur de beau. Les femmes ignorent le beau. “Qu’a besoin un homme d’être beau?”, ont-elles coutume de dire. Lorsqu’une femme demande conseil à un homme au sujet de sa toilette, ce n’est pas pour lui faire plaisir ou pour flatter sa vanité, mais parce qu’elle est incapable par elle-même de juger de l’effet *esthétique* des lignes et couleurs. Pour s’arranger elle-même sinon avec science, du moins avec goût, la femme a besoin de l’aide de l’homme. S’il y avait en elle-même quelque idée, quelque critère, de la beauté, elle n’exigerait pas non plus continuellement de l’homme qu’il la rassure en lui *confirmant* qu’elle est belle. De même, il n’est pas vrai que les femmes trouvent l’homme *beau*, et le fait qu’elles aient si souvent ce mot à la bouche montre bien combien l’idée même de la beauté leur échappe. La modération avec laquelle une personne use de ce vocable, qui n’est autre qu’une déclaration d’amour à la nature, est en effet le critère le plus sûr de sa pudicité. Les femmes ne peuvent être attentives à la beauté, pour la très bonne raison que seule les frappe l’apparence extérieure munie du signe de la reconnaissance sociale. Or beau n’est pas ce qui plaît ; cette définition est aussi fausse qu’elle est fréquente, et va à l’encontre du sens même du mot “beau”. Ce qui plaît est *joli* ; le *beau* est ce qu’on *aime* en tant qu’*individu*. La joliesse est générale, la beauté, individuelle. C’est pourquoi le sentiment de la beauté est pudique, car il naît du désir, et le désir, de l’imperfection et de la misère intérieure. *Éros* est le fils de *Poros* et de *Penia*, le fruit de la rencontre de la richesse avec la pauvreté. Le jugement de beauté, comme toute autre objectivation de l’amour, suppose l’individualité, non seulement l’individuation ; à côté de quoi la joliesse est une simple monnaie d’échange. On *aime* le beau, on ne fait que s’amouracher du joli. L’amour a une visée, il est transcendant, parce qu’il est issu de l’exigence à jamais insatisfaite du sujet prisonnier de sa subjectivité. Or cette *sorte* d’insatisfaction est étrangère aux femmes. F s’amourache, est amoureuse, H *aime* ; et il est faux et stupide de prétendre (comme le font justement les femmes) que la femme est plus apte à aimer véritablement que l’homme : elle y est au contraire *absolument inapte*. L’*entichement*, et celui de la femme plus que tout autre, évoque non comme l’amour l’image d’une parabole, mais celle d’un cercle, qui est une figure qui se referme sur elle-même.

Un homme n'agit pas sur la femme par sa beauté. La beauté de l'homme n'est aperçue que de l'homme : les canons de la beauté masculine ne sont-ils pas, comme ceux de la beauté féminine, la création de l'homme seul ? Ou serait-ce là encore l'effet d'une "oppression" que le sexe féminin aurait eu à subir de la part du masculin ? Le seul concept de la beauté masculine qui, sans qu'elles puissent davantage qu'aucun autre l'avoir créé elles-mêmes doit cependant aux femmes sa consistance comme la précision des images qui s'y rattachent est celui de l'"élégant", du "chic", du "fringant". Ce que ces mots désignent pour elles est sexuel. C'est le sexuel seul, jamais l'asexuel ou le transsexuel, chez l'homme, qui agit sur la femme, et non la beauté qu'elle demande qu'il lui donne, mais le désir. *Ce n'est ni l'élément apollinien, ni donc par conséquent non plus l'élément dionysiaque qui la retient en lui, mais l'élément faunesque* ; non l'homme précisément, mais le *mâle*⁷ ; et avant tout le symbole même de sa sexualité, à savoir le *phallus*. On s'est refusé à voir jusqu'à présent ce que le membre de l'homme représente psychologiquement pour la femme, comme toute jeune fille déjà, et à quel point l'image, sans souvent qu'elle en ait conscience, en domine toute sa vie. Je ne veux pas dire du tout que la femme trouverait l'organe masculin beau, ou même joli. Elle le ressent plutôt comme l'homme la tête de la méduse, comme l'oiseau le serpent : il l'hypnotise, l'ensorcelle et la fascine. Il représente pour elle *la* chose certaine, ce quelque chose pour quoi elle n'a pas de nom mais à quoi elle ne saurait échapper, en un mot son *destin*. C'est ce qui fait qu'elle craint tant de voir l'homme nu et, lorsqu'elle en a le désir, ne le lui laisse pas voir, car elle sent que cela signifierait sa perte. *Le phallus est ce qui rend définitivement la femme ESCLAVE*. C'est ainsi cette partie du corps de l'homme qui le dépare et fait qu'il est laid nu (ce qui est confirmé par les sculpteurs, qui la recouvrent d'une feuille d'acanthé ou de vigne), c'est cette partie qui excite et remue le plus profondément les femmes, et cela dans son état le plus désagréable à voir, en état d'érection. Et c'est bien là la preuve la plus incontestable que les femmes ne cherchent pas dans l'amour la beauté, mais bien tout autre chose.

Ces conclusions, ce qui précède les laissait aisément prévoir. La logique et l'éthique ne faisant valoir leurs droits que chez l'homme, on pouvait s'attendre dès le départ à ce que les femmes n'aient pas de meilleurs rapports avec l'esthétique qu'avec les autres sciences normatives. La parenté qu'il y a entre l'esthétique et la logique apparaît bien dans tout ce qui est systématique et architectonique de la philosophie, comme dans ce qui, dans l'art, est exigence de rigueur, et enfin et surtout en mathématiques et dans la composition musicale. On a vu d'autre part combien beaucoup de gens ont de peine à distinguer entre l'esthétique et l'éthique. La fonction

⁷ En français dans le texte.

esthétique elle aussi, comme la fonction éthique et la fonction logique, est selon *Kant* une fonction que le sujet exerce librement. *Or la femme n'a pas de volonté libre*, et il lui est impossible par conséquent de voir la beauté dans l'espace. Il lui est impossible aussi d'aimer. Amour suppose individualité, et non seulement individualité, mais volonté de l'individu lui-même de se libérer de sa condition charnelle. Car Éros prend tout autant qu'il donne ; il est non pas un dieu, mais un démon ; lui seul répond à la condition de l'être humain, qui est d'être à la fois mortel et immortel : ainsi pensait déjà le *divin Platon*, pour reprendre ici le nom que lui donne son disciple *Plotin*, qui est le seul à l'avoir réellement COMPRIS de l'intérieur, alors que tant de ses commentateurs et historiens actuels ne le perçoivent que comme le ver de terre l'étoile filante. L'amour, ainsi, *n'est pas*, en définitive, une "idée transcendante" ; car il est lié à la notion d'un être qui est *l'homme*, et qui n'est pas purement transcendantal et, a priori, mais également sensible et empirique. La femme, en revanche, qui n'a pas d'âme, ne voit pas l'âme non plus et n'a pas le désir constant de la rencontrer à l'état pur, débarrassée de tout ce qui lui est étranger. Il n'y a pas chez la femme d'idéal de l'homme comparable à cet idéal de la femme qu'est pour l'homme la madone ; l'homme qu'elle veut n'est pas l'homme pur, chaste et moral, mais un autre homme.

Seule reste énigmatique la raison pour laquelle c'est justement la femme qu'on aime de cet amour qui divinise son objet, et non l'homme, puisque même dans le cas de cette exception que constituent sans doute les amitiés amoureuses entre jeunes garçons, on fait jouer le rôle de la femme à l'objet aimé. Tout se passe comme si l'homme, à la création et par un acte métaphysique *intemporel*, avait pris pour lui seul la part divine, c'est-à-dire l'âme, en dépouillant ainsi la femme, et expiait depuis lors ce crime commis contre elle dans les souffrances de l'amour, *cherchant, poussé par son sentiment de culpabilité, à rendre son âme volée à sa compagne*. Car c'est devant la femme *aimée* surtout, devant elle seule même, que ce mystérieux sentiment d'une faute commise l'opprime. Le caractère désespéré de cette tentative suffirait à expliquer qu'il n'y ait pas d'*amour heureux*. Mais il est évident qu'on sort là des limites du genre scientifique, et même scientifico-philosophique.

Ce qui précède aura montré ce que femme *ne veut pas*. Ce que femme veut, profondément, et qui va à l'encontre absolu de la volonté de l'homme, est ce qui reste à voir maintenant.

La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

"Seuls l'homme et la femme réunis font l'être humain".

Kant

Plus l'analyse s'est poursuivie, qui visait à faire découvrir des critères d'appréciation de la femme, plus elle a conduit à dénier à celle-ci d'élévation, de noblesse, de grandeur et de beauté. Au moment où je m'apprête à lui faire faire un pas de plus, décisif, dans cette direction, je voudrais dire ici, afin d'éviter tout malentendu, une chose sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, à savoir que rien n'est moins dans mes intentions que de défendre le point de vue oriental sur la question de la femme. Qui a suivi attentivement ce que j'ai dit plus haut de l'injustice commise contre elle dans tout ce qui est sexualité et jusque dans l'amour aura compris que ce livre n'est aucunement un plaidoyer en faveur du harem et que je me garderais bien d'ôter toute sa valeur à ce jugement sévère que je porte sur son sexe en appelant sur lui un châtiment aussi problématique.

On peut parfaitement bien vouloir l'*égalité juridique* de l'homme et de la femme sans pour autant croire entre eux à une égalité *morale* et *intellectuelle*. Bien plus, il n'y a aucune contradiction à réprouver toute barbarie dans le comportement d'un sexe vis-à-vis de l'autre tout en étant frappé par l'opposition radicale, cosmique, par la différence essentielle, qu'il y a entre les deux. Il n'y a aucun homme qui n'ait en lui ne fût-ce qu'une parcelle de *suprasensible*, aucun qui soit totalement dépourvu de *bonté*, ce qu'on ne peut en revanche dire de la femme. *L'homme situé le plus bas dans l'échelle des valeurs est donc encore INFINIMENT supérieur à la femme même la plus remarquable*, et lui est même si supérieur que toute comparaison entre eux, toute hiérarchie, perdent leur sens ; et cependant cela ne donne le droit à aucun homme de rabaisser et d'opprimer la femme. Le fait que la prétention à l'égalité devant la loi est pleinement *justifiée* ne fera oublier à aucun connaisseur de l'homme que l'opposition qu'il y a entre les sexes est bien la plus irréductible qui se puisse concevoir. Et c'est une nouvelle preuve de la superficialité des psychologues matérialistes, empiristes et positivistes (pour ne rien dire de celle des théoriciens socialistes) que ce soit parmi eux précisément que se sont toujours recrutés et se recrutent encore les défenseurs de l'idée de *légalité innée* des sexes.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

Mais je ne voudrais pas non plus qu'on s'imagine que j'adopte sur la femme le point de vue terre à terre d'un *P.J. Moebius*, qui ne vaut au plus que comme une courageuse réaction. La femme n'est pas une "débile mentale" ; et je ne puis partager l'opinion selon laquelle les femmes capables de produire et de créer représenteraient un phénomène de dégénérescence. On ne peut, d'un point de vue *moral*, que se réjouir que de telles femmes existent et de ce qu'elles soient plus masculines que les autres, et il faut voir dans ce fait non pas une dégénérescence, mais un progrès, une victoire ; elles montrent d'un point de vue *biologique* tout aussi peu ou tout autant de signes de dégénérescence que l'homme féminin (à condition de ne pas voir celui-ci moralement). Or les formes sexuelles intermédiaires, loin d'être un phénomène pathologique, ne sont que les formes normales de tout organisme vivant. La femme n'a l'esprit ni élevé, ni profond, ni fin, ni droit, car elle est tout entière dépourvue d'"esprit". Mais étant dépourvue d'esprit, elle n'est pas *faible* d'esprit, au sens où on l'entend de quelqu'un qui ne saurait s'orienter dans la vie de tous les jours. L'astuce, le *calcul*, l'"*habileté*" en un mot, se rencontre beaucoup plus fréquemment et constamment chez F que chez H aussitôt qu'il s'agit par là d'atteindre des buts égoïstes immédiats. Une femme n'est jamais aussi bête qu'un homme peut parfois l'être.

La femme n'a-t-elle donc aucune signification ? Aucune fin générale ne lui est-elle assignée ? N'a-t-elle pas de détermination, et malgré toute sa vanité et son néant spirituels, ne sert-elle réellement aucune visée universelle ? *A-t-elle une mission, ou toute son existence n'est-elle qu'un accident ridicule ?*

Pour le savoir, il faut partir d'un phénomène qui, si ancien et si connu qu'il soit, n'a jamais, semble-t-il, fait l'objet d'aucun examen sérieux, ni même été jugé digne d'intérêt. *Ce phénomène est celui du MAQUERELLAGE, qui, lui, va nous conduire au plus profond de la nature de la femme.* Cette volonté d'accoupler les gens *est le fait de toute femme sans exception et cela dès son plus jeune âge* : on voit de toutes petites filles déjà s'entremettre par exemple auprès de l'amoureux de leur sœur. Et si cet instinct peut sans doute n'apparaître au grand jour qu'une fois raison donnée au proverbe selon lequel "charité bien ordonnée commence par soi-même", c'est-à-dire une fois passé le moment du mariage, il est présent en permanence chez la jeune fille dès celui de la puberté ; il y est seulement balancé par la *jalousie* à l'égard de ses rivales et la *crainte* de se voir supplantée par elles auprès des hommes jusqu'à ce qu'elle ait elle-même, ou sa fortune, ou la situation de sa famille, fait la conquête heureuse qui doit lui valoir un mari. C'est là la seule explication du fait que ce n'est qu'une fois mariées elles-mêmes que les femmes déploient véritablement tout le zèle dont elles sont capables dans cette activité. Et il est si notoire que la meilleure entremetteuse est la vieille femme, chez qui toute préoccupation uniquement égoïste

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

de ce côté-là a disparu, que c'est même, bien à tort, sous son seul aspect qu'on la représente.

Ce ne sont pas seulement les femmes, mais les hommes qu'on dirige vers le mariage, ce rôle étant tout particulièrement dévolu à la mère. C'est le désir et le but de toute mère, et cela sans aucun égard à ce que pourrait être sa personnalité et sa volonté propres, que son fils se marie ; et ce désir, on a été assez aveugle pour y voir quelque chose de noble, à savoir justement cet amour maternel, dont un chapitre précédent a suffisamment dit ce qu'il faut en penser. Il est possible que beaucoup de mères croient ainsi sincèrement lui offrir le bonheur ; mais toutes, de loin, n'en sont pas persuadées, et ce qui les y pousse *en premier lieu* est, partout et toujours, l'*instinct* d'entremise et l'aversion irraisonnée que leur inspire chez l'homme le célibat.

Même lorsqu'il s'agit de marier leur *filles* les femmes ne font que suivre un *mouvement purement instinctif*. Les efforts infinis que les mères font dans ce sens ne leur sont dictés ni par des considérations logiques, ni, la plupart du temps, par des considérations matérielles, et ce n'est pas qu'ils visent à aller au-devant de désirs exprimés ou secrets de leurs filles (auxquels même, dans le cas du choix du mari, ils sont souvent contraires) ; et le fait que cet instinct s'exprime chez elles à propos non seulement de leurs propres enfants, mais de tout un chacun, fait qu'on ne saurait y voir de l'*amour* maternel au sens d'un acte "altruiste" et "moral". *Une mère marie sa fille absolument de la même manière qu'elle est prête à favoriser les entreprises de toute fille amoureuse autre que la sienne*, pour autant que cette dernière ait trouvé l'époux qu'il lui faut : *c'est là tout un, maquerellage d'un côté comme de l'autre ; le maquerellage de son enfant ne se distingue psychologiquement en rien du maquerellage de ceux d'autrui*. Je prétends même qu'aucune mère ne se trouve jamais fût-ce même seulement gênée de voir sa fille être l'objet de la convoitise d'un homme, quel qu'il soit.

De même qu'on a vu plusieurs fois dans ce qui précède que la manière dont un sexe ressent certains traits de caractère de l'autre pouvait nous enseigner quelles sont les qualités exclusives de chacun⁸ mais alors que c'était jusqu'ici la femme qui témoignait de ce que certaines qualités qui lui sont volontiers attribuées sont en fait l'apanage de l'homme seul, l'homme ici pour la première fois montre par son comportement combien le maquerellage est en tout féminin et n'est que féminin : les exceptions ne concernent à cet égard (à part un cas particulier que nous examinerons plus loin⁹) que des hommes *extrêmement* féminins. Il n'est d'homme véritable qui ne

⁸ V. fin du chap. IX.

⁹ V. chap. XIII.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

se détourne avec dégoût et mépris de tout ce qui est intrigues matrimoniales, même alors qu'il s'agit de sa fille et que son plus cher désir est de voir son avenir assuré, et ne laisse le soin de tout cela à la femme. On voit là en même temps très clairement combien ce ne sont pas les *véritables* caractères sexuels *psychiques* de la femme qui attirent l'homme, combien ceux-ci au contraire lui répugnent lorsque par hasard il en prend conscience.

L'instinct du maquerellage va cependant beaucoup plus loin chez la femme que ne le laisseraient deviner ces exemples classiques. J'indiquerai tout d'abord l'état d'esprit dans lequel les femmes sont au théâtre : se demandant sans cesse *quand* et *comment* "le torchon va brûler" entre les deux personnages amoureux de la pièce. *Or ce n'est encore là que du maquerellage, c'est-à-dire l'expression de l'éternel désir d'unir partout l'homme et la femme. Plus encore, les lectures érotiques ou licencieuses, qui provoquent chez la femme tant d'attente fiévreuse de ce seul événement qui l'intéresse qui est l'acte sexuel, ne sont pour elle que le moyen de donner corps à ce désir qu'elle a d'accoupler des héros imaginaires.* Il n'y a pas là pour la femme *deux* situations, mais une *seule*. L'émotion de la mère le jour du mariage de sa fille n'est autre que celle de la lectrice de *Prévost* ou du "Passage" de *Sudermann*. Les hommes lisent certes aussi de tels livres, mais le font dans un esprit totalement *différent* ; ils leur demandent de leur représenter l'acte sexuel lui-même, non de les tenir en haleine et de les faire tomber en pâmoison à chaque fois que les personnages font un pas l'un vers l'autre. L'approbation haletante de toute réduction de la distance qui sépare de ce but, la déception et le dépit qui suivent toute impression de déviation par rapport à cette ligne, sont des sentiments féminins ; et ils naissent chez la femme constamment et indifféremment à ce que les personnages qui les éveillent soient réels ou non. S'est-on jamais demandé *pourquoi* les femmes mettent tant de bonne volonté, tant de "désintéressement", à faire connaître des hommes à d'autres femmes ? Le plaisir qu'elles y trouvent *provient de l'émotion particulière qu'elles ont à savoir que d'autres couchent ensemble.*

Passant devant un couple d'amoureux venus se réfugier sur un banc, ou le croisant dans la rue, la femme est *curieuse* et *regarde*. Or on ne regarde pas ce qu'on n'aime pas ou ne désire pas, on s'en détourne. Les femmes n'ont tant de plaisir à voir un couple que parce que cet idéal du *coût* qui est le leur *est GÉNÉRAL, et ne vaut pas seulement pour elles*. Il a été montré plus haut qu'*on n'accorde d'attention qu'à ce à quoi on attribue une valeur positive*. La femme qui observe un couple d'amoureux est toujours dans l'attente de ce qui va se passer entre eux, elle anticipe leurs gestes, espère, désire pour eux. L'idée de l'acte sexuel sous toutes ses formes (même chez les animaux) éveille toujours chez elle le plus vif intérêt, jamais la moindre répugnance ; loin de le nier, d'éprouver comme ignoble ce qu'il a d'ignoble, l'idée l'en saisit tout

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

entière, la possède, l'occupe de manière incessante. Ce trait suffit à définir une grande partie de sa vie psychique qui semble si mystérieuse à tant de monde. *Le désir d'être coïtée est certes le plus violent que la femme connaisse, il n'est cependant chez elle qu'une expression PARTICULIÈRE d'un désir beaucoup plus profond, LIÉ À CE QUI FAIT LE SEUL INTÉRÊT DE SA VIE, À SAVOIR LE COÏT EN GÉNÉRAL, qui est que cet acte soit pratiqué le plus possible, où, quand et par qui que ce soit.* Ce désir est un désir soit de l'acte lui-même, soit de l'enfant ; dans le premier cas, elle est une courtisane et ne vise par son attitude d'entremetteuse qu'à se représenter cet acte ; dans le second, elle est une mère, non seulement dans le sens où elle désirerait un enfant elle-même, mais dans celui où ce qu'elle voit dans toute union, et cela d'autant plus exclusivement qu'elle se rapproche davantage de la mère absolue, n'est jamais que l'enfant à venir : la mère par excellence est aussi la grand-mère par excellence (même lorsqu'elle est restée vierge, comme on le voit dans la figure de l'inimitable "Tante Jule" de l'"Hedda Gabler" d'Ibsen). Toute véritable mère l'est de l'espèce entière et est mère de tous les humains : toute grossesse la comble.

Le fait que les préoccupations sexuelles des femmes se *subordonnent* à leurs préoccupations d'entremetteuses apparaît clairement dans le rapport qu'elles entretiennent avec les hommes mariés. Comme rien ne les heurte tant chez l'homme que le célibat, elles cherchent à marier l'homme seul ; mais *aussitôt* qu'il *est marié*, il perd pour elles l'essentiel de son intérêt. *Même* lorsqu'elles sont mariées elles-mêmes et ne considèrent donc plus tout homme en premier lieu sous le point de vue de leur désir d'être *prises en charge* par un mari, que rien, à ce qu'il semble, ne devrait plus empêcher qu'elles s'intéressent à l'homme marié tout autant qu'à celui qui ne l'est pas, elles cherchent rarement à conquérir l'époux d'une *autre* femme, sauf s'il s'agit de se venger d'elle. Cela montre bien que leur souci n'est que d'unir et d'accoupler : si l'adultère n'est que rarement commis avec des hommes *mariés*, ce n'est que parce *que* ces derniers *satisfont tels qu'ils sont, déjà, à ce qui est l'idée profonde du maquerellage*. L'instinct du maquerellage est le caractère féminin le plus universel : le désir d'être belle-mère, c'est-à-dire de le devenir, est encore bien plus général chez les femmes que celui d'être mère, dont on s'exagère le plus souvent beaucoup la force et l'extension. On s'étonnera peut-être de l'importance que j'accorde à un phénomène qu'on a coutume de regarder tout au plus comme comique ou déplaisant. Mais il faut bien se représenter ce dont il s'agit. On sait que toute femme "intrigue un peu", mais on ne voit pas généralement qu'elle exprime là son *essence même*. *Ce culte rendu à l'IDÉE du coït est à n'en pas douter le seul et unique caractère féminin universel*. Voir l'essence de la féminité dans le simple désir d'être coïté soi-même serait une idée trop *étroite*, considérer que le contenu de la femme est l'enfant, ou encore l'homme, ou même encore les deux ensembles, est une idée déjà trop *large*. La seule définition

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

véritable en même temps qu'*exhaustive* de la femme est bien l'instinct du *maquerillage*, ce sentiment d'une MISSION DONT ELLE EST CHARGÉE, QUI EST DE FAIRE VIVRE ET DE SERVIR L'IDÉE DE L'UNION CHARNELLE. *Toute femme est une accoupleuse*, et cette propriété de la femme d'être L'AVOCATE ET LE MINISTRE DE L'IDÉE DU COÏT est également la *seule* qu'on trouve chez elle à *tous* les âges de la vie et qui *subsiste jusqu'au delà de la ménopause* : la vieille femme n'intrigue plus pour elle-même, mais elle continue d'intriguer pour les autres. Si la maquerelle par excellence est une vieille femme, c'est que cette activité n'est pas chez elle quelque chose qui *s'ajoute* à ce qu'elle est déjà, mais ce qui seul *survit* en elle de l'ensemble mal différencié de ses poursuites désintéressées et égoïstes.

Je résumerai ici en quelques mots ce que je crois avoir montré de la sexualité de la femme. La femme est tout d'abord intéressée exclusivement et continuellement par le sexe. Elle n'est elle-même, dans toute sa personnalité tant physique que psychique, que sexualité, et la sexualité même. Elle est en outre en relation *sexuelle* avec toutes choses, de manière continue et par le corps entier. Enfin, tout comme son corps *entier* n'est qu'une dépendance de son *sexe*, l'*idée du coït* est le centre de sa *pensée*. *Le coït est la seule chose au monde qui ait pour elle une valeur POSITIVE, et elle se trouve ainsi être l'agent unique et le support de l'idée de l'union physique en général*. Cette valeur qu'elle attache au coït ne se limite pas à un sentiment égoïste, et n'est, d'une manière générale, pas individuelle, elle est l'expression de quelque chose d'essentiel, elle est *interindividuelle*, *supraindividuelle* et – si l'on veut bien me passer cet emploi tout profane du terme – comme la *fonction TRANSCENDANTALE de la femme*. *Car si l'essence de la féminité est le maquerillage, cela l'identifie à la SEXUALITÉ UNIVERSELLE. L'accouplement représente pour la femme la valeur suprême, celle qu'elle ne cesse de vouloir actualiser*. SA PROPRE SEXUALITÉ N'EST QU'UNE FORME D'EXPRESSION PARTICULIÈRE ET LIMITÉE DE CET INSTINCT IMPERSONNEL ET GÉNÉRALISÉ.

Mais cet effort incessant auquel la femme se livre pour réaliser son idéal de l'accouplement s'oppose si fondamentalement aux notions masculines d'innocence et de pureté, à cet idéal de pudeur, à cette forme supérieure de virginité, que l'homme qui aime désire voir exprimée en elle que toute l'aura dont la baigne l'illusion érotique n'aurait pu faire qu'on se méprenne sur sa véritable nature si ne s'était ajouté à cela autre chose, qui est sa profonde *duplicité*. Si malaisée et téméraire qu'en paraisse l'entreprise, il me semble nécessaire de rechercher quelle peut être chez la femme la racine *commune* et de cet instinct du *maquerillage* et de cette *duplicité*, si profonde que la femme elle-même se trompe sur ses propres desseins.

Cette duplicité fondamentale de la femme serait de nature à remettre en question tout ce qui a pu apparaître jusqu'ici comme points acquis à son sujet. J'ai pu montrer

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

que la femme est incapable d'introspection, et pourtant il existe certainement des femmes qui notent et saisissent très clairement tout ce qui se passe en elles. Qu'elle ne sait ce qu'est l'amour de la vérité, et cependant que n'en connaît-on pas qui ne mentiraient pour rien au monde ? Que la conscience de la faute lui était étrangère, alors qu'il y en a tant qui se reprochent amèrement la moindre peccadille, qu'on sait fort bien que par ailleurs il y a des "pénitentes", qui mortifient leur chair. Que seul l'homme connaissait la pudeur, mais qu'en est-il alors de ce qu'on appelle la pudeur féminine, cette sorte de modestie dont *Hamerling* dit qu'on ne la trouve que chez la femme et ne faut-il pas supposer qu'elle existe pour que l'idée même en ait pu naître ? Plus encore, comment la femme peut-elle être antireligieuse alors que tant de femmes, dans l'Histoire, sont entrées en religion ? Être dépourvue de toute pureté morale alors que tant de poètes et d'historiens ont fait le portrait de femmes vertueuses ? Être purement sexuelle et n'honorer que la sexualité alors qu'on sait assez combien elle peut également s'indigner de la moindre allusion à ces choses, n'en concevoir que de l'irritation et du dégoût, fuir même l'acte sexuel autant et davantage que l'homme ?

Il est bien clair que toutes ces antinomies soulèvent une *même* question et que la réponse donnée à cette question est ce qui va déterminer en dernière analyse mon jugement sur la femme. Or il est évident aussi que si une *seule* femme véritablement femme s'avérait être *véritablement asexuelle*, ou avoir une idée de ce qu'est la valeur morale, tout ce que j'ai dit plus haut des femmes et que j'ai donné comme caractérisant leur sexe d'une manière générale se trouverait du même coup infirmé et toute la position que je veux défendre à ce sujet battue en brèche. *Il me faut donc expliquer ces phénomènes apparemment incompatibles avec ce que j'avance, et montrer qu'ils ne le sont précisément qu'en apparence, qu'ils relèvent tous en réalité, dans leur équivoque même, de cette même nature de la femme partout dénoncée jusqu'ici.*

Pour mieux comprendre ces contradictions fallacieuses, il faut se rappeler tout d'abord l'extraordinaire "disponibilité", ou pour parler mieux, mais plus méchamment, l'extraordinaire "impressionnabilité", des femmes. Cette accessibilité à tout ce qui est nouveau, qui s'exprime également dans la facilité qu'elles ont à adopter les vues d'autrui, n'a pas encore été suffisamment marquée dans ce qui précède. La femme s'adapte en tout à l'homme comme l'écrin au bijou, les idées de l'homme deviennent les siennes, ses goûts deviennent ses propres goûts, chaque parole qu'il prononce, un *événement*, et cela d'autant plus que l'attirance sexuelle entre eux sera plus forte. La femme ne ressent pas cette influence de l'homme comme une entrave à son propre développement, elle ne s'en défend pas comme d'une ingérence étrangère en elle, ne cherche pas à s'en défaire comme de quelque chose qui constituerait un

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

attentat à sa vie propre, en un mot elle *n'éprouve aucune gêne à être réceptive*, elle s'en réjouit au contraire et *attend* de l'homme qu'il l'y *force*. Elle veut la dépendance, et *ne désire de l'homme qu'une chose, qu'il lui permette enfin d'être PARFAITEMENT PASSIVE*.

Mais ce n'est pas seulement à l'"homme" que la femme *emprunte* ainsi ses pensées et ses croyances, mais à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs et à toute sa famille, ainsi qu'à tous ses amis proches ou lointains, et elle n'est heureuse de rien tant que de trouver autour d'elle des opinions *toutes faites*. Les femmes ne cessent depuis toutes petites de s'imiter entre elles en toutes choses, dans leur habillement, leur coiffure, leur maintien, le choix de leurs fournisseurs et leur manière de cuisiner, de manière tout à fait *naturelle* et *sans* qu'elles semblent avoir le sentiment par là de *sacrifier* quelque chose d'elles-mêmes, comme ce serait le cas si elles possédaient une individualité propre, une loi qui leur dictât l'ensemble de leur action. Le penser et l'agir de la femme sont un penser et un agir d'emprunt, la femme ne parvenant jamais à se faire par elle-même une opinion des choses, ni à abandonner de son plein gré une opinion qu'on lui a mise en tête (en quoi elle montre que loin qu'elle domine sa pensée, c'est sa pensée qui la domine), mais acceptant constamment et avec enthousiasme celle qu'on lui impose et à laquelle elle pourra se raccrocher. C'est bien pourquoi les femmes tolèrent si peu tout ce qui va contre les conventions et les usages, quels qu'ils soient. Herbert *Spencer* rapporte à ce sujet une histoire amusante. Il est d'usage chez de nombreuses tribus d'Indiens tant d'Amérique du Nord que d'Amérique du Sud que les hommes s'adonnent uniquement à la chasse et à la guerre, confiant le soin de tous les autres travaux à leurs femmes. Celles-ci, loin de se révolter de cette situation, la trouvent si naturelle et juste qu'il n'y a pire insulte qu'on puisse faire à une femme Dakota que de lui dire : "J'ai vu ton mari transporter du bois pour allumer son feu. Où était donc sa femme, qu'il ait été ainsi contraint de se substituer à elle ?".

Cette capacité extraordinaire qu'a la femme d'être influencée par son milieu est en accord intime avec sa forte suggestibilité, ainsi qu'avec son désir immuable d'avoir le rôle passif et non le rôle actif dans l'acte sexuel¹⁰. *C'est cette UNIVERSELLE passivité qui est au fond de la nature de la femme qui lui fait à la fin accepter et reprendre à son compte les jugements mêmes que l'homme porte sur les choses alors que ces jugements sont en contradiction la plus totale avec ce qu'elle-même représente*. Cette facilité à *s'imprégner* des idées masculines, cet abandon total de sa pensée à l'élément étranger, cette *fausse* reconnaissance de la moralité qu'on ne peut

¹⁰ C'est l'ovule, lourd, immobile et paresseux, qui reçoit le spermatozoïde, plus léger, plus agile et plus vif.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

appeler hypocrisie parce qu'elle n'est pas un masque et ne recèle rien d'*antimoral*, ce fait de se soumettre à une loi qui n'est pas la sienne, peuvent aisément faire illusion tant que la femme ne s'est pas mis dans la tête de penser par elle-même. Les choses ne se gâtent que lorsque les valeurs que ces idées d'emprunt supposent entrent en conflit avec la seule qu'elle reconnaisse, à savoir le *coût*.

Cette seule et par conséquent suprême valeur qu'elle accorde à l'union physique est chez la femme tout à fait inconsciente. Car cette affirmation de valeur ne s'oppose pas chez elle, comme chez l'homme, à une négation ; elle a lieu hors de toute dualité, et par là même de toute prise de conscience. Nulle femme ne sait, ni n'a su, ni d'ailleurs ne pourrait savoir, ce qu'elle fait réellement lorsqu'elle accouple. L'accouplement n'est autre que le mouvement de la féminité elle-même, et pour s'en rendre compte une femme devrait pouvoir sortir d'elle-même. Ainsi ce qui constitue son vœu le plus profond et le sens même de son être lui reste-t-il toujours caché. Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce que le jugement négatif que l'homme porte sur le sexe vienne recouvrir en elle celui qu'implique tout son comportement inconscient. *La femme a une telle force de réceptivité qu'elle peut aller jusqu'à se désavouer elle-même.*

Or le mensonge dans lequel elle vit en faisant sien extérieurement le jugement que l'homme porte, et donc que la société porte, sur la sexualité, la morale et le mensonge même, et en reconnaissant extérieurement pour siens les mêmes critères d'action, est un mensonge qu'elle se fait à elle-même. Elle acquiert par là une seconde nature, dont elle ignore qu'elle n'est pas la sienne propre. Elle se prend au sérieux, croit être quelque chose et croire en quelque chose, est convaincue de la sincérité et de l'authenticité de ses jugements et de son comportement. *Le mensonge est chez elle profond, organique. J'irai même jusqu'à dire qu'il est ONTOLOGIQUE.*

Wolfram von *Eschenbach* écrit à un endroit de son poème :

“... Il se repose auprès de sa reine
de façon si chaste et si pure
qu'aucune femme auprès du mari choyé
y trouverait de satisfaction.
Tant de femmes ont en pensée
des élans à la luxure
mais se montrent prudes le reste du temps
devant des étrangers elles apparaissent vertueuses,
pourtant l'apparence extérieure est le contraire
de la pensée que l'on a au plus profond du cœur.”

***Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est
et ce qu'elle signifie dans l'Univers***

“... So keusch und rein
Ruht er bei seiner Königin
Dass kein Genügen fänd' darin
So manches Weib beim lieben Mann.
Dass dock so manche in Gedanken
Zur Ueppigkeit will überschwanken,
Die sonst sich spröde zeigen kann !
Vor Fremden züchtig sie erscheinen,
Doch ist des Herzens tiefstes Meinen
Das Widerspiel vom äussern Schein.”

Wolfram indique bien là le fond du cœur féminin. Mais il ne dit pas tout. Les femmes, sur ce point, ne font pas que tromper autrui, elles se trompent *elles-mêmes*. Or on ne fait pas impunément violence à sa propre nature. Le prix de ce refus est, chez la femme, l'*hystérie*.

L'hystérie est de tous les phénomènes névrotiques et psychotiques celui qui intéresse le plus les psychologues, ne serait-ce qu'en raison de la difficulté des problèmes qu'il soulève, et qui le distingue tant de celui de la *mélancolie* ou de la simple *paranoïa*. Malgré la méfiance indéracinable de la plupart des psychiatres à l'égard de l'analyse psychologique, je crois que seule une mise à nu du “mécanisme psychique” de l'hystérie peut nous révéler ce qu'elle est. C'est ainsi en tout cas que les quelques clés que nous en ayons ont été découvertes, je veux dire celles fournies par les travaux de Pierre *Janet* et Oscar *Vogt*, et surtout Joseph *Breuer* et Sigmund *Freud*. Tout ce qui pourra s'écrire d'intéressant sur l'hystérie se fera désormais dans cette ligne. Je pense également pour ma part que le point de départ de l'hystérie est ce qu'on a appelé “un traumatisme” sexuel, lui-même résultat, chez la femme qui aurait entièrement adopté les points de vue masculins sur le sexe, d'un conflit entre la *conscience* pénétrée par ceux-ci, qui la fait *se révolter* de tout son être contre une réalité ou une image dont elle a parfaitement *bien vu* la signification et l'*inconscient*, représentant de sa nature profonde, qui la lui fait sans qu'elle le sache *accepter, approuver, désirer* en même temps. Ainsi s'explique la sensation chez la femme présentant des signes d'hystérie que le désir sexuel, honni par la conscience, y est comme un “*corps étranger*”. *L'extraordinaire intensité du désir que tout essai de le nier ne fait qu'accroître, son refus intellectuel d'autant plus véhément*, telle est bien la contradiction qui est au cœur de l'hystérie. Car la duplicité *chronique* de la femme se fait là d'autant plus aiguë qu'elle s'étend à ce qui constitue son être même. Le jugement moral négatif que l'homme porte sur la sexualité est le dernier que la

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

femme puisse lui emprunter. Et l'on sait que les femmes hystériques sont également celles qui sont le plus sensibles à tout [ce] qui vient de l'homme. L'HYSTÉRIE EST LA CRISE ORGANIQUE DE LA DUPLICITÉ ORGANIQUE DE LA FEMME. Je ne nie pas qu'il y ait également, bien que le cas en soit infiniment plus rare, des *hommes* hystériques. La féminité, et par voie de conséquence l'hystérie, est une des nombreuses possibilités psychiques de l'homme. Il existe également des *hommes* doubles ; mais de même qu'ils ne le sont pas de la même manière, que cette duplicité n'appartient pas au même degré à leur *nature*, la crise, lorsqu'elle éclate, prend un tour différent.

Cette idée d'une duplicité organique de la femme, qui la rend incapable de voir la vérité en elle et explique seule qu'elle puisse penser d'une manière totalement contraire à sa nature me semble résoudre en principe les difficultés inhérentes à l'étiologie de l'hystérie. Si la vertu de la femme était réelle, la femme ne pourrait en souffrir ; elle expie en souffrant le *mensonge* par lequel elle se cache à elle-même sa propre constitution, qui ne s'en trouve jamais pour autant affaiblie.

L'hystérie montre que la duplicité de la femme, si loin qu'elle aille, n'est tout de même pas assez profonde pour la déposséder de *tout* ce qui fait son être. La femme, par son éducation et par son entourage, a fait sien tout un système de représentations et de valeurs étrangères à sa propre nature, ou mieux encore s'est ouverte et soumise à toutes les influences ; et il faut un choc puissant, produit par une peur, par exemple, pour la défaire de tout ce vaste complexe psychique développé avec elle et la plonger dans cet état de désespoir moral et intellectuel, cette "aboulie" si caractéristique de l'hystérie. Mais alors tout l'édifice artificiel qu'elle s'est construit peut en être renversé, et son être tout entier devenir la proie de ce conflit entre une *nature* inconsciente et brimée et une *pensée* consciente, qu'elle croit être la sienne, mais qui est empruntée. Ce mouvement de va-et-vient entre deux pôles contradictoires où elle se trouve ainsi jetée est ce qui explique l'extraordinaire discontinuité psychique qu'on observe dans la phase hystérique et qui fait qu'on y passe constamment d'un sentiment à l'autre, dans l'incapacité d'en rapporter aucun à un noyau supérieur de conscience, qui permettrait de le saisir et de le retenir, de le considérer et de le décrire, de le reconnaître et de le combattre. À ce mouvement sont également liées les innombrables terreurs incontrôlées auxquelles les femmes hystériques sont sujettes. On devine certes que bien des choses pourront être ressenties par elles comme sexuelles bien qu'étant *objectivement* étrangères au domaine du sexe ; mais qui dira à *quoi en elles* ces choses apparemment asexuelles se lient pour produire cette terreur ?

Le nombre de contradictions qu'on trouve chez l'hystérique a toujours étonné. Elle est éminemment douée d'intelligence critique, de sûreté de jugement, et de cette force de volonté qui la fait se refuser à l'hypnose et par ailleurs et en même temps sensible

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

au plus haut point à des détails sans importance et capable du sommeil hypnotique le plus profond. D'un côté, anormalement chaste et pudique, d'un autre extrêmement sensuelle. Or tout cela est facile à comprendre. La droiture, l'amour acharné de la vérité, la chasteté scrupuleuse, le jugement et la volonté, *tout cela fait partie de cette fausse image d'elle que la femme montre au monde, de cette fausse personnalité par laquelle elle s'abuse elle-même*, tandis que tout ce qui appartient à sa nature *originelle* et va dans le sens de cette nature figure chez elle cet "autre soi", cet "inconscient", capable *au même moment* de se complaire dans toutes les abjections et de s'ouvrir à toutes les influences. On a voulu voir dans les phénomènes de "dédoubllement de la personnalité", ou de "dédoubllement de la conscience", ou de "dédoubllement du moi" un des arguments les plus forts qui se pourraient invoquer *contre* la notion d'une *unité* de la personne, représentée par l'âme. En fait, ils ne font que montrer au contraire que l'âme existe en montrant où elle ne se trouve pas. *Les "divisions de la personnalité" ne sont possibles que là où de toute éternité, comme chez la femme, la personnalité n'existe pas.* Tous les cas célèbres décrits par Janet dans son livre "L'automatisme psychologique" *concernent des femmes*, aucun ne se rapporte à un homme. Seule la femme, qui, dépourvue d'âme et de moi intelligible, n'a pas la possibilité de prendre conscience de ce qu'elle est, la force de faire la pleine lumière sur sa réalité ultime, peut être abusée et par sa soumission passive à la loi d'une conscience étrangère et par son inconscience des mouvements de sa propre nature à ce point défini par Janet dans sa description des états hystériques, elle seule est capable de ce déguisement parfait par lequel elle s'avance *masquée à ses propres yeux* et se rendant sa propre volonté impénétrable, le *désir* surgissant alors sous forme de *peur*. L'hystérie même est la banqueroute du moi apparent, affiché et superficiel ; elle fait de la femme une sorte de "table rase", la privant de toute réaction originaire ("anorexie"), jusqu'à ce qu'enfin les tentatives de la féminité réelle trouvent leur espace pour s'imposer. Que ce qui a produit ce "choc nerveux", ce "traumatisme psychique", soit ou non d'origine sexuelle, il dénonce cette faiblesse et ce manque de solidité du moi d'emprunt, le fait s'évanouir et donne ainsi l'occasion au moi réel de se manifester. Le *surgissement du moi réel* s'identifie à cette "volonté étrangère" de *Freud*, contre laquelle on se cherche un refuge dans son moi apparent et désormais caduc. Car cette "volonté étrangère" est d'abord refoulée : de même que jusqu'alors la *contrainte* extérieure, ressentie par la femme hystérique comme un *devoir*, a travaillé à reléguer sa nature véritable en-deça du seuil de la conscience, l'a condamnée et enchaînée, de même la femme veut à nouveau échapper aux forces libérées et libératrices en se réfugiant dans les principes artificiels qu'elle s'est créés ; mais ces derniers ont maintenant perdu leur domination absolue sur elle. *Ce "corps étranger dans la conscience", ce "moi mauvais", est en réalité sa véritable nature féminine, tandis que ce qu'ELLE-MÊME prend pour sa vraie nature et son vrai moi n'est*

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

précisément que la personne qu'elle est devenue par l'affluence en elle de tout ce qui lui est ÉTRANGER. Ce "corps étranger" est sa propre sexualité, qu'elle ne reconnaît pas pour sienne ; qu'elle ne peut cependant bannir d'elle ainsi qu'elle a pu le faire lorsqu'en elle les instincts ont cédé le pas sans bruit à la moralité envahissante. Ces représentations sexuelles réprimées par l'effet d'un effort inouï peuvent certes se "convertir" en toutes sortes d'états et sont cause de ce caractère protéiforme, imprévisible, de l'hystérie, qui en rend la définition clinique si malaisée, mais aucune "conversion" ne parvient plus à résorber l'instinct, qui n'a de cesse désormais qu'il ne se soit manifesté sans fards.

L'ignorance de la vérité chez la femme, que, m'en tenant à la doctrine kantienne de l'"indéterminisme", j'attribue pour ma part au fait qu'elle n'a pas de volonté de vérité, n'est que l'envers de sa duplicité. Quiconque a fréquenté les femmes sait à quel point elles sont capables, interrogées à brûle-pourpoint, d'inventer n'importe quelle justification à leurs paroles ou à leurs gestes. Il est vrai que les hystériques ont ou affectent d'avoir une sainte horreur du mensonge : mais c'est en cela précisément, aussi paradoxal que cela soit, que réside leur duplicité. Elles ne savent pas que toute cette exigence de vérité leur a été imposée de l'extérieur et s'est petit à petit substituée à leur propre nature. Elles ont accepté servilement le postulat de la moralité et, en esclaves soumises, ne manquent simplement aucune occasion de manifester leur loyauté. Il est suspect de faire parler de son honnêteté : l'impression est toujours qu'il se cache là-dessous de la fourberie. Rien ne permet de croire à l'authenticité de cette haute conception morale que les médecins (en toute bonne foi sans doute) attribuent si souvent aux hystériques.

Je répète que les hystériques simulent sans le savoir ; ce n'est que sous l'influence de la suggestion qu'elles viennent à en prendre conscience et "passent aux aveux". TOUT LE RESTE DU TEMPS, *elles sont convaincues de leur droiture morale* ; il n'est jusqu'aux griefs qu'elles se font qui ne soient réels, cela (à quoi s'ajoute le fait que ce n'est qu'avec l'opération que *Breuer* a appelée "catharsis" et qui leur fait successivement *prendre conscience* dans l'hypnose de toutes les vraies causes de leur mal que les symptômes de ce mal disparaissent) constituant même la meilleure *preuve* de ce que cette fausseté est chez elles *organique*. Même les violents reproches qu'elles s'adressent à elles-mêmes ne sont encore, sans qu'elles le sachent, qu'hypocrisie. Un sentiment de culpabilité qui s'étend *indifféremment* à tout ne peut être authentique ; les hystériques, en s'accusant avec la même rage et le même désespoir des petites erreurs et des grandes fautes, montrent qu'elles ne sont pas moins que les autres femmes dépourvues de tout critère de la moralité. Et c'est encore cette même profonde et inconsciente duplicité qu'elles mettent en évidence en se chargeant complaisamment devant autrui de tous les péchés du monde. Telle n'est

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

pas l'attitude de qui est torturé par le remords. Breuer et Freud, qui ont cru voir dans le sujet hystérique un être éminemment moral, sont tombés là victimes d'une *illusion*. Les hystériques n'ont fait que s'assimiler l'élément étranger de la morale plus complètement que les autres. C'est passivement et servilement qu'elles en respectent le code, sans le mettre à l'épreuve de la vie. On en retire facilement l'impression d'un très grand rigorisme, alors qu'il s'agit là d'une attitude aussi immorale que possible, puisqu'elle est l'expression d'une hétéronomie¹¹. Aux yeux de l'éthique *sociale*, pour laquelle le mensonge n'est un délit que s'il dessert les buts de la société ou de l'espèce, l'hystérique est en revanche très près de représenter l'idéal même de l'être humain. *L'hystérique est la femme-cobaye de la morale sociale, c'est-à-dire de la morale du résultat*, et cela aussi bien génétiquement, en ce que les préceptes moraux ne viennent chez elle que de l'extérieur, que pratiquement, en ce qu'elle apparaîtra très facilement comme agissant de manière altruiste, le devoir envers autrui étant chez elle séparé du devoir envers soi.

Plus l'hystérique croit être vraie, plus elle est fausse. Cette incapacité de se connaître, qui fait qu'elles ne réfléchissent pas à elles et laissent autrui le faire à leur place, tentant seulement de leur côté de l'*intéresser*, fait aussi que les hystériques donnent, dans l'hypnose, les meilleurs médiums. Mais celui qui se laisse hypnotiser commet l'action la plus immorale qui se puisse concevoir. Il entre dans un rapport de servitude complète : il renonce à sa volonté et à sa conscience et se soumet à une force étrangère qui lui impose en lieu et place une conscience différente. L'hypnose est la preuve de ce que toute *possibilité* de vérité dépend d'une *volonté* de vérité, qui est d'abord la volonté d'être soi-même : une chose étant ordonnée sous hypnose à un sujet, celui-ci, réveillé du sommeil hypnotique, la fera, mais interrogé sur les motifs qui le font agir, en donnera, s'en donnera à lui-même, d'imaginaires. On a là une preuve expérimentale de la vérité de l'éthique kantienne. Si le sujet hypnotisé était simplement sans mémoire, il s'effrayerait de ne pas *savoir* pourquoi il agit de telle manière plutôt que de telle autre. Mais il s'invente sans plus une raison qui n'a rien à voir avec sa raison véritable. C'est qu'il a renoncé à vouloir et se trouve ainsi incapable de vérité. *Toutes les femmes sont hypnotisables et se réjouissent d'être hypnotisées*, les hystériques plus que toutes les autres. Le souvenir même de certains

¹¹ Ce mot *hétéronomie* est d'un usage fréquent en morale, de même que son contraire, *autonomie*, depuis que Kant a écrit la *Critique de la raison pratique*. Le caractère essentiel de la loi morale, selon le philosophe de Königsberg, ce à quoi elle se fait reconnaître, c'est qu'elle fonde l'autonomie de la volonté, et tout principe qui constitue la volonté dans un état d'*hétéronomie*, c'est-à-dire de soumission à une loi étrangère, ne peut être un principe vraiment moral. (Larousse, note de l'édition)

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

événements de leur vie peut être enlevé aux femmes par simple suggestion (car c'est le moi, la volonté, qui crée la mémoire).

Cette "réaction" au niveau des conflits psychiques provoquée chez le malade sous hypnose montre bien que le sentiment de culpabilité qu'il peut avoir n'est pas un sentiment vrai et authentique. Celui chez qui ce sentiment serait réel n'en serait pas si facilement et si complètement délivré, par un seul mot prononcé par autrui. Mais ce mouvement même, qui est de pure apparence, par lequel les femmes hystériques s'imputent cette faute cesse aussitôt dès que la nature en elles, c'est-à-dire le désir sexuel, se sent menacée dans ses bases par ce domptage. Ce qui se produit dans le paroxysme hystérique n'est autre que le fait que la femme, n'y parvenant cependant plus tout à fait, essaye désespérément de se convaincre que ce désir n'est pas *sa* volonté, qu'il est la volonté d'un *autre* en elle, qui la contraint à être ce qu'elle ne veut pas être. Toute stimulation de l'extérieur est désormais mise en rapport par elle avec cette exigence, qu'elle croit qu'*on* a placé en elle, mais qui en vérité appartient à sa propre nature et correspond à son désir le plus profond. C'est ce qui rend au moment de leurs crises les hystériques si susceptibles. Elles ne font là que tenter un ultime sursaut, opposer un dernier refus, mensonger comme les autres, à leur nature qui se libère. Les "attitudes passionnelles"¹² des hystériques ne sont rien d'autre que ce refus démonstratif de l'acte sexuel, qui ne s'exprime avec tant de vigueur que parce qu'il est inauthentique et ne redouble de force que parce que le danger est redoublé¹³. Il est facile de comprendre par là même le rôle joué si souvent dans l'hystérie aiguë par des événements de nature sexuelle survenus avant le moment de la puberté. Les conceptions morales étrangères à sa nature ont pu exercer sur l'enfant une influence relativement facile, sans avoir à vaincre de grandes résistances de sa part, du fait que sa sexualité est encore presque complètement en sommeil. Mais cette nature purement et simplement refoulée et non vaincue se *ressaisit* maintenant de ces événements auxquels elle avait alors déjà donné une valeur *positive* mais sans trouver la force de les faire parvenir à la conscience et de les imposer contre elle, et leur rend tout l'attrait qu'ils avaient perdu. Ce besoin authentique n'est maintenant plus aussi aisé à tenir éloigné de la conscience éveillée, et c'est ainsi que se noue la crise. Le fait que l'hystérie elle-même puisse prendre tant de formes diverses et ses symptômes puissent varier leur figure à l'infini ne tient peut-être qu'à ce que le sujet

¹² En français dans le texte.

¹³ C'est pourquoi également les femmes en état de crise hystérique sont (selon Janet) si facilement sujettes au somnambulisme : elles se trouvent alors en effet déjà sous l'influence d'une volonté étrangère.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

ne *reconnaît* pas l'origine de son mal, ne s'avoue pas le fait qu'il y a à sa base un désir sexuel, ou plutôt ne s'avoue pas ce désir comme sien.

Mais de même que les hystériques se trompent elles-mêmes, de même tous les médecins se sont laissés tromper par elles et ont commis ce faisant une erreur fondamentale : ce n'est pas le moi qui refoule, mais le moi refoulé qui est le vrai moi de l'hystérique, son moi authentique et originel, en dépit de tout le zèle qu'elle met à se le représenter à elle-même et aux autres comme un moi étranger. Si son vrai moi était le moi qui refoule, elle pourrait faire face à l'émotion qu'elle considère comme étrangère à elle, lui donner *consciemment* sa *véritable valeur* et la repousser de manière nette et décidée, la *définir* et la *reconnaître*. Mais en fait, il y a masque, car le moi qui refoule est emprunté et ne permet pas à l'hystérique d'être face à face avec son propre désir, qu'elle sent pourtant confusément être chez elle natif et par là tout-puissant. C'est ce qui fait que ce désir ne peut rester identique à lui-même, n'ayant pas de sujet identique à lui-même qui lui garantisse cette identité ; et comme il doit être contraint, il saute pour ainsi dire d'une partie du corps à l'autre. Car le mensonge a de multiples figures et se transforme continuellement. On jugera peut-être cette tentative d'explication mythologique ; il semble cependant certain que ce qui apparaît tantôt sous la forme d'une contracture, tantôt et subitement sous celle d'une hémi-anesthésie, tantôt enfin sous celle d'une paralysie totale est en réalité toujours une seule et même chose. Cette seule et même chose est ce que l'hystérique ne veut pas reconnaître comme lui appartenant et sous l'empire de quoi elle *tombe pour cette raison même* : car si elle se l'attribuait tout en le condamnant comme elle a coutume de le faire des choses les plus futiles, elle serait en quelque sorte à la fois au-delà et au-dessus de son expérience possible. Le fait précisément que l'hystérique s'emporte contre une volonté qu'elle éprouve comme *étrangère* alors qu'elle n'est que la *sienne propre* montre à l'envi combien elle est aussi esclave de sa sexualité que la non-hystérique, aussi hantée et possédée qu'elle par son destin, combien elle n'a, elle non plus, rien qui la mette au-dessus de lui, aucun moi échappant au temps, intelligible et *libre*.

On posera à bon droit la question de savoir pourquoi toutes les femmes ne sont pas hystériques, puisqu'en effet toutes sont fausses. Cette question est celle de la constitution hystérique. La femme hystérique a accepté en toute passivité et en toute docilité le système des valeurs masculines et sociales, au lieu de donner libre cours dans la plus grande mesure possible à la sensualité de sa nature. *Le contraire de l'hystérique est la femme non-soumise*. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur ce qu'elle représente, car cela relève de la caractérologie féminine proprement dite. L'hystérie de la femme hystérique est une conséquence de sa soumission. Le type de la femme hystérique est, au sens de l'esprit, la *servante* ; son opposé, le type même de la femme

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

absolument non-hystérique, est la *mégère*. C'est là encore un principe de division fondamental qui vaut pour la totalité des femmes. La servante sert, la mégère règne¹⁴. On naît servante, et bien des femmes sont servantes qui n'en ont pas l'état. La servante et la mégère sont complémentaires l'une de l'autre. La femme qui a le moins en commun avec l'hystérique est la Xanthippe. La Xanthippe dirige sa colère (qui ne provient toujours que d'une insatisfaction sexuelle) contre les autres, tandis que l'esclave hystérique la dirige contre elle-même. La mégère "hait" autrui, la servante se "hait" elle-même. Tout ce par quoi la mégère est accablée est ressenti par son entourage ; elle pleure aussi facilement que la servante, mais ne le fait qu'en présence d'autrui. La servante, elle, pleure seule, sans cependant, bien entendu, être jamais isolée en elle-même, cet isolement étant la condition de toute moralité, ainsi que de toute vraie dualité et pluralité. La mégère ment impudemment et ouvertement, mais sans le savoir, parce qu'elle croit *toujours* par nature avoir raison et injurie celui qui essaierait de la contredire. La servante respecte la vérité bien qu'elle lui soit par nature étrangère, jusqu'au moment où, l'exigence de vérité entrant en conflit avec ses propres exigences sexuelles, l'hystérie fasse apparaître alors toute la *duplicité* de ce respect de soumission passive. C'est sur cet aspect de soumission passive que j'ai voulu insister ici à propos de l'hystérique et de la servante hystérique : car c'est ce type et non celui de la mégère qu'on aurait pu m'opposer encore.

Mais la duplicité, la duplicité organique, caractérise aussi bien les deux types, autrement dit les femmes dans leur ensemble. Il est faux de dire que les femmes *mentent*, car cela supposerait qu'elles *puissent* dire la vérité. Or la droiture, envers soi-même comme envers autrui, est la vertu dont les femmes sont le plus *incapables*. *La femme, dans toute sa vie, n'est JAMAIS vraie, même celle, surtout celle qui, comme l'hystérique, se soumet en esclave à cette exigence EXTÉRIEURE à elle, respecte EXTÉRIEUREMENT la vérité.* La femme peut rire, pleurer, rougir, même avoir mauvaise mine, sur commande : à volonté pour la mégère, sous une pression extérieure qui s'exercera inconsciemment sur elle pour la servante. Les conditions organiques, physiologiques, d'une telle duplicité sont de toute évidence absentes chez l'homme.

Si donc l'AMOUR DE LA VÉRITÉ que l'on rencontre chez l'hystérique n'est que la FORME PARTICULIÈRE que prend chez elle la DUPLICITÉ, il faut s'attendre à ce qu'une même ambiguïté soit à la base de toutes les autres qualités qu'on a coutume de lui reconnaître. On fait état de sa pudicité, de son pouvoir d'introspection, de sa

¹⁴ Parmi les hommes aussi on peut faire une telle division. Il y a des serviteurs nés, il y a aussi des figures masculines de la mégère, comme le gendarme. Il est remarquable que le gendarme trouve en général son complément sexuel précisément dans la servante.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

religiosité. Mais la pudicité de la femme n'est autre chose que de la prudence, c'est-à-dire une négation et un refus démonstratifs de sa *propre* impudeur. Lorsqu'une femme montre ce qu'on appelle de la pudeur, on peut être assuré qu'elle est dans cette mesure même hystérique. La femme absolument non-hystérique, c'est-à-dire absolument non-influencable, la mégère absolue, ne rougit pas d'un reproche que lui fait son mari, fût-il parfaitement justifié. De même, on peut parler d'un début d'hystérie lorsqu'au contraire elle en rougit, et d'une hystérie caractérisée lorsqu'elle continue d'en rougir seule avec elle-même : car ce n'est que dans ce dernier cas qu'elle se révèle COMPLÈTEMENT *imprégnée* par le système de valeurs de l'homme. Les femmes qui montrent un état proche de ce qu'on a appelé l'anesthésie sexuelle ou la frigidité sont à mon sens, ce que confirment les découvertes de Paul *Sollier*, toujours des hystériques. L'anesthésie sexuelle n'est cependant qu'une des nombreuses anesthésies possibles d'origine hystérique, c'est-à-dire fausses ou inauthentiques. Il est en effet bien connu, notamment par les expériences d'Oscar Vogt, que de telles anesthésies ne sont pas dues à une absence de sensations, mais bien plutôt à une contrainte qui fait que certaines de ces sensations sont exclues de la conscience. Lorsque ayant rendu insensible le bras d'un sujet sous hypnose on pique ce bras un certain nombre de fois qu'on demande au sujet de compter, il y parvient, alors qu'il n'a pas pu le percevoir dans son état "somnambulique", n'en étant d'ailleurs empêché que par une injonction de l'extérieur. Ainsi la frigidité sexuelle est-elle également *commandée*, mais cette fois-ci par l'entourage social et du fait d'une imprégnation d'une conception asexuelle ; et peut être supprimée par un semblable commandement, à condition que ce commandement soit assez fort.

Ce qu'on observe dans le cas de l'insensibilité physique à l'égard de l'acte sexuel se retrouve dans celui de l'aversion éprouvée pour la sexualité en général. Cette aversion, cette répulsion, à l'égard de tout ce qui est sexuel, bien des femmes l'éprouvent réellement, si bien que l'on pourrait voir là une raison de mettre en doute la validité générale de l'identification de la féminité à l'instinct de l'accouplement. Mais les femmes que la vue d'un couple se livrant à l'amour rend malades sont toutes des hystériques. C'est donc bien plutôt à une confirmation de cette idée qu'on a affaire ici, et non seulement un attentat sexuel perpétré contre elle-même et qu'elle refuse *extérieurement* en l'approuvant *intérieurement* peut rendre la femme hystérique, mais ainsi la vue même de l'acte sexuel chez autrui, puisqu'en effet au moment même où elle croit lui donner une valeur négative, l'approbation qu'elle lui apporte par toute sa nature inconsciente fait éclater son être d'emprunt artificiel, toute la manière de voir qu'elle s'est assimilée et qui commande ses sensations habituelles. Car au spectacle de toute union sexuelle, elle se sent elle-même coïtée.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

Le sentiment de la “culpabilité” se répartit de la même manière entre les types féminins. La mégère absolue ne se sent jamais coupable, la femme légèrement hystérique seulement lorsqu'elle est en présence d'un homme, la femme totalement hystérique seulement lorsqu'elle est en présence de l'homme qui l'a marquée définitivement de son empreinte. Les châtiments que s'infligent les sœurs conventines et les pénitentes ne sont pas une preuve de ce que la femme connaît le sentiment de la faute ; les formes extrêmes que prennent leurs mortifications les rendraient par elles-mêmes suspectes. La mortification prouve plutôt qu'on n'est pas parvenu à se mettre au-dessus de son action, qu'on ne parvient pas encore à l'assumer par le seul sentiment de sa culpabilité ; elle semble être plutôt une tentative de susciter de l'extérieur le remords qu'on ne parvient pas à éprouver intérieurement, de lui donner par artifice la consistance qu'il n'a pas en lui-même.

Mais ce par quoi le sentiment de culpabilité hystérique se distingue le plus significativement du vrai et authentique sentiment de culpabilité de l'homme est le caractère suivant. L'hystérique, lorsqu'elle vient à s'apercevoir qu'elle a fait une entorse à la morale, se corrige en fonction du code, en cherchant à l'avenir à le respecter dans sa conduite, à remplacer à chaque fois en elle le sentiment immoral qu'il condamne par celui qu'il prescrit. Elle n'arrive pas à s'élever au niveau de la pensée : la découverte en elle d'un mauvais penchant profond, intérieur, durable ne la fait pas s'effrayer, faire retour sur elle-même pour essayer de voir clair dans son cœur et se réconcilier avec son moi profond, mais s'efforcer seulement d'appliquer point par point la loi ; non se transformer de fond en comble pour avoir pris conscience de l'idée sur laquelle la loi se fonde, mais seulement s'amender sur tel point ou tel autre, de cas en cas. Chez la femme, le caractère moral est produit et construit pièce par pièce, alors que chez l'homme, lorsqu'il est bon, c'est le caractère moral qui fait l'action morale ; un vœu le régénère et il se passe chez lui ce qui ne peut se faire que par des voies intérieures, à savoir ce passage à une disposition d'esprit qui seule fait la sainteté quand cette dernière n'est pas une tartufferie. *C'est pourquoi la moralité de la femme n'est pas PRODUCTIVE*, prouvant par là qu'elle est en fait une immoralité, car la morale, l'éthique, est créatrice ; elle est création d'éternel en l'homme. Et c'est pourquoi encore les hystériques ne sont pas réellement géniales, même si elles peuvent en donner l'illusion (Sainte Thérèse d'Avila) ; génialité égale bonté suprême, moralité ressentant toute limitation comme encore une faiblesse et une faute, à la fois une imperfection et une lâcheté.

C'est de là également que vient l'erreur constamment commise de croire que les femmes ont des dispositions pour la religion. La mystique féminine est en réalité, lorsqu'elle dépasse la simple superstition, *soit* un rapport sexuel déguisé comme chez les nombreuses femmes spirites et femmes théosophes (cette identification de

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

l'amant à la divinité a abondamment inspiré les poètes, en particulier Maupassant, chez qui, dans son meilleur roman, le Christ prend, pour la femme un banquier Walter, les traits de "Bel-Ami", et après lui Gerhart *Hauptmann* dans "La montée au ciel d'Hannel"), *soit* une attitude entièrement empruntée à l'homme en toute passivité et en toute inconscience et à laquelle la femme se cramponne d'autant plus désespérément qu'elle est en contradiction avec sa propre nature. Tantôt l'amant devient le Sauveur, tantôt (comme chez beaucoup de nonnes) le Sauveur, l'amant. Toutes les grandes visionnaires de l'Histoire¹⁵ furent hystériques et Sainte Thérèse, la plus célèbre d'entre elles, a même été appelée non sans raison "sainte protectrice de l'hystérie". Par ailleurs, si la religiosité de la femme était véritable et venait de son propre fond, la femme aurait été créatrice dans le domaine religieux, alors qu'elle ne l'a jamais été dans la moindre mesure. On comprendra ce que je veux dire si j'affirme que ce qui fait la différence fondamentale entre le credo de l'homme et celui de la femme est que le premier exprime une suprême foi *en soi-même* et le second, une suprême foi *dans les autres*.

Reste l'introspection, considérée chez les hystériques comme très développée. Mais le fait que c'est encore l'*homme* qui, *dans* la femme, observe, est bien montré par la manière dont *Vogt*, reprenant en le développant et en l'employant plus judicieusement un procédé de Freud, parvient à forcer l'introspection *sous hypnose*. La volonté extérieure de l'homme *crée un observateur dans la femme sous hypnose* par le simple rétrécissement de son champ de conscience. Mais en dehors même de la suggestion, dans la vie normale, c'est encore l'homme par lequel elle est imprégnée qui joue chez l'hystérique le rôle d'observateur. Toute la connaissance humaine de la femme consiste ainsi en une empreinte en elle de l'homme qu'elle s'est choisi pour maître. Au paroxysme de l'hystérie, cette faculté artificielle d'introspection disparaît avec la récolte de sa vraie nature.

Il en va de même de la clairvoyance des médiums hystériques, qui, si elle existe assurément, a aussi peu à voir avec le spiritisme "occulte" que les phénomènes hypnotiques. Tout comme les patientes de *Vogt*, par la volonté énergique de leur hypnotiseur, se trouvaient tout à coup capables de s'observer elles-mêmes avec la plus grande acuité, ainsi la clairvoyante, obéissant à la voix de l'homme qui a pouvoir sur elle, est capable d'actes télépathiques comme de lire à très grande distance et les yeux bandés un papier tenu dans la main par quelqu'un, ainsi que j'ai pu le voir se produire moi-même dans des conditions qui excluaient toute fraude. Car il n'y a pas chez la femme de ces fortes passions qui *s'opposent* de manière radicale à la volonté du bien et du vrai. La volonté de l'homme a plus de force sur la femme que sur

¹⁵ V. 1^{ère} partie, chap. VI.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

l'homme. Elle peut réaliser chez la femme ce à quoi trop de choses chez lui font *obstacle*. Il y a en lui un élément antimoral et antilogique qui s'*oppose* au processus de clarification. Il ne se contente pas de vouloir connaître, il veut autre chose encore. *Mais sur la femme, la volonté masculine peut atteindre à un empire tel qu'il la rende parfaitement clairvoyante* et fasse tomber pour *elle* toutes les barrières de la sensibilité.

Pour ces raisons, la femme est plus télépathique que l'homme et a plus de chances d'apparaître pure de tout péché. Le phénomène de la *voyance* est un phénomène avant tout féminin, mais uniquement en tant que la femme est alors un médium, c'est-à-dire est devenue objet. *Wala* elle-même peut atteindre au *savoir*, mais seulement lorsque *Wotan* l'y a contrainte. À cette contrainte d'ailleurs, la femme par sa nature se prête, car son unique passion, son seul désir, est d'être forcée.

En voilà assez dit de l'hystérie pour ce qui touche à mon propos.

Les femmes qu'on cite généralement à dessein de prouver l'existence d'une moralité féminine ne sont jamais que des hystériques, et c'est précisément le fait qu'elles respectent la moralité et suivent la loi morale comme si cette loi était celle de leur personnalité et non, comme c'est le cas en réalité, une loi qu'elles se sont simplement *appropriée*, qui rend, par cette fausseté, leur moralité immorale. L'hystérie est un ridicule mimétisme de la vie de l'âme, une parodie de la volonté libre, à laquelle la femme se livre chaque fois qu'elle est fortement sous l'empire de l'homme. Les femmes remarquables de l'Histoire sont elles aussi des hystériques, et ce qui les élève au-dessus des autres, à savoir l'empire apparent qu'elles ont sur leurs instincts, elles ne l'ont pas obtenu par leurs *propres* forces et par un combat à *découvert* avec l'adversaire. Les hystériques au sens pathologique du terme ont cependant cet avantage sur elles que chez elles la duplicité se *venge*, ce qui lui donne une sorte de caractère *tragique* de *substitut*, *mensonger* bien sûr puisque le tragique est par ailleurs et par définition étranger à la femme.

La femme est par essence *non-libre* : la nature même du besoin général et unique qui l'anime la destine à être *violée* par l'homme, non seulement dans sa propre personne, mais dans celle de toutes les autres femmes. Elle est tout entière sous l'empire du phallus et vit proprement sous sa loi. Tout ce à quoi elle peut atteindre est un vague sentiment, un pressentiment même seulement, de cette non-liberté, de cette fatalité qui pèse sur elle, et ce qui le lui rend possible est une toute dernière trace en elle de subjectivité libre et intelligible, un reste de masculinité innée, car il n'y a pas de femme absolue. Mais elle est *incapable* d'une *conscience* claire de son destin et de la contrainte sous laquelle elle se trouve : *seul l'être libre peut prendre conscience d'un destin*, parce qu'une part de lui-même, celle de l'homme qui observe et combat, *échappe* à la nécessité et se tient au-dessus d'elle. La preuve la plus évidente de la

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

liberté humaine est représentée par l'idée de *causalité*. La femme se sent libre de tout lien parce qu'elle est entièrement liée, et ne connaît pas la passion parce qu'elle n'est que passion elle-même. *Seul l'homme* pouvait parler de la "dure nécessité" à laquelle l'être humain est soumis, concevoir une moïra et une némésis, créer les Parques et les Nornes, car l'homme est seul à échapper à l'empirique et au *conditionné*, à être un sujet intelligible et *libre*.

Mais, encore une fois, même lorsqu'une femme commence à pressentir sa propre détermination, il ne s'agit pas encore là d'une *conscience* claire, d'une saisie, d'une compréhension, car il faudrait pour cela qu'il y ait chez elle la *volonté* de parvenir à un soi. Cela reste chez elle un sentiment obscur et inanalysable, qui la conduit au plus à se cabrer mais non pas à mener un combat renfermant *en* lui-même la possibilité d'une victoire. Les femmes seront toujours esclaves de leur sexualité et ne pourront jamais la vaincre. L'hystérie est un de ces assauts impuissants qu'elles tentent contre elle. Si le combat que la femme semble parfois mener contre ses propres instincts était un combat honnête et sincère, si elle *voulait réellement* dans ce combat la défaite de l'ennemi, elle saurait également triompher de celui-ci. Ce à quoi aspire l'hystérique n'est autre que l'hystérie elle-même : elle ne *veut* pas réellement *guérir*. *La duplicité même de cette révolte démonstrative contre l'esclavage qui est le sien est ce qui fait que cette révolte est sans espoir*. Les représentantes les plus remarquables de leur sexe peuvent sentir que la servitude n'est leur lot nécessaire que parce qu'elles la désirent (qu'on songe à la *Judith* de *Hebbel* où à la *Kundry* de *Wagner*), mais cela ne leur donne pas la force de s'opposer vraiment à cette contrainte : au dernier moment, elles embrassent l'homme qui les viole et n'ont de cesse que ne les viole celui qui hésite encore à le faire. *La femme est comme sous l'empire d'une malédiction*. Elle la sent par moments avec angoisse peser sur elle, mais elle ne lui échappe *jamais*, parce que le poids en est pour elle trop doux. Ses cris sont de *faux* cris et sa fureur est *feinte*. C'est lorsqu'elle fait mine d'en être le plus horrifiée que son désir d'y succomber est le plus fort.

•••

De tout ce qui a été affirmé jusqu'ici dans ce livre du manque, chez la femme, de toute notion innée, inaliénable, des *valeurs*, rien ne l'a donc été faussement ni n'a souffert la moindre restriction. Tout ce qu'on appelle couramment amour féminin, vertu féminine, pudeur féminine, ont été impuissants à prouver le contraire, ni plus ni moins que toutes les imitations d'attitudes masculines que représente l'hystérie. Ce n'est pas la seule force de la semence de l'homme, capable même de la féconder à distance et qui est ce à quoi il faut rapporter au premier chef le changement extraordinaire qui survient chez la femme au moment du mariage, qui se

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

communiquée à elle, l'imprègne et la modèle *dès sa prime jeunesse*, mais encore la conscience de l'homme et l'*esprit* même de la *société*. Ainsi s'explique que toutes ces qualités masculines dont elle est par nature dépourvue n'en puissent pas moins ainsi être mimées par elle. D'où les nombreuses erreurs commises à son sujet et en particulier la moralité supérieure qu'on lui attribue.

Mais cette étonnante réceptivité de la femme apparaît encore pour l'instant comme un fait d'expérience isolé et demande à être mis en rapport avec les autres qualités positives et négatives qui lui ont été reconnues plus haut. En quoi la malléabilité de la femme est-elle liée à son instinct et à son obsession de l'accouplement, en quoi son omnisexualité est-elle liée à sa duplicité ? *Pourquoi sont-ce ces qualités-là précisément qui se trouvent réunies chez elle ?* On peut, il faut, se demander aussi d'où vient chez la femme cette capacité de prendre et d'adopter. Comment donc cette duplicité est-elle possible chez elle, qui la fait s'imaginer croire à des vérités qui ne sont qu'empruntées à autrui, avoir ce qu'elle reçoit de lui, être ce qu'elle devient par lui ?

Pour trouver une réponse à ces questions, il me faut une fois de plus passer par un détour. On se rappelle peut-être la distinction en même temps que le rapprochement que j'ai fait plus haut entre la *reconnaissance animale*, équivalent psychique de la faculté d'exercice ou d'entraînement commune à tous les êtres organisés, et la *mémoire humaine* : en même temps que toutes deux sont une sorte de répercussion éternelle d'une impression reçue à un moment donné précis dans le temps, la mémoire, à la différence de la simple reconnaissance animale immédiate et passive, est essentiellement une reproduction active du passé¹⁶. On a vu également que l'individualité était le propre de l'organique, tandis que seul l'être humain possédait l'individuation¹⁷. Enfin, que l'instinct sexuel se distinguant nettement de l'amour, tous les êtres vivants à l'exception de l'homme ne connaissant que l'instinct sexuel¹⁸, mais que les deux étaient néanmoins liés, aussi bien dans leurs expressions triviales que dans leurs expressions sublimes (étant tous deux des tentatives de se perpétuer soi-même). J'ai répété en maint passage que la volonté de valeur est caractéristique de l'être humain, tandis que les animaux ne connaissent que la jouissance et que l'idée de valeur leur est étrangère¹⁹. S'il *existe* une *analogie* entre valeur et jouissance, toutes deux diffèrent cependant fondamentalement : la jouissance *est* l'objet d'un désir, tandis que la valeur *doit* l'être ; on prend cependant l'une pour

¹⁶ V. chap. VI.

¹⁷ V. chap. VII.

¹⁸ V. chap. XI.

¹⁹ V. chap. V et chap. VIII.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

l'autre, d'où l'extrême confusion des notions dans les domaines de la psychologie et de la morale. Mais on ne confond pas seulement ces deux concepts du "bien", on confond également la personnalité et la personne, la simple reconnaissance et la mémoire, l'instinct sexuel et l'amour, et, chose plus remarquable encore, ce sont les mêmes hommes qui le font, au moyen des mêmes théories et comme avec l'arrière-pensée de vouloir nier la différence qu'il y a entre l'homme et l'animal.

Or il y a, entre l'homme et l'animal, bien d'autres distinctions encore qu'on manque de faire. Par exemple, l'*étroitesse de la conscience* est animale, l'*attention active*, purement humaine : l'homme et l'animal ont, comme chacun peut s'en rendre compte, quelque chose de *commun* et quelque chose de *différent*. C'est justement ce dont on ne tient pas compte lorsqu'on confond, comme on le fait couramment, *instinct* et *volonté*. L'instinct est ce qui est commun à tous les êtres vivants, mais il s'ajoute chez l'homme à cet instinct la volonté, qui est libre et ne constitue pas un fait psychologique, parce qu'elle est à la base de tout vécu spécifiquement psychologique. L'influence de *Darwin* n'est pas seule responsable de cette identification aussi fréquente qu'inadmissible ; il faut en accuser aussi le concept même de volonté de *Schopenhauer*, qui appartient tantôt à l'ordre de la philosophie de la *nature*, tantôt à celui de la *morale*.

Je résume :

Appartiennent <i>également</i> à l'animal ou à la vie organique en général :	Appartiennent à l'homme <i>seul</i> , c'est-à-dire au seul sexe masculin :
individuation	individualité
reconnaissance	mémoire
plaisir	sentiment de la valeur
instinct sexuel	amour
limitation de la conscience	attention
instinct en général	volonté

On voit qu'il existe donc chez l'*homme*, correspondant à *chaque* qualité de l'être vivant *en général* et se superposant à elle, une *autre* qualité qui lui est à la fois *apparentée* et *supérieure*. L'identification aussi absurde qu'immémoriale de ces deux ordres de qualités et le besoin, également ressenti à toutes les époques, de les distinguer à nouveau semble révéler l'existence de quelque chose qui les rapproche et les distingue tout en même temps. Il y a chez l'homme comme une *super-structure* de qualités corrélatives à d'autres qui leur sont analogues mais inférieures. Cela rappellerait une doctrine secrète du *bouddhisme indien*, celle de l'"onde humaine". À chaque qualité purement animale chez l'homme se *superpose* pour ainsi dire une

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

qualité qui lui est comparable dans une certaine mesure mais appartient à une sphère supérieure : ces qualités animales inférieures ne lui font pas défaut, il s'y ajoute simplement quelque chose. Qu'est-ce que cette chose qui s'y ajoute ? Par quoi cette seconde qualité se distingue-t-elle de la première et par quoi lui ressemble-t-elle ?

Les qualités notées dans la colonne de gauche sont des propriétés fondamentales de toute *vie* animale ou végétale. Cette vie est une vie individuelle et non inorganique, elle s'exprime dans l'instinct, qui a comme signification de satisfaire les besoins, et en particulier dans l'instinct sexuel, soumis à l'exigence de la reproduction. L'individualité, la mémoire, la volonté, l'amour, peuvent apparaître ainsi comme les propriétés d'une *seconde* vie, qui montrera une analogie avec la vie organique tout en différant d'elle du tout au tout.

L'idée qui se fait jour ici n'est autre que celle de la NOUVELLE *vie*, de la vie supérieure et éternelle, dont parlent les *religions, et en particulier le christianisme*. En plus de la vie organique, l'homme a part à une autre vie, la *εωχαιώνος*²⁰ de la nouvelle alliance. De même que la première se nourrit de la terre, de même la seconde a besoin de l'aliment de l'esprit (d'où le symbole de la *Cène*). Tout comme la vie organique et terrestre a une naissance et une mort, ainsi cette seconde vie spirituelle connaît un commencement – la *renaissance morale* de l'homme, sa "*régénération*" – et une fin : la chute *définitive* dans la folie ou dans le crime. Tout comme l'une est déterminée de l'extérieur par les lois de la causalité naturelle, l'autre est liée de l'intérieur à l'impératif normatif. L'une est limitée et ordonnée à une *fin*, l'autre est illimitée, infinie et *parfaite*²¹.

Les qualités du premier ordre sont communes à toute vie inférieure ; celles du second sont celles de la vie éternelle, signes d'une existence plus haute à laquelle l'homme et lui seul a part. La confusion constante des unes avec les autres ainsi que l'effort constamment renouvelé de les redistinguer font toute l'Histoire de l'esprit et la *trame même de l'Histoire du monde*. On peut voir dans cette seconde vie quelque chose qui dans l'homme se serait développé à partir de la première ; la question peut se poser et je n'en déciderai pas. Cependant, si l'on veut bien prendre les choses plus

²⁰ αἰώνος : perpétuité ; εω(ή) : pendant.

²¹ Il est possible de voir d'autres analogies entre la vie au sens inférieur et la vie au sens supérieur. Le fait d'avoir rapproché le *souffle* de l'*âme* humaine n'est nullement un paralogisme, comme on le croit aujourd'hui généralement. Tout comme l'âme humaine est le microcosme, autrement dit tout comme elle vit en étroite relation avec le tout de l'univers, ainsi le souffle est-il, d'une manière beaucoup plus générale encore que les organes des sens, un agent de communication entre les organismes et le monde extérieur ; lorsqu'il s'arrête, la vie au sens inférieur cesse. Il est le principe de la vie terrestre, comme l'âme, de la vie éternelle.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

profondément, on considérera plutôt que ce n'est pas cette vie sensible, cette vie qui ne se donne qu'aux sens, cette vie fragile, qui est la source de cette autre vie plus élevée, spirituelle et éternelle, mais à l'inverse et au sens du chapitre précédent la vie spirituelle qui se projette dans le sensible, la vie sensible qui en est une copie dans l'ordre de la nécessité, un état *dégradé*, un *avilissement* et une *chute*. Car ce n'est que le *dernier reflet* de l'idée supérieure d'une vie éternelle qui se pose sur la mouche qui m'importune et fait que je puis hésiter à la tuer. À supposer que j'aie réussi par là à exprimer de manière précise l'idée la plus profonde de l'humanité, l'idée seule par laquelle elle soit parvenue à saisir véritablement sa propre essence, à savoir celle de *péché originel* – en tant que le tableau ci-dessus montre que ce qui se perd et s'avilit, l'être et la vie véritables, *restent* d'une certaine manière ce qu'ils sont en devenant réalité empirique et vitalité organique – la question qui s'élève encore est celle de savoir *comment* une telle faute a pu être commise. Or nous nous trouvons là devant le problème ultime, le seul qu'il y ait en vérité, le seul auquel nul homme n'a su oser apporter jusqu'ici une réponse, qu'aucun homme vivant ne saurait résoudre. En lui réside l'énigme du monde et de la vie, l'intrusion dans l'espace de ce qui est étranger à l'espace, dans le temps de ce qui est étranger au temps, de l'esprit dans la matière. Ce problème est celui du rapport entre la liberté et la nécessité, entre le quelque chose et le rien, entre Dieu et Satan. Le *dualisme* dans le monde est l'incompréhensible, le *motif* même du *péché* et de la *chute*, l'énigme primitive : le fondement et le sens du passage de la vie éternelle à l'existence périssable, de l'intemporel à la temporalité terrestre, de l'innocence à la culpabilité. Je ne puis comprendre ce qui a fait que la faute originelle a pu être commise, comment la liberté a pu se transformer en esclavage, comment ce qui est pur a pu devenir impur et ce qui est parfait, imparfait.

Mais que je ne puisse comprendre cela, qu'aucun homme ne le puisse, est explicable. *Je ne puis reconnaître une faute que dès l'instant où je ne la commets plus*, et ne la commets plus dès lors que je la reconnais. C'est pourquoi il m'est impossible de comprendre la vie aussi longtemps que je suis moi-même en vie, et tant que je vis dans le temps, tant que je suppose le temps, le temps reste une énigme contre laquelle je bute²². Ce n'est qu'en le vainquant que je pourrai le comprendre, et seule la mort peut m'enseigner le sens de la vie. Il n'est aucun moment de ma vie où je n'aie aspiré *aussi bien* au néant ; comment donc cette aspiration aurait-elle pu devenir pour moi objet d'observation et de connaissance ? Si elle l'était devenu, j'en serais libre : je ne puis comprendre mon état de péché tout en y persistant.

²² Cf. chap. V. Le temps ne peut commencer à devenir un problème qu'au moment où l'on s'abstrait de lui, et ce qu'il est ne peut apparaître clairement qu'à celui qui a totalement échappé à son emprise.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

La femme absolue, qui n'a ni individualité, ni volonté, qui ne sait ce qu'est une valeur et ne connaît pas l'amour, *n'a donc pas de part non plus à cet être supérieur, transcendant et métaphysique*. Sa vie hyperempirique et intelligible élève l'*homme* au-dessus de la matière, de l'espace et du temps ; il y a en *lui* une part mortelle et une part immortelle. Il a la possibilité de choisir entre les deux : entre cette vie qui cesse avec la mort physique et cette autre pour laquelle mort physique signifie purification. Toute la volonté de l'homme est attachée à la conquête de cet être soustrait au temps ou encore de cette valeur absolue, cette volonté la plus profonde de l'homme ne faisant qu'un avec son besoin d'immortalité. Il apparaît en revanche clairement maintenant que la femme est privée de ce désir de survie personnelle. Il n'y a pas trace en elle, en effet, de cette vie éternelle dont l'homme veut qu'elle l'emporte en lui (et *doit* faire en sorte qu'elle le fasse) sur sa reproduction sensible. À l'inverse, tout homme a l'idée d'une valeur suprême, d'un absolu, d'une *parfaite liberté*, qu'il ne réalise pas encore en lui, parce qu'il est *par ailleurs un être déterminé*, mais peut atteindre, parce que l'esprit a du pouvoir sur la nature. Tout homme a l'idée de ce qui est précisément l'idée comme telle, ou le divin, parce qu'en dépit de l'éloignement de l'absolu qui résulte pour lui de sa vie terrestre, l'âme a l'ardent désir de se délivrer de son *péché*. De même que l'amour dont l'enfant est issu est un amour impur, c'est-à-dire qui s'est détourné de l'idée pour s'incarner dans le sensible, de même l'enfant continue tant qu'il vit de rechercher non seulement la vie éternelle, mais la vie telle qu'elle s'inscrit dans le temps : l'idée de la mort nous effraye et nous révolte, et nous nous accrochons à l'existence terrestre et prouvons que nous sommes nés parce que nous *désirions* naître en *ne cessant* de vouloir renaître à ce monde²³. Un homme qui n'aurait plus peur de la mort physique mourrait à l'instant même ; car il n'aurait alors plus que le seul désir de la vie éternelle, et cette vie éternelle, l'homme peut et doit la réaliser en lui et par lui-même : comme *toute* vie, elle se *crée*.

Comme cependant tout homme a une certaine idée de la valeur, sans néanmoins pouvoir réaliser ou voir se réaliser entièrement cette idée, il n'y a pas d'homme *heureux. Seules les femmes sont heureuses*. Aucun homme n'est heureux, car chacun sait dans une certaine mesure ce qu'est la liberté tout en vivant d'une manière ou d'une autre en esclavage sur terre. Seul un être entièrement passif, comme la femme véritable, ou un être entièrement actif, comme Dieu, peut connaître le bonheur. Le sentiment du bonheur est le sentiment de la perfection, et l'homme, à la différence de

²³ Ce n'est qu'ainsi, me semble-t-il, qu'on peut comprendre l'étroite imbrication de l'instinct sexuel, de la naissance et du péché originel. J'ai appelé plus haut faute et trahison de l'idée la volonté de la vie inférieure de s'affirmer dans une figure particulière. Mais le péché ne consiste pas dans l'*individualité*, qui représente l'*infini*, mais dans l'*individu*, qui, lui, est *limité*.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

la femme, ignore ce sentiment. L'homme a toujours derrière lui des problèmes, devant lui des devoirs, les problèmes ayant leur origine dans le passé, les devoirs pour domaine l'avenir. Pour la femme, le temps n'a ni *orientation*, ni *sens*. Aucune femme ne se pose la question de savoir quel est le *but* de sa vie, et cela alors même que *l'univocité du temps n'est que l'expression du fait que cette vie peut et doit avoir un sens*.

Le *bonheur* ne saurait consister pour l'homme que dans l'*activité* c'est-à-dire dans la liberté, et le sentiment de la faute va s'aggravant chez lui à mesure qu'il s'éloigne de l'idée de liberté. La vie sur terre est pour lui une *souffrance* ne serait-ce que parce que dans la sensation l'être humain est *passif*, qu'il ne peut s'empêcher en général d'être affecté, que l'expérience ne comporte pas seulement une forme, mais une matière. Aucun homme ne peut se passer de la perception, pas plus l'homme de génie que les autres, qui ne serait rien sans elle, même s'il parvient mieux que personne à y faire entrer aussitôt tout le contenu de son moi et à l'en nourrir, et a moins besoin d'induire pour atteindre à l'idée d'une chose. La *réceptivité* ne se crée pas, comme le croit *Fichte*, dans la sensation, l'être humain est *passif*, et il n'acquiert sa spontanéité, sa liberté, que dans le *jugement* de valeur et dans cette forme de la *mémoire* universelle qui fait que l'individu peut reproduire à volonté les événements de sa vie. Ce qui permet à l'homme de se rapprocher de cette spontanéité et même, apparemment, de réaliser l'idée de la liberté totale, est l'amour et la création. C'est là ce qui est le plus apte à lui donner une idée du *bonheur*, à lui faire pressentir ce qu'il est. Pour la femme au contraire, à qui le malheur profond est inconnu, le mot de bonheur est par *là* vide de sens : l'idée de bonheur a elle aussi été créée par l'homme et par l'homme *malheureux*. Si les femmes ne craignent pas de montrer leur malheur à autrui, c'est qu'il ne s'agit pas là d'un malheur véritable, que ce malheur n'est pas fondé sur le sentiment d'une faute, encore moins sur celui du péché.

La dernière preuve et la preuve absolue du néant de la vie de la femme, de son manque total d'être, est la manière dont elle vit le suicide. Sa pensée dans le suicide va pratiquement toujours aux autres, la question est de savoir pour elle ce que les autres vont en penser, si ils la regretteront, s'ils en seront affligés – ou s'ils en enrageront. Ce n'est pas que la femme ne soit pas profondément pénétrée de son malheur, d'ailleurs *toujours* jugé par elle *immérité*, au moment où elle se donne la mort, puisque au contraire le suicide n'est encore l'occasion pour elle que de s'apitoyer sur son sort, en vertu de cette tendance universelle chez elle à la compassion à l'égard de sa propre personne, qui n'est jamais que le mouvement de participer à la douleur, à la pitié, supposée éveillée chez *autrui*, un acte par lequel elle veut cesser d'être sujet. Comment d'ailleurs une femme pourrait-elle regarder son malheur comme *sien*, elle qui n'a pas de destin ? Ce qui montre bien plutôt l'*inanité*

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

vacuité et le *néant* de la femme dans le suicide est qu'elle n'y est pas confrontée dans la *mort* au problème de la *vie*, c'est-à-dire de sa *propre* vie, car il n'y a pas de personnalité en elle qui cherche à se réaliser.

Il devient par là-même possible de répondre à la question fondamentale de ce livre laissée si longtemps en suspend, celle de savoir ce que signifie être homme et être femme, ce que signifient l'être-homme et l'être-femme. Les femmes sont dépourvues à la fois d'essence et d'existence, elles ne SONT pas et ne sont RIEN. ON EST HOMME OU FEMME DANS LA MESURE OÙ ON EST OU N'EST PAS.

La femme n'a aucune part à la réalité ontologique ; c'est pourquoi elle ignore totalement la chose en soi, l'absolu, l'idée, Dieu. L'homme, dans son actualisation la plus complète qui est le génie, croit à la chose en soi : cette chose en soi est pour lui l'absolu, qui est l'idée la plus élevée qu'il puisse concevoir de ce qui a par essence de la valeur, et il est philosophe ; ou bien elle est le domaine fabuleux des rêves, le royaume de la beauté parfaite, il est alors artiste. *Mais tous deux, le philosophe et l'artiste, ont une même signification.* La femme, elle, n'a pas de rapport à l'idée, elle ne l'affirme ni ne la nie : elle n'est ni morale ni antimorale, elle n'a pas de *signe* au sens mathématique, pas de direction, n'est ni bonne ni mauvaise, ni ange ni démon, elle n'est pas égoïste non plus (car elle pourrait alors être tenue pour altruiste aussi), elle est simplement *amorale* et *alogique*. Or tout être est à la fois être moral et être logique. *Ainsi la femme est-elle DÉPOURVUE d'être.*

La femme est fausse. L'animal a sans doute aussi peu de réalité métaphysique qu'elle, mais il ne parle pas et par-là ne ment pas. Il faut *être* quelque chose pour pouvoir *dire* la vérité ; car la vérité se rapporte à un *être*, et ce n'est qu'en *étant* soi-même qu'on peut avoir une *idée* de ce qu'est un être. Dire donc que l'homme veut toute la vérité, c'est dire qu'il *ne* veut en tout *qu'ÊTRE*. L'appétit de connaissance lui-même est *identique* au besoin d'immortalité. Le mensonge en revanche est *inévitabile* dès l'instant où l'on affirme une chose sans vouloir réellement affirmer que cette chose *est*, où la forme extérieure du jugement se présente sans sa forme intérieure et où ainsi l'on n'est plus vrai soi-même. *Ainsi la femme ment-elle toujours même lorsque objectivement elle dit la vérité.*

La femme accouple. Les unités de vie dans la vie inférieure sont des individus, des organismes ; dans la vie supérieure, elles sont des individualités, des âmes, des monades, des "métaorganismes", pour reprendre un terme d'*Hellenbach*. Les monades cependant se différencient entre elles comme autant de choses distinctes. Les monades n'ayant pas de fenêtres *contiennent* elles-mêmes le monde entier. Mais cela n'empêche pas l'homme entendu comme monade, comme individualité soit actuelle (le génie) soit seulement potentielle, de chercher pour le reste *partout* à différencier et à séparer, à individualiser et à expliciter : le monisme naïf est de

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

nature féminine. Chaque monade représente pour elle-même une unité parfaite, un tout ; mais le moi étranger lui apparaît également et au même titre qu'elle comme une totalité fermée dans laquelle elle n'a pas à pénétrer et ne pénètre pas. L'homme A DES LIMITES et *veut* en avoir ; la femme, qui ne connaît pas le fait d'être seule, est incapable aussi de prendre conscience de l'entité d'autrui, de la reconnaître et de la respecter ; mais ne sachant faire retraite en elle-même, elle ignore également la société et ne connaît que la fusion indifférenciée avec l'autre. Étant elle-même dépourvue de moi, elle n'en voit point non plus chez l'autre et il n'y a pas pour elle de toi, toi et moi *s'appartenant* pour elle mutuellement, formant une paire, un COUPLE, une *unité indivise* : *c'est ce qui fait qu'elle s'accouple et s'abouche, qu'elle accouple et abouche* : son amour et sa sympathie tendent l'un et l'autre à l'indivision et à la fusion²⁴.

La femme ne connaît pas de *frontières* de son moi, qui pourraient être violées, qu'elle aurait à garder. C'est là-dessus que repose principalement la différence qu'il y a entre l'amitié masculine et l'amitié féminine. L'amitié masculine est un commerce fondé sur le partage d'une même *idée* ou d'un même *idéal*, autrement dit de quelque chose qui les unit sans cesser de leur appartenir à chacun en particulier ; l'"amitié" féminine est une certaine manière d'être "fourrés ensemble", où ce qui se complot de manière avouée ou non est toujours de l'ordre de l'*accouplement*. La pensée de l'accouplement est ce qui seul fait que les femmes peuvent se fréquenter de manière intime et sans réticences lorsque le commérage et les menus services ne leur suffisent plus²⁵. Lorsque deux femmes dont l'une beaucoup plus belle que l'autre se montrent ensemble, c'est que la plus laide des deux trouve une certaine *satisfaction sexuelle* aux hommages que reçoit la plus belle. La première condition de toute amitié entre femmes est que la rivalité de l'une à l'autre soit rendue impossible : il n'est aucune

²⁴ Toute individualité se pose en ennemie de l'esprit de communauté, et on le voit justement dans la manière dont l'homme de génie, expression la plus haute de l'individualité, vit sa propre sexualité. Tous les grands hommes, qu'ils soient artistes et donc aient la liberté de l'exprimer, ou philosophes et ainsi ne l'aient pas – ce qui est la raison qui les fait trouver secs et sans passion – par conséquent tous les grands hommes sans exception, dans la mesure où il ont une sexualité développée l'ont en même temps pervertie : tous souffrent soit de sadisme, soit de masochisme, ce dernier cas étant sans doute celui des plus grands. Or ce qu'il y a de commun à toutes les perversions est un *refus* instinctif de l'union physique, de la communauté physique, une *volonté* d'*éviter* le coït. Car un homme vraiment grand ne saurait voir dans celui-ci plus qu'un acte animal, écœurant et sale, et ne saurait en tout cas le célébrer comme un mystère divin.

²⁵ L'amitié masculine redoute d'abattre le mur qui sépare les amis. Les amies, elles, *exigent* l'intimité au *nom* même de leur amitié.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

femme qui, présentée à une autre femme, ne se compare immédiatement à elle. Mais dans le cas d'une grande *inégalité*, qui met toute concurrence hors de question, la moins jolie des deux peut être prise de passion pour la plus belle, celle-ci représentant pour elle, sans bien sûr, qu'aucune des deux ne le sache, le moyen qui se trouve le plus immédiatement à sa portée de satisfaire ses *propres désirs* sexuels. Tout se passe en effet comme si elle était coïtée EN *elle*. L'*impersonnalité* de la vie de la femme, le caractère *supra*individuel de sa sexualité ainsi que le fait que la pensée de l'accouplement constitue le trait essentiel de son essence apparaissent là clairement. La femme *vit* l'accouplement partout où il a lieu. *La moindre exigence de la femme, celle qu'on trouve même chez la plus laide et qui, à elle seule, lui procure un certain plaisir, est que le sexe auquel elle appartient soit admiré et désiré.*

Cette vie dans la fusion et dans l'indivision fait également que la femme n'est pas *réellement accessible au sentiment de la jalousie*. Si vils que soient l'envie et la soif de vengeance, il y a dans l'un et l'autre de ces deux sentiments une grandeur dont elle est *incapable*, dans le bien comme dans le mal. La jalousie en appelle désespérément à un supposé droit dont l'idée même ne peut que lui être étrangère, transcendante. Mais la raison principale en est ailleurs encore. À supposer que l'homme qu'elle aime la trompe avec une autre femme à quelques mètres seulement de l'endroit où elle se trouve, sa pensée en serait excitée si fort sexuellement que la jalousie n'y pourrait trouver place. Une telle situation serait insupportable à l'homme. La femme y est dans un état de profond consentement et assentiment ou passe du côté de l'hystérie aussitôt qu'elle s'en aperçoit tout en refusant de se l'avouer.

L'homme d'ailleurs n'accorde pour ainsi dire pas d'importance à l'acte sexuel pratiqué en dehors de lui, cet acte ne constituant même pas pour lui un événement, tandis que la femme en est comme *automatiquement* émue et fascinée²⁶.

L'intérêt que l'*homme* porte à son semblable peut certes, dans la mesure où celui-ci est une énigme pour lui, s'étendre à sa vie sexuelle, il n'a rien de commun avec cette *curiosité* par laquelle toutes les femmes *réduisent* l'autre à sa sexualité, quel que soit le sexe auquel il appartient. Ce qui intéresse une femme chez un être humain, ce sont d'abord et avant tout ses *affaires amoureuses*, et le mystère, l'attrait, qu'il peut avoir intellectuellement pour elle ne repose que sur l'ignorance où elle reste de ce point et ne dure que ce que dure cette ignorance.

²⁶ C'est là qu'est également la différence entre le maquereillage de l'entremetteuse et celui du souteneur. Car le souteneur accouple lui aussi ; mais il n'accouple pas seulement, le vice et le crime ont sa faveur où qu'ils se trouvent ; tout le réjouit, meurtre et incendie, ruine, mort et désolation : *car il cherche partout à justifier sa propre haine de l'être et de la vie, son goût du néant et de la déchéance.*

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

Tout cela montre encore que la féminité et l'idée d'abouchement ou d'union sont une seule et même chose, ce qui, à ne considérer la question posée dans ce livre que sous l'angle de l'*immanent*, est ce qu'on pourrait en dire en conclusion. Mais ce qui apparaît par là en outre et est de nature à nous intéresser ici en premier lieu, c'est que ce que la femme *est* positivement répond exactement à ce comme quoi on peut la définir négativement, à savoir comme un être dénué de cette forme supérieure de vie qu'est la vie de la monade. Qu'elle vise comme la mère le mariage ou comme la courtisane, la bacchanale, que son but soit la famille ou la communauté sexuelle, la femme est vouée à la réalisation d'une seule idée, pour cette raison même destinée à rester inconsciente chez elle, et qui est l'opposé exact de cette idée d'âme, puisqu'elle n'est autre que celle de la *transgression* de l'individu, de l'*union* et du *mélange*.

L'un appelle l'autre : seul peut se faire l'émissaire de l'idée de conjonction et de coït un être non-défini, c'est-à-dire dépourvu lui-même de toute individualité. Si j'ai poussé mon argumentation si loin, plus loin que ce qu'on peut voir non seulement dans tous les autres ouvrages de ce genre, mais encore dans les travaux de caractérologie, c'est qu'il y a là la démonstration de la manière dont la vie inférieure et la vie supérieure s'articulent l'une à l'autre. On a là en effet la pierre de touche par excellence de toute psychologie et de toute philosophie. C'est pour cela que le problème du rapport qui lie l'homme à la femme forme toujours le chapitre le plus intéressant des traités de caractérologie et c'est la même raison encore qui a fait que j'ai voulu essayer dans ce livre de l'examiner dans toute son ampleur.

Le lecteur qui m'aurait suivi jusqu'ici n'hésitera plus, sans doute, à se demander si les femmes sont encore pour moi des êtres humains et si ma théorie ne m'oblige pas à les ranger bien plutôt dans la catégorie des animaux ou des plantes ? Car elle n'est pas moins démunie de toute existence autre que sensible, a aussi peu de part à la vie éternelle, que la plante ou l'animal. Elle n'a pas plus de réalité métaphysique qu'eux, elle n'est pas davantage, elle est, tout comme eux, apparence et non pas chose en soi. L'homme est, dans son essence la plus profonde, miroir de l'univers, microcosme ; la femme est dépourvue de tout génie, séparée du tout qui l'entoure. Dans un beau passage de "Maison de poupée" d'Ibsen a lieu ce dialogue entre l'héroïne de la pièce et son mari :

Rita : Nous ne sommes que des êtres humains, après tout.

Allmers : Au ciel et à la mer aussi, nous sommes un peu liés, Rita.

Rita : Toi peut-être, pas moi.

Or Ibsen, cet auteur qu'on a si souvent regardé comme un panégyriste de la femme, ne fait là qu'exprimer poétiquement l'idée que la femme ignore tout de l'infini et du divin, parce qu'il lui manque l'âme. On ne peut, selon la doctrine hindoue, parvenir au *brahman* que par l'*atman*. La femme est un anti-microcosme, elle n'est

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

pas faite à l'image de Dieu. Est-il donc encore possible de la considérer comme un être humain ?

Une telle question ne pourra que faire sourire l'anatomiste. S'il ne fait aucun doute pour lui que la femme est un homo sapiens, il n'y a aucune raison non plus pour qu'elle n'ait pas avec le mâle de son espèce, à savoir l'homme, le même rapport que n'importe quelle femelle avec le mâle de la même espèce qu'elle. Sans doute les femmes sont-elles par ce qu'elles ont d'inconscient, plus proches de la nature que l'homme, sœurs des fleurs et des bêtes (mythes de Lédä et de Pasiphaë). Il n'en reste pas moins que F lui-même, dans lequel il n'y a plus trace de moi intelligible, a été défini plus haut comme le complément sexuel de H. Et il est hors de doute que le fait que l'homme cherche chez la femme un complément *sexuel* et *érotique*, s'il ne constitue pas ce phénomène moral que les défenseurs du mariage prétendent, est cependant d'une importance fondamentale. De plus, les animaux ne sont que des individus, les femmes sont en outre des personnes (sinon des personnalités). Il leur est donné de pouvoir former des jugements apparents sinon réels, de parler sinon de discourir, et d'une certaine manière de se souvenir bien qu'il n'y ait pas en elle d'unité continue de la conscience. Pour toutes les qualités d'être ou de sentiment qu'on trouve chez l'homme, elles possèdent comme un *substitut*, ce qui donne lieu aujourd'hui encore à toutes les confusions dont nous avons parlé. Un grand nombre de concepts ont ainsi acquis un sens différent selon qu'on parle de l'homme ou de la femme (vanité, pudeur, amour, imagination, crainte, sensibilité, etc.).

La question qui se trouve à nouveau soulevée ici n'est autre que celle de la *signification dernière*, de l'*essence* même, de la *différenciation des sexes*. Les rôles que peuvent jouer respectivement le principe mâle et le principe femelle dans le monde animal et végétal n'entreront pas ici en ligne de compte ; ce n'est toujours que de l'être humain que je parle. J'ai essayé de montrer d'abord dans ce livre que ces principes de la masculinité et de la féminité ne devaient pas être pris comme des idées métaphysiques, mais bien comme d'authentiques concepts théoriques. J'ai essayé de faire voir ensuite quelle était l'importance de ces différences entre l'homme et la femme, combien elles dépassaient la simple différenciation physiologique. La conception selon laquelle la dualité des sexes ne correspondrait qu'à une distribution de fonctions entre chacun d'eux, à une sorte de division du travail sur le plan physiologique, conception dont la popularité remonte, je crois, au zoologiste *Milne-Edwards*, apparaît par là absolument indéfendable ; son indigence et sa superficialité sont trop évidentes pour qu'on s'y attarde. Le *darwinisme* ayant favorisé l'extension de cette doctrine, et on en est venu à penser de manière assez générale que tous les organismes différenciés sexuellement furent à leur origine indifférenciés, asexuels ou

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

mieux bisexuels. Mais Gustav Theodor *Fechner* n'avait pas attendu nos actuels cafards du darwinisme pour démontrer de manière irréfutable l'inanité de cette vue.

On ne peut comprendre le sens des idées d'homme et de femme en observant séparément l'homme et la femme. La clé de ce qu'ils sont *l'un et l'autre* nous est fournie par le rapport qu'ils entretiennent *l'un avec l'autre*. J'ai déjà fait allusion à cette clé en essayant de définir plus haut la nature de la chose érotique. *La relation de l'homme à la femme n'est autre que celle du SUJET à l'OBJET. C'EST À LA PERFECTION MÊME DE L'OBJET QUE LA FEMME CHERCHE À ATTEINDRE.* Elle est la *chose* de l'homme ou la *chose* de l'enfant et ne veut être en tout et malgré tous les déguisements dont cette volonté se couvre considérée que comme une *chose*. On ne saurait méconnaître plus gravement ce qu'est la volonté profonde d'une femme qu'en prêtant intérêt à ce qui lui arrive, en essayant d'entrer dans ses espoirs et dans ses sentiments, de pénétrer sa vie et son être. La femme *ne veut pas* être traitée comme un *sujet*, son but est la *passivité*, qui ne fait qu'un avec la féminité même ; elle veut pouvoir *sentir qu'une volonté est dirigée sur elle* et se soucie peu qu'on la craigne ou qu'on la ménage : *elle ne veut pas COMPTER*. Son besoin est d'être désirée comme un corps, possédée comme un bien. *De même que la sensation pure n'acquiert de la réalité qu'au moment où elle est conçue, c'est-à-dire où on la POSE EN FACE DE SOI, la femme ne vient à exister et à avoir le sentiment de son existence qu'au moment où elle est élevée au rang d'OBJET par ces sujets que sont l'homme ou l'enfant, c'est-à-dire que dans la mesure où elle reçoit cette existence d'autrui.*

Ce qu'exprime, sur le plan de la théorie de la connaissance, *cette opposition du sujet et de l'objet est ce qu'exprime ontologiquement l'opposition de la FORME et de la MATIÈRE*. Celle-ci n'est que la traduction de celle-là du langage de la transcendantalité dans celui de la transcendance, du langage de la critique de l'expérience dans celui de la métaphysique. La matière, l'absolument non-individualisé, ce qui peut recevoir *toute* forme sans posséder soi-même aucune qualité définie et durable, est aussi dépourvue d'*essence* que la sensation pure, matière de l'expérience, l'est d'*existence*. Ainsi l'opposition sujet-objet est-elle une opposition d'existence (*en ce que la sensation n'acquiert de réalité que comme objet et par rapport à un sujet*), tandis que l'opposition forme-matière est une opposition d'essence (*la matière non encore informée étant absolument dépourvue de qualités*). C'est ce qui fait que la matérialité, l'ensemble de ce qui est à modeler, l'ἄπειρον²⁷ en lui-même sans forme, l'ἐκμαγειον²⁸, ce que la forme pénètre, sa χώρα²⁹, son ἐν ᾧ³⁰,

²⁷ ἄπειρον : illimité.

²⁸ ἐκμαγειον : empreinte.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

cet éternel autre, ce ἄτερον³¹, a pu être définie par Platon précisément comme ce qui N'EST PAS, le μὴ ὄν³². C'est abaisser Platon au niveau d'un penseur superficiel que de vouloir assimiler ce non-étant à l'*espace*, comme on le fait souvent. Jamais un philosophe n'aura l'idée d'accorder à l'espace une existence métaphysique, mais jamais non plus il ne l'identifiera au non-étant en soi. Il est même caractéristique du bavard insolent et ignorant de voir dans l'espace vide un "rien du tout" ou un "néant" et sa réalité n'est perceptible et n'apparaît comme un problème qu'à partir d'un certain degré de réflexion. Le non-étant de Platon est ce qu'il y a pour le *philistin* de plus *réel*, ce à quoi il attache la valeur la plus grande dans l'existence, à savoir la *matière*.

Va-t-on m'accuser d'arbitraire si j'affirme donc, après *Platon*, qui appelle *matrice* du devenir ce réceptacle de toutes les formes, et *Aristote*, qui attribue, dans le phénomène de la *génération*, au principe féminin le rôle de la *matière*, au principe masculin, celui de la *forme*, que la *signification que la femme a pour l'homme est justement de représenter cette matière*? L'homme, en tant que microcosme, participe à la fois à la vie supérieure et inférieure, il est un combiné d'être et de non-être, de forme et de matière ; *la femme n'est rien*, ou ce qui revient au même *n'est QUE matière*. C'est là qu'est la clé de voûte de l'édifice, ce qui va rendre clair tout ce que j'ai dit jusqu'à présent et lui donner sa cohérence. Tout l'effort sexuel de la femme tend vers le *contact* ; son instinct sexuel est un instinct de *contrectation*³³, non de détumescence³⁴. Ainsi le sens qu'elle a le plus développé, le seul d'ailleurs qui le soit davantage chez elle que chez l'homme, est-il le *toucher*³⁵. L'œil et l'oreille ont une portée immense et donnent une idée de l'infini ; le toucher demande, lui, pour entrer en action, la toute-proximité physique. Or avec ce qu'on touche on se confond déjà. Le toucher est le sens éminemment vulgaire, un sens qu'on dirait créé tout exprès pour un être dont le seul intérêt serait l'union physique avec ce qui l'entoure. Ce qu'on lui doit n'est que le sentiment de la résistance des choses, il donne accès au monde du palpable ; tout comme *Kant* a montré de la matière elle-même qu'elle n'est, dans la mesure où il est possible de la définir, qu'un remplissement de l'espace

²⁹ χώρα : endroit.

³⁰ ἐν ᾧ : moment.

³¹ ἄτερον : l'autre.

³² μὴ ὄν : n'est pas.

³³ Signifie en anglais : 1. Préliminaire sexuel préalable au coït. 2. Pulsion de caresser ou d'embrasser une personne du sexe opposé. (note de l'édition)

³⁴ V. chap. II.

³⁵ V. chap. III.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

offrant une certaine *résistance* à la pénétration. C'est l'expérience de l'"obstacle" qui est à l'origine non seulement de l'idée de *chose* au sens psychologique, mais du fait également qu'on accorde tant de réalité à ce qui est appréhendé par le toucher. Or si l'homme ne parvient jamais à se défaire entièrement de cette idée que la réalité est la matière, ce n'est rien là qu'un reste de féminité en lui. S'il était homme absolument, la matière n'aurait plus pour lui ni existence logique, ni existence *psychologique*.

Cette opposition homme (forme) - femme (matière) se retrouve sur le plan psychique : d'un côté, les contenus articulés, de l'autre, un flot de représentations vagues. La matière veut être informée. La femme *attend* de l'homme qu'il *éclaire* sa pensée confuse, qu'il *donne sens à ses hénotismes*³⁶. Les travaux qui ont montré que les fillettes faisaient preuve d'une plus grande mémoire que les garçons pour tout ce qui est apprendre indiquent bien cette *inanité* de la femme capable de *s'imprégner* de tout, alors que l'homme ne retient que ce qui l'intéresse et *oublie* le reste³⁷. Mais ce qui révèle surtout cette matérialité de son être, cette *absence* de toute forme en elle qui lui appartienne *originellement*, est cette *docilité* dont j'ai parlé plus haut et par laquelle elle se *soumet* sans le savoir au jugement d'autrui, cette *sensibilité* aux influences qui la *modèlent* de l'extérieur. *La femme n'EST rien, et c'est pourquoi elle peut TOUT être et TOUT devenir*, alors que l'homme *ne devient que ce qu'il EST*. Ainsi, l'*éducation* n'a à proprement parler de sens que pour la *femme*; elle ne modifiera chez l'homme rien d'essentiel, tandis qu'elle peut aller chez elle jusqu'à lui faire refouler entièrement sa nature. La femme peut tout paraître et démentir tout ce qu'elle paraît. On ne peut dire d'elle qu'elle a telle ou telle qualité; sa particularité consiste en ce qu'elle n'a *rien en propre*: c'est là ce qui fait sa complexité, son caractère énigmatique, et d'une certaine manière aussi sa supériorité et la difficulté qu'a l'homme à la saisir.

Mais qu'est-ce alors que l'HOMME? Est-il possible de lui reconnaître une propriété générale, comme à la femme l'instinct de l'*accouplement* et le fait d'être *dépourvue d'essence*? Y a-t-il un *concept* de l'homme comme il y a un concept de la femme, et ce concept est-il définissable lui aussi? À cela il faut répondre que la masculinité réside précisément dans le *fait* de l'individualité, dans le *fait* de l'existence d'une monade comportant une essence, et s'y identifie. Chacune de ces monades est cependant séparée par un *infini* de toutes les autres, et aucune donc ne peut être définie par un concept plus large, qui désignerait quelque chose de commun à plusieurs. L'*homme* est un *microcosme* et il a *toutes* les possibilités en lui. Il ne s'agit pas là de cette SUSCEPTIBILITÉ universelle qui fait que la femme, *sans être*

³⁶ V. chap. II.

³⁷ V. chap. III.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

rien elle-même, peut tout *devenir*, mais une propriété toute différente, par laquelle l'homme *est* tout, le *devenir* de ce tout ne dépendant ensuite que de ses dons. L'homme a la femme et la matière en lui, et peut laissez se développer cette part de son essence, c'est-à-dire se perdre et s'abâtardir ; ou il peut au contraire la reconnaître et la combattre – et c'est pourquoi il est *seul* également à pouvoir parvenir à une connaissance vraie de la femme³⁸. *Quant à la femme, elle n'a pas de possibilité de se développer, sinon par l'homme.*

La signification de l'homme et de la femme n'apparaît tout-à-fait clairement que lorsqu'on considère la relation *sexuelle* et *érotique* qu'ils ont entre eux. Le désir le plus profond de la femme est d'être *formée* par l'homme et par là de recevoir de lui son *être*. La femme attend de l'homme qu'il lui inculque des opinions, et de *tout autres opinions* que celles qui ont pu être les siennes avant de le rencontrer, elle veut le voir invalider ce qu'elle tenait pour juste (contraire de la piété), elle veut être *réfutée* dans sa totalité et *remodelée* par lui. C'est la volonté de l'homme qui *crée* la femme, en *dispose* et la *transforme* (hypnose). Mais il y a là aussi l'explication de ce qu'est le rapport du psychique au physique chez l'homme et chez la femme. J'ai émis l'hypothèse plus haut qu'il y avait chez l'homme action de l'un sur l'autre, à savoir création d'un corps par une psyché qui le transcende, projection de cette psyché dans le monde des phénomènes, chez la femme au contraire simple parallélisme entre un psychique et physique tout aussi empiriques l'un que l'autre. Or il s'avère par ce qui précède que chez la femme aussi, le psychique agit sur le physique. Mais alors que chez l'*homme*, conformément à cette idée de *Schopenhauer* selon laquelle l'homme est *son* œuvre, c'est sa *propre* volonté qui le *forme* et le *transforme*, la femme est *modélée* par une volonté *extérieure*. C'est l'homme qui forme la femme. Le mythe de la Genèse et tous les mythes cosmogoniques qui montrent la femme créée par l'homme contiennent ainsi plus de vérité profonde que les théories biologiques de l'hérédité, pour lesquelles c'est le masculin qui est issu du féminin.

Il devient même possible ici de répondre à la question laissée en suspens tout à l'heure³⁹ et qui était de savoir comment il se fait que la femme, n'ayant elle-même ni âme, ni volonté en sache cependant reconnaître les signes chez l'homme et voir dans quelle mesure lui-même en est pourvu. Il suffit de voir que ce qui frappe la femme chez l'homme et ce pour quoi elle a un *sens* n'est pas sa nature *particulière*, mais uniquement le fait *général*, et peut-être le degré, de sa MASCULINITÉ. Il est faux de prétendre que la femme a la moindre *compréhension* de l'*individualité* de l'homme : c'est là soit de l'*hypocrisie*, soit qu'on est abusé par le fait qu'elle tend immédiatement

³⁸ V. chap. II.

³⁹ V. chap. IX.

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

à *s'imprégner de son être*. Si l'amant est sujet à se laisser mystifier par cette simulation inconsciente de la compréhension de la part de la femme, l'homme de sens rassis sait bien, lui, qu'elle n'a d'attention que pour le *fait même* de l'existence de l'âme dans ce qu'il a de *formel* et de *général* et non pour *ce* qu'elle est, qui fait sa *singularité* ; car il faudrait que la matière aie par elle-même déjà une *forme* pour pouvoir percevoir et apercevoir une forme *particulière*. Or le rapport qui lie la femme à l'homme n'est autre que celui qui lie la matière à la forme, et la compréhension qu'elle a de lui n'est que son empressement à recevoir une forme, l'instinct qui porte vers l'existant ce qui n'a pas d'existence. Cette "compréhension" n'est donc pas une compréhension théorique, n'est pas une participation, mais une volonté de participation ; elle est indiscreète et égoïste. La femme ne sait pas ce qu'est l'*homme* ; elle ne connaît que la *masculinité* ; et si elle est considérée généralement comme étant plus exigeante sexuellement que l'homme, cette exigence n'est que l'expression de l'attrait tout-puissant que la forme exerce sur elle, ainsi que *de l'attente et de l'espoir où elle est de se voir donner la plus grande quantité d'existence possible*.

Il en va enfin de même du *maquerillage*. La sexualité de la femme est *supra-individuelle*, parce que la femme ne constitue pas une essence, n'a pas de forme, de détermination, d'individualité. Le plus haut moment de la vie de la femme, celui où se manifeste son être *originel* en même temps que son *désir originel*, est le moment où elle accueille en elle la semence masculine. Elle serre alors l'homme dans ses bras et le presse contre elle : c'est là le plaisir suprême de la passivité, plus grand encore que celui de l'hypnose, la matière en train de recevoir sa forme, la tenant enfin et ne voulant plus s'en séparer. C'est ainsi que la femme montre tant de *reconnaissance* à l'homme de l'acte sexuel, soit que cette reconnaissance ne se manifeste que sur-le-champ, comme chez l'oublieuse fille de joie, soit qu'elle dure, comme chez les femmes plus différenciées. Cette aspiration éternelle de la pauvreté à s'allier à la richesse, cette volonté de l'*inarticulé* de s'associer la forme et ainsi parvenir à l'existence, est au fondement même de l'idée d'accouplement. C'est parce que la femme n'a pas de limites par elle-même et n'est pas une monade que l'accouplement est rendu *possible*. Il devient une *réalité* parce que la femme représente cette idée du *néant de la matière* cherchant perpétuellement à s'unir à la forme. L'accouplement est l'expression de l'éternelle attirance que le néant éprouve pour le quelque chose.

Ainsi, cette dualité de l'homme et de la femme se révèle être en fait un dualisme, celui de la vie supérieure et de la vie inférieure, du sujet et de l'objet, de la forme et de la matière, du quelque chose et du rien. Tout être métaphysique, tout être transcendantal est un être logique et moral. *La femme est alogique et amoral*. Elle n'est pas *négation*, elle est *néant*, elle n'est pas *oui*, mais elle n'est pas davantage *non*. L'homme a en lui la possibilité *et* de l'absolu quelque chose *et* de l'absolu néant et

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

toute son action est *orientée* soit dans un sens, soit dans l'autre. *La femme, elle, ne pèche pas, car elle est elle-même LE péché, comme POSSIBILITÉ en l'homme. L'homme absolu a été fait à l'image de Dieu, qui est l'absolu quelque chose ; la femme, et aussi bien la femme dans l'HOMME, est le symbole du RIEN. C'est là la signification de la femme dans l'univers, ce qui fait que l'homme et la femme se complètent et se conditionnent l'un l'autre.* Le sens et la fonction de la femme dans le tout du monde lui sont dictés par ce qu'elle est, à savoir l'*opposé* de l'homme, ce qui fait d'elle plus qu'une femelle exactement comme l'homme est plus qu'un mâle. L'être humain est le lieu d'un combat *non pas entre un être limité et un non-être limité* (comme dans le monde animal), mais entre un être *illimité* et un non-être *illimité*. C'est *pourquoi* l'être humain est homme *et* femme.

Le *sens* de la femme est ainsi d'être *non-sens*. La femme représente le *néant*, le pôle opposé de la divinité, l'*autre possibilité* en l'homme. C'est ainsi qu'à bon droit rien ne passe pour si méprisable que l'homme efféminé et qu'un tel homme est mis au-dessous même de la brute. C'est ainsi également que la *peur* la plus profonde sans doute que l'homme connaisse est la *peur de la femme*, qui n'est autre que la *peur devant l'absence de sens*, la crainte de *céder à l'attrait du néant*.

C'est la *vieille femme* qui révèle la réalité de la femme. L'expérience montre que la beauté de la femme est un *effet* de l'*amour* qu'elle reçoit : la femme s'embellit lorsqu'elle est aimée parce *qu'elle se conforme passivement à la volonté que cet amour exprime* ; aussi mystique que cette affirmation paraisse, c'est là un fait, qu'on peut observer tous les jours autour de soi. La vieille femme montre combien la femme *n'est pas belle* : si la femme *était* belle, il n'y aurait pas de sorcières. Mais la femme *n'est rien*, n'est qu'un récipient vide au vernis éphémère.

Tout ce que la femmes a de qualités se rapporte à son non-être, à son *défaute d'essence* : c'est parce qu'elle n'a pas de vie vraie et inaltérable, mais une vie uniquement terrestre, qu'en tant qu'entremetteuse elle se met au service de la procréation et de la propagation de l'espèce et que l'homme qui a de l'ascendant sur elle la transforme et la modèle. Ainsi les trois propriétés fondamentales qui ont été attribuées dans ce chapitre à la femme convergent-elles et se résument-elles dans son non-être.

De ce non-être dépendent immédiatement la versatilité et la duplicité de la femme, ses deux déterminations négatives. Seule l'idée fixe de l'accouplement, qui est ce qui la définit positivement n'en est pas dérivable si aisément par une analyse simple. Et cela n'est que compréhensible. Car l'*existence* même de la femme ne fait qu'*un* avec le maquerillage, c'est-à-dire avec l'approbation universelle de la sexualité. *L'idée d'accouplement n'est autre que celle de sexualité généralisée.* Dire que la femme *est*, c'est dire, ni plus ni moins, qu'il y a dans le monde une propension fondamentale à

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

l'universalisation de l'idée du sexe. *Aller plus loin dans la recherche des causes du maquerellage et dans l'explication de l'idée d'accouplement revient à expliquer l'EXISTENCE DE LA FEMME.*

Si l'on se reporte sur ce point au tableau présenté plus haut dans ce chapitre et montrant le parallélisme qu'il y a entre les manifestations de la vie supérieure et de la vie inférieure, on voit que le fait de se *détourner de la vie supérieure et de se tourner vers la vie inférieure et terrestre, d'embrasser le non-étant en lieu et place de l'étant*, qu'en un mot la *volonté de néant* est la *négation* absolue, le *mal en soi*. L'*antimoralité* est une *affirmation* du *néant*, le besoin de voir *la forme se changer en non-forme, en matière* le besoin de *détruire*. *Mais la négation est elle-même apparentée au néant. Et c'est pourquoi la criminalité et la féminité sont si profondément liées.* L'*antimoral* et l'*amoral*, dont j'ai dit tout d'abord qu'ils devaient être *distingués*, se rejoignent cependant dans l'*immoral*, ce qui justifie dans une certaine mesure la confusion qu'on a fait entre les deux. Car le néant *n'est* précisément que le *néant*, c'est-à-dire qu'il *n'est* rien, qu'il n'a pas plus d'existence que d'essence. Il *n'est que* le *moyen* de la négation, ce que *par* le *non*, on *oppose* au *quelque chose*. *Ce n'est qu'en tant que l'HOMME approuve la sexualité en lui, nie l'absolu et se détourne de la vie supérieure pour se tourner vers la vie inférieure, que la femme acquiert de l'existence.* CE N'EST QU'AU MOMENT OÙ LE QUELQUE CHOSE SE CHANGE EN RIEN QUE LE RIEN PEUT DEVENIR QUELQUE CHOSE.

L'*affirmation du phallus* est l'*antimoralité* même. C'est pourquoi le phallus est ressenti comme ce qu'il y a de plus laid et a toujours été lié dans la pensée humaine au mal : le centre de l'*enfer* selon *Dante* (c'est-à-dire le centre de la terre) est représenté par le *sexe de Lucifer*.

AINSI S'EXPLIQUE L'EMPIRE ABSOLU DE LA SEXUALITÉ MASCULINE SUR LA FEMME. Ce n'est que dès l'instant où l'homme devient SEXUEL qu'elle acquiert à la fois existence et signification : son existence est liée au phallus, et le phallus est PAR LÀ son seigneur et maître incontesté. Le sexe tel qu'il s'incarne dans l'homme représente le destin et la fatalité de la femme ; Don Juan est le seul type humain devant lequel la femme tremble jusque dans son tréfonds.

La malédiction qui pèse sur la femme n'est que le résultat de la volonté MAUVAISE DE L'HOMME : le néant n'est que l'instrument de la négation. C'est ce qu'exprimaient sur un mode pathétique les Pères de l'Église lorsqu'ils voyaient dans la femme l'instrument du diable. Car *en soi* la matière n'est *rien, seule la forme peut vouloir lui donner une existence*. La chute de la forme n'est autre que cette corruption qui la gagne aussitôt qu'elle cherche à s'affirmer à travers la matière. *Lorsqu'il s'est SEXUALISÉ, l'homme a CRÉÉ la femme. Le fait que la femme soit-là signifie donc l'acceptation, l'affirmation, de la sexualité par l'homme. La femme*

Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers

*n'est que le RÉSULTAT de cette acceptation et de cette affirmation de la sexualité, elle est la sexualité elle-même*⁴⁰.

La femme, dans son existence même, est *dépendante* de l'homme : lorsque l'homme devient homme, c'est-à-dire le contraire de la femme, c'est-à-dire sexuel, il *pose* la femme et appelle cette dernière à l'existence. Ainsi la femme *maintient*-elle par définition l'homme dans la *sexualité*, car elle a autant d'existence que l'homme a de sexualité. Elle doit pouvoir *identifier* l'homme au phallus, et c'est encore pourquoi elle a une seule idée en tête, celle de l'ACCOUPLEMENT. Elle est par là-même incapable d'envisager un être autrement que comme moyen en vue d'une fin, cette fin étant le coït : elle n'a PAS D'AUTRE DESTINATION que de PERPÉTUER LA FAUTE DE L'HOMME. La victoire de l'homme sur sa *propre* sexualité ne signifierait rien de moins que sa *disparition*. L'homme a créé la femme et il la recrée continuellement tant qu'il est encore sexuel. Tout comme il donne à la femme la *conscience*⁴¹, il lui donne aussi l'*être*. En ne renonçant pas au coït, il suscite la femme. ***La FEMME est LA FAUTE DE L'HOMME.***

Pour réparer cette faute, l'homme s'adresse à l'amour. Ainsi s'éclaire le mythe obscur proposé à la fin du chapitre précédent. On voit apparaître au grand jour ce qui y était tout à l'heure encore caché, à savoir que la femme n'est que le péché de l'homme ; que l'homme ne lui prend rien qu'elle aurait eu effectivement ; qu'il la pose dès le départ comme étant dénuée de tout. L'homme veut, en tant qu'*amant*, se faire *pardoner par la femme même* le crime qu'il a commis contre elle et continue de commettre en la créant et en la recréant sans cesse par son approbation de l'acte sexuel. Car à quoi donc attribuer cette *générosité* de l'amour qui ne se lasse pas de donner ? À quoi d'autre le fait que ce soit à la femme plutôt qu'à tout autre être que l'amour veut donner une âme ? Par quoi enfin le fait que l'enfant ne connaisse pas l'amour, ce sentiment n'apparaissant qu'avec la puberté et la sexualité, c'est-à-dire au moment où il pose à son tour la femme, la créant à nouveau et renouvelant ainsi l'unique péché ? La femme n'est rien d'autre que l'objet que s'est créé le désir de l'homme, l'image hallucinée dont il essaye éternellement de se saisir dans sa folie, elle est une *objectivation* de la sexualité masculine, le *sexe incarné*, le *péché fait chair*. Tout homme se crée nécessairement une femme dans le moment même où il s'incarne et dans la mesure même où il est aussi un être sexuel. Ce n'est cependant pas par une faute qui est sienne que la femme vient à être, mais par une faute de l'homme et ainsi tout ce qu'on reproche à la femme est imputable à l'homme. *L'amour* sert à masquer le péché plutôt que de le vaincre, et il *élève* la femme au lieu

⁴⁰ V. chap. II, fin.

⁴¹ V. chap. III, fin.

***Sexe et Caractère – La Femme, ce qu'elle est
et ce qu'elle signifie dans l'Univers***

de la *supprimer*. Le quelque chose embrasse le rien et croit délivrer le monde de la négativité et de la contradiction, alors qu'il ne saurait y parvenir, c'est-à-dire faire que véritablement le rien ne soit rien, qu'en s'en tenant éloigné. Tout comme la haine de l'homme à l'égard de la femme n'est qu'une haine qu'il conçoit sans le savoir encore pour sa propre sexualité, son amour pour elle n'est que l'expression de sa volonté de la sauver comme femme, au lieu de la nier en lui. De là vient le sentiment de culpabilité qui s'y rattache : il *escamote* la faute au lieu de l'*expier*.

CAR LA FEMME N'**EST** QUE LA FAUTE ET N'EST QUE **PAR** LA FAUTE DE L'HOMME ; ET SI FÉMINITÉ VEUT DIRE ACCOUPLEMENT, C'EST QUE TOUTE FAUTE TEND D'ELLE-MÊME À S'ACCROITRE. La femme ne représente par tout son être qu'un *côté* de l'homme, à savoir la face du *péché* : elle est une Walkyrie, elle représente le "choix aveugle" d'une volonté mauvaise et étrangère. La matière apparaît sans doute comme une énigme aussi insondable que la forme, la femme, comme aussi infinie que l'homme, le néant aussi éternel que l'être : mais *cette* éternité n'est que l'éternité de la faute.

Les Juifs

“Mon ambition est ici de décrire le plus fidèlement possible une situation réelle, et non pas de donner par artifice force de réalité à quelque chose d’imaginaire.”

Richard Wagner

Plus d’un lecteur pensera sans doute que j’ai fait la part belle aux “hommes” et ai voulu les placer sur un piédestal. Sans aller jusqu’à recourir à des arguments faciles, comme celui de dire que l’épicier ou le truand seraient étonnés d’apprendre qu’ils sont une monade et ont ainsi l’univers en eux, on me reprochera non seulement d’avoir montré de l’indulgence pour le sexe masculin, mais encore d’avoir choisi de ne parler que de ses grands côtés au détriment de ses petits.

Or ce reproche me semblerait injustifié. Il s’est agi pour moi non d’idéaler l’homme afin de faire mieux ressortir la différence qui le sépare de la femme, mais de montrer que ses meilleures *possibilités*, qui négligées provoquent en lui douleur ou haine, manquent et manqueront toujours aux femmes, et non d’examiner les différences qu’il y a à cet égard *entre* les hommes, bien que je ne m’en cache pas l’intérêt. Mon but était de dire ce que la femme *n’est pas*, et je crois avoir montré combien il lui manque en effet un très grand nombre de qualités qui, même chez l’homme le plus grossier, n’ont jamais *totalelement* disparu. Quant à ce que la femme *est*, à ses qualités positives (si tant est qu’on puisse parler d’être et de positivité chez elle), elles se retrouvent chez un grand nombre d’hommes. Il y a, comme on l’a vu, des *hommes devenus femmes* ou même qui l’ont *toujours été*, il n’y a pas de femme qui soit allée au-delà des limites morales et intellectuelles précises qui sont celles de son sexe. Et c’est pourquoi je tiens à répéter ici que *la femme qui serait à placer le plus haut parmi les représentantes de son sexe serait encore loin d’égaler l’homme le plus médiocre*.

Mais on pourrait soulever une autre question, qu’il me faut aborder. Il existe des peuples et des races chez lesquels les hommes même les plus virils correspondent peu au type de la masculinité tel que je l’ai défini dans ce livre. Que faut-il penser des *Chinois* par exemple, de cette absence en eux de tout désir et de toute ambition ? N’est-on pas en droit de penser qu’on a affaire ici à une plus grande féminité de la race elle-même ? Ce ne peut être un hasard si les Chinois ont coutume de porter une tresse, ou si leur barbe est peu abondante. N’en va-t-il pas de même de la race *noire* ? Y a-t-il dans l’Histoire un seul noir de génie et ne commence-t-on pas en Amérique à craindre les résultats de leur émancipation tant leur idée de la morale est courte ?

Bien qu'il ne soit peut-être pas impossible d'appliquer le principe des formes sexuelles intermédiaires à l'anthropologie des races, j'avouerai que je n'ai pas tenté de le faire et que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent se rapporte à l'homme *aryen* et à la femme *aryenne*. Savoir dans quelle mesure les autres races diffèrent de cette dernière impliquerait une étude approfondie des caractères psychologiques de la race.

Les *Juifs*, dont j'ai choisi de parler ici ne serait-ce que parce qu'on trouvera en eux les adversaires les plus acharnés des idées défendues dans ce livre comme du point de vue entier auquel elles le sont, rappellent dans une certaine mesure les Noirs et les Mongols, les premiers par leurs cheveux bouclés, les seconds par la forme et la couleur de la peau. Ce n'est là qu'une observation tirée de la vie courante. La question *anthropologique* de l'origine de la race juive semble si insoluble que même la réponse très intéressante que lui a donnée H. S. *Chamberlain* dans ses célèbres "Fondements du dix-neuvième siècle" a rencontré tout récemment beaucoup d'opposition. Je ne suis pas qualifié moi-même pour en traiter et ce que je voudrais analyser brièvement, mais le plus profondément possible ici est bien plutôt la particularité *psychique* du Juif⁴². Le faire me semble un devoir impérieux de la psychologie, et cela est possible indépendamment de toutes les hypothèses historiques invérifiables émises à ce sujet. Cette entreprise n'exige qu'une objectivité d'autant plus grande que la position à l'égard des Juifs est devenue peu à peu aujourd'hui la rubrique la plus importante des nationalismes, le principe de division le plus fréquemment employé par l'homme civilisé. Mais on ne saurait prétendre que l'importance qu'on attache à la question juive est exagérée par rapport à son importance réelle. Si l'on s'y heurte partout dans la vie et dans la culture, il doit y avoir à cela une raison profonde et qui réside dans l'essence même de la judaïté. Rechercher quelle est cette raison est un devoir auquel il est d'autant plus impossible de se soustraire que l'effort n'en peut qu'être profitable à tous les titres⁴³.

Je voudrais tout d'abord indiquer précisément ce que j'entends par judaïté. Il ne s'agit pas tant pour moi d'une *race*, ou d'un *peuple*, ou d'une *foi* que d'une *tournure d'esprit, d'une constitution psychique particulière représentant une possibilité pour tous les hommes et dont le judaïsme historique n'a été que l'EXPRESSION la plus grandiose*. L'*antisémitisme* confirme cette idée. Les Aryens les plus aryens et les plus conscients de l'être ne sont pas antisémites. Si choqués qu'ils puissent être par

⁴² Cette personnalité me semble évidemment être une, particulière et différente de toutes celles qu'on rencontre chez les autres peuples. C'est pourquoi je ne *crois* pas pour ma part que les Juifs soient issus d'un mélange de races. On peut être tout sauf philosémite et reconnaître cependant qu'il y a du vrai dans la foi qu'ils ont d'être un "peuple élu".

⁴³ L'auteur tient à préciser à ce sujet qu'il est d'origine juive lui-même.

certaines traits du caractère juif, cette attitude d'*hostilité* leur est totalement étrangère et *incompréhensible*, et les défenseurs des Juifs les tiennent volontiers pour “philosémites”, puisqu’ils leur empruntent leur argumentation même⁴⁴. L’antisémite *agressif* présentera au contraire toujours quelques traits juifs, même physiques, n’eût-il pas une seule goutte de sang juif en lui. Comment, en effet, ne pas voir que de *même qu’on AIME en autrui ce qu’on voudrait être, on y HAIT ce qu’on voudrait NE PAS être*? On ne hait que ce dont on est proche, et l’autre n’est en ce cas qu’un révélateur. Celui qui hait l’âme juive la hait tout d’abord *en* lui-même : s’il la traque chez autrui, ce n’est que pour se donner l’illusion d’en être libre. La haine est, comme l’amour, un phénomène de projection.

L’antisémitisme du *Juif*, si virulent, montre que personne, le connaissant, ne trouve le Juif aimable, pas même le Juif lui-même, celui de l’*Aryen*, qu’il ne faut pas confondre le Juif avec l’homme de *race* juive. Il y a des Aryens plus juifs que bien des Juifs et des Juifs plus aryens que certains Aryens. Je ne parlerai pas des nombreux traits juifs qu’on rencontre chez certains génies non sémites de moindre envergure, comme Friedrich *Nicolai* ou *Schiller*. Mais *Richard Wagner* lui-même, qui était on ne peut plus profondément antisémite, n’est pas exempt, en lui et dans son art, d’une part de judaïté, même s’il est permis de voir en lui le plus grand artiste que l’humanité ait connu et même si son *Siegfried* est bien la création la plus *étrangère à la judaïté* qui se puisse concevoir. On ne saurait être antisémite en vain. De même que le refus apposé par Wagner au grand opéra et au théâtre n’est que le contrecoup de l’attrait qu’ils exercèrent sur lui et qui est encore clairement reconnaissable dans “Lohengrin”, sa musique, la plus puissante du monde par la pensée qui la sous-tend, n’a pas réussi à se défaire entièrement, dans son instrumentation extérieure, d’un aspect lourd, bruyant et manquant de distinction, où reste en quelque sorte encore lisible la peine qu’on sait qu’il avait à composer. On ne peut en outre méconnaître le fait que les amateurs de la musique de Wagner sont aussi bien des Juifs antisémites qui ne parviennent pas à se libérer de leur judaïté que des antisémites indo-germaniques qui craignent d’y tomber (il faut, bien sûr, faire totale abstraction ici de la musique de “Parsifal”, qui, elle, reste presque aussi impénétrable au Juif que sa poésie, ainsi que du “chœur des pèlerins” et du voyage à Rome de “Tannhäuser” et de beaucoup d’autres morceaux de l’œuvre sans doute). Un homme qui serait purement

⁴⁴ On trouve chez *Zola* un exemple de ce type d’homme parfaitement exempt de judaïté et par là-même “philosémite”. Le fait que presque tous les grands esprits de l’humanité aient été antisémites (*Tacite, Pascal, Voltaire, Herder, Goethe, Kant, Jean-Paul, Schopenhauer, Grillparzer, Wagner*) est précisément dû à ce qu’ayant *plus* en eux que les autres hommes ils comprennent également l’esprit juif mieux que personne (V. chap. IV).

allemand ne pourrait par ailleurs se représenter l'essence de la germanité aussi clairement que Wagner l'a fait dans "Les maîtres-chanteurs de Nuremberg"⁴⁵. Qu'on songe enfin à tout ce côté de Wagner qui l'attirait vers *Feuerbach* plutôt que vers *Schopenhauer*.

Mon intention n'est pas ici d'abaisser ce grand homme en faisant de la petite psychologie. La judaïté l'aida immensément à reconnaître et affirmer cet autre pôle en lui, franchir le pas qui l'a mené à "Siegfried" et à "Parsifal" et donner ainsi à la germanité l'expression la plus forte qu'elle a probablement trouvée dans toute l'Histoire. Wagner n'est pas seul à avoir dû vaincre la judaïté en lui avant de trouver sa propre voie et sa propre mission, le Christ l'a fait avant lui ; et c'est peut-être la *signification profonde du Juif par rapport à l'Histoire du monde que d'avoir continuellement contraint l'Aryen à prendre conscience de lui-même et à se ressouvenir de son essence*. L'Aryen *doit* au Juif de savoir ce dont il a à se garder, à savoir de la *judaïté en tant que possibilité en lui-même*.

Cet exemple aura montré, je pense, suffisamment clairement ce que j'entends par les Juifs. Non pas une nation, non pas une race, non pas une confession, non pas une tradition écrite. Lorsque je parle du Juif, je veux parler non d'un type d'homme particulier, mais de *l'homme en général en tant qu'il participe de l'idée platonicienne de la judaïté*. Et c'est la signification de cette idée que je voudrais tâcher de montrer.

Si cependant cette étude a sa place ici dans une psychologie des sexes, c'est qu'elle doit apporter une correction à mon point de vue. Quiconque a réfléchi à la fois sur la femme et sur les Juifs aura pu constater non sans étonnement combien le Juif est pénétré de cette féminité dont on a vu plus haut qu'elle n'est rien de plus que la négation de toutes les qualités masculines. On pourrait à partir de là être tenté d'attribuer au Juif plus de féminité qu'à l'Aryen, et même de concevoir une sorte de *μῆθεξις*⁴⁶ platonicienne entre le Juif et la femme. Il va sans dire que ce serait une erreur. Mais comme un très grand nombre de caractères qui nous ont semblé exprimer le plus profondément l'essence de la féminité se retrouvent chez les Juifs, il est indispensable de bien marquer ici quelles sont ces ressemblances et jusqu'où elles vont.

Citons pour commencer ce fait que les Juifs comme les femmes préfèrent les biens mobiliers aux biens immobiliers, et cela aujourd'hui encore alors même qu'ils ont obtenu la liberté d'acquérir les seconds, et, malgré leur sens du profit, ne connaissent pas le besoin de la *propriété*, du moins dans son sens fort, celui de propriété *foncière*. Propriété au sens d'avoir est étroitement lié à propriété au sens d'être, c'est-à-dire à

⁴⁵ V. chap. IV.

⁴⁶ *μῆθεξις* : hybride.

caractère et à individualité. C'est ce qui explique la fascination juive du communisme. Il faut en effet distinguer le *communisme*, dont l'idéal est la *communauté*, du *socialisme*, qui recherche la *coopération* sociale et veut seulement que l'humanité se reconnaisse en chaque homme. Le socialisme est aryen (*Owen, Carlyle, Ruskin, Fichte*), le communisme, juif (*Marx*)⁴⁷. C'est parce que les Juifs y jouent un si grand rôle que la démocratie sociale d'aujourd'hui s'est dans son idéologie tant éloignée du socialisme préraphaélite et chrétien. En dépit de ses tendances collectivistes, la forme marxiste du mouvement ouvrier (à la différence de *Rodbertus*) ne manifeste aucune compréhension de ce qu'est l'*État*, et cela est à rapporter à l'ignorance dans laquelle le Juif est de l'idée même de l'*État*. Cette idée est trop difficile à saisir, l'abstraction qu'elle renferme trop indépendante de toute visée concrète, pour que le Juif puisse être véritablement familiarisé avec elle. L'*État* représente la totalité des fins et n'est par là réalisable qu'à travers une union de tous les êtres de raison en tant même qu'êtres de raison. *Or cette raison kantienne, qui n'est autre que l'esprit, est aussi étrangère au Juif qu'à la femme.*

C'est pour cela que toutes les tentatives sionistes sont vouées à l'échec, bien que le sionisme ait donné lieu aux élans les plus nobles qu'on ait connu parmi les Juifs des temps modernes : car le sionisme est la négation même du judaïsme, lequel contient l'*idée* d'une dispersion par toute la terre. L'idée de citoyenneté est pour le Juif absolument *transcendante* ; c'est pourquoi il n'y a jamais eu au sens véritable du mot d'*État* juif et ne saurait y en avoir. Quelque chose est posé dans l'idée de l'*État* qui est une hypostase des desseins individuels, la décision de se soumettre à un ordre de droit librement choisi, dont le chef de l'*État* est (et n'est que) le *symbole*. En conséquence de quoi, le contraire de l'*État* est l'anarchie, à laquelle aujourd'hui encore le communisme, de par sa non-compréhension de l'*État*, est intimement lié, en quoi il se distingue nettement de la plupart des autres mouvements révolutionnaires. Si l'idée de l'*État* n'a, même imparfaitement, trouvé à se réaliser dans aucune forme historique, il n'en reste pas moins que toute tentative de former un *État* contient en tout cas embryonnairement l'idée d'une association qui est plus qu'économique et politique. L'examen historique de la manière dont un *État* est né ne dit rien encore de l'*idée* qu'il contient, *dans la mesure précisément* où il est un *État* et non pas une caserne. Il faudra en revenir, si l'on veut bien saisir ce qu'est l'*État*, à la théorie rousseauiste si décriée du contrat social et lui rendre plus de justice qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ce que l'*État* exprime, dans la mesure où il est *État*, n'est qu'un

⁴⁷ Et russe. Les russes sont cependant, de manière significative, peu sociaux, et sont, de tous les peuples européens, celui auquel l'idée d'*État* est le plus étrangère. Aussi sont-ils, et cela concorde avec ce qui vient d'être dit, de manière générale, antisémites.

rassemblement de personnalités éthiques en vue de l'accomplissement de devoirs communs.

Le fait que le Juif ignore l'État et l'a, semble-t-il, toujours fait indique déjà qu'*il lui manque tout comme à la femme la personnalité, ce qui va peu à peu apparaître plus clairement*. Car seule l'absence de moi intelligible peut expliquer l'insociabilité juive, comme elle explique l'insociabilité de la femme. Les Juifs sont volontiers *fourrés les uns avec les autres*, mais ils n'ont pas *entre* eux la relation et le commerce d'essences indépendantes et séparées, sous le signe d'une idée supra-individuelle. De même qu'il n'y a pas réellement de "dignité féminine", l'idée d'un "gentleman" juif est inconcevable. Le Juif véritable n'a pas cette distinction intime qui fait la dignité et la respectabilité du moi. Il n'existe pas de *noblesse juive*, et cela est d'autant plus remarquable que le mariage consanguin se pratique chez les Juifs depuis des milliers d'années.

Ainsi s'explique également ce qu'on appelle l'arrogance juive. Elle vient de ce que le Juif n'a pas de conscience de soi et éprouve le besoin impérieux d'abaisser l'autre afin de se donner de la valeur. De là sa manie féminine des titres, l'insolence qu'il affiche sous la figure du parvenu et qui s'exprime dans la loge au théâtre, la collection de tableaux modernes, ses relations dans les familles chrétiennes ou son savoir. De là son incompréhension de l'idée d'aristocratie. L'Aryen a le désir de connaître ses ancêtres ; il s'intéresse à eux *parce qu'ils sont ses ancêtres* ; il les honore parce qu'il accorde du prix à son passé, ce que ne fait pas le Juif, prompt au changement, dépourvu de piété, qui ne sait en un mot donner de valeur à la vie. L'orgueil de la naissance, ce sentiment qu'on retrouve chez l'Aryen le plus pauvre et obscur et qui fait qu'on honore ses aînés parce qu'ils sont *ses aînés*, c'est-à-dire qu'on s'honore *soi-même* en eux, lui est totalement inconnu. L'argument qui consisterait ici à invoquer l'ancienneté et la force de la tradition juive est sans valeur. L'Histoire de son peuple est pour le Juif, même pour celui qui lui accorde la plus grande signification, non pas la somme de ce qu'il a été, mais uniquement, sans fin, la source de nouveaux rêves et de nouveaux espoirs : le passé du Juif n'est pas réellement son passé, il est son *avenir*.

On a souvent prétendu expliquer les défauts de la mentalité juive (et cela non seulement du côté juif) par l'oppression subie par le *peuple juif*, l'état de servitude où il a été réduit durant tout le Moyen Âge et jusqu'au 19^{ème} siècle. C'est l'Aryen qui aurait créé chez le Juif l'esprit servile ; et il y a bien des chrétiens pour qui le Juif est ainsi un reproche vivant. Mais il est naïf de croire que l'homme puisse être au cours des générations modifié du seul fait d'influences *extérieures* sans que rien en lui-même s'y soit prêté. La possibilité de l'hérédité de qualités *acquises* n'a pas encore été montrée et il est plus certain chez l'*homme* que chez tous les autres êtres vivants que

le caractère de l'individu comme de la race reste constant. L'homme n'est pas fabriqué par son milieu. Si l'homme change, ce ne peut être que de l'intérieur à l'extérieur, ou alors ce n'est pas un changement réel, comme on le voit chez la femme, qui reste néant après comme avant. Comment d'ailleurs peut-on penser même à une formation historique du Juif quand déjà l'Ancien Testament raconte sans l'ombre d'une désapprobation comment *Jacob*, fondateur de la race, trompa tout à la fois son père, dépouilla son frère de ses droits et vola son beau-père.

C'est cependant avec raison que les défenseurs des Juifs feront valoir que ces derniers, même proportionnellement, commettent moins de crimes graves que les Aryens. Le Juif n'est pas à proprement parler *antimoral*. Mais il faut ajouter qu'il ne représente pas le type éthique le plus élevé. Il est bien plutôt relativement *amoral*, ni très bon, ni très méchant et, tout au plus, *commun*. *Il n'y a dans le judaïsme ni anges, ni démons*, ni personnification du bien, ni personnification du mal. Ni l'existence du livre de Job, ni la figure de Bélial, ni le mythe du Jardin d'Éden ne suffisent à prouver le contraire. Je ne puis prétendre entrer dans des questions de critiques des sources et distinguer ce qui appartient véritablement à la tradition juive de ce qui y est emprunté à d'autres traditions ; ce qu'en revanche je sais, c'est que dans la vie psychique du Juif d'aujourd'hui, qu'il soit "libre-penseur" ou "orthodoxe", ni les anges, ni les démons, ni le ciel, ni l'enfer ne jouent le moindre rôle. Si donc le Juif n'atteint pas aux plus hauts sommets de la moralité, il recourt également beaucoup moins souvent que l'Aryen au meurtre et à la violence ; et c'est par là seulement qu'on parvient à comprendre clairement la signification de cette absence en lui de toute crainte d'un principe du mal.

Tout comme les défenseurs des *Juifs*, les avocats des *femmes* voient dans leur moindre criminalité une preuve de leur plus haute moralité. L'analogie semble donc de plus en plus complète. Il n'y a pas plus de démons féminins qu'il n'y a d'anges féminins : seul l'amour, dans sa négation obstinée de la réalité, peut faire apercevoir à l'homme un être céleste dans la femme, seule la haine aveugle, la lui montrer corrompue et scélérate. Ce qui manque à la femme comme au Juif est la *grandeur* tant dans le bien que dans le mal. Le principe du bien et le principe du mal tels que les entend la philosophie de la religion de *Kant* sont présents *tous deux* chez l'Aryen, *tout en ne cessant pas d'être bien distincts l'un de l'autre* : un bon et un mauvais démon se disputent son âme. Chez le Juif et chez la femme, le bien et le mal sont comme dans un état d'indifférenciation. Et dans cette perspective, il semble en effet bien probable que les rares éléments susceptibles d'évoquer une croyance au diable dans la tradition juive ont été empruntés au Parsisme et à Babylone.

Les Juifs ne sont donc pas comme les Aryens des individualités libres, maîtresses d'elles-mêmes, choisissant librement entre la vertu et le vice. Les Aryens apparaissent

spontanément au regard de chacun comme une *société d'individus*, les Juifs comme un ensemble d'un seul tenant, un plasmodium unique. L'antisémitisme a vu dans cet ensemble une cohérence consciente et voulue et parlé de "solidarité". Mais c'est à tort, car lorsqu'une accusation est lancée contre un Juif et que tous prennent intérieurement sa défense, souhaitant, espérant, cherchant à établir, son innocence, *qu'on ne croie pas que cet homme les intéresse en tant qu'individu et que son destin, parce qu'il est Juif, éveille en eux plus de pitié que celui de n'importe quel Aryen injustement poursuivi. Seul les conduit à prendre son parti le sentiment que la judaïté est menacée, la crainte que le coup n'en retombe sur l'ensemble des Juifs, ou mieux sur la juivité même, que l'idée même de juivité en ressorte ternie.* C'est ce même phénomène qui se produit chez les femmes, qui entendent avec joie médire de toutes les représentantes de leur sexe, pourvu qu'il ne soit pas question de LA femme ; pourvu que les hommes ne cessent pas de désirer la femme en général, que personne ne sorte du droit chemin de l'"amour", qu'il continue d'y avoir des mariages et que ne s'accroisse pas le nombre des vieux célibataires. C'est la *race* qui est seule ici défendue, non la *personne*, l'*espèce* et non l'*individu* : ce dernier n'est considéré qu'autant qu'il fait partie du groupe. *Le Juif véritable comme la femme véritable vivent dans l'espèce, et non comme des individualités*⁴⁸.

Ainsi s'explique que dans aucun autre peuple du monde la famille (entendue comme complexe biologique, non comme entité de droit) ne joue un si grand rôle (après viendrait le peuple anglais, qui, comme on le verra, a quelque lointaine parenté avec lui). La famille entendue dans ce sens est une cellule d'origine féminine et maternelle et n'a rien d'une institution sociale. La cohésion familiale, qui est chez les Juifs on ne peut plus étroite, n'est que la conséquence de la respiration d'un même air. Il n'est pas un Indo-Germain, surtout s'il a un peu d'esprit, qui s'accorde parfaitement avec son *père* et qui ne ressente, consciemment ou inconsciemment, de l'*irritation* à l'égard de cet homme qui l'a contraint à vivre en lui imposant son nom de baptême, dont, en ce sens, non seulement sa *vie* dépend, mais également, au sens le plus métaphysique, sa *volonté* de vivre dans ce monde terrestre et limité. Il n'y a que chez les Juifs que le fils soit profondément *intégré* à la famille et se sente bien en compagnie de son père, et presque que chez les chrétiens que le père et le fils aient entre eux des relations d'ami à ami. Les filles mêmes des familles aryennes cherchent davantage que celles des familles juives à échapper à l'emprise du milieu familial et choisissent plus souvent que celles-ci une profession qui les éloigne de leurs parents.

⁴⁸ La foi en Jéhovah et dans la loi de Moïse n'est qu'une foi en la race juive et en sa pérennité : Jéhovah est la personnification du *peuple* juif.

Il y a là la preuve également de la parfaite justesse de ce qui a été affirmé au chapitre précédent, à savoir que la non-individualisation de la vie, la non-séparation de sa vie propre avec celle d'autrui est la condition nécessaire de l'accouplement. Les hommes dominés par l'idée de l'accouplement sont des Juifs qui s'ignorent ; *et c'est là, en définitive, le point de rencontre le plus frappant qu'on puisse relever entre la féminité et la judaïté*. Le Juif est toujours plus lascif et plus porté à la luxure que l'Aryen, bien qu'étant, de manière curieuse (cela étant peut-être à rattacher au fait que sa nature n'est pas véritablement *antimorale*), moins puissant sexuellement que lui et sans doute aussi moins capable de *plaisir intense* en général. Les Juifs font les meilleurs intermédiaires matrimoniaux du monde et nulle part la profession n'est aussi répandue parmi les hommes que chez eux. Il est vrai que cette activité y répond à une nécessité plus impérieuse qu'ailleurs, puisqu'il n'est, comme on l'a déjà dit, aucun peuple au monde peut-être où il y ait aussi peu de mariages d'amour. Que le besoin de l'accouplement soit chez le Juif organique, cela est bien montré déjà par l'incompréhension que rencontre chez lui tout ce qui est ascèse ; mais ce besoin est encore encouragé par les rabbins, qui spéculent sur la perpétuation de la race, et par le style même de la tradition orale, qui exige la procréation pour fonctionner ; et en outre qu'attendre d'autre d'un peuple pour lequel le premier commandement de son Dieu est "multipliez-vous" ? L'accouplement est enfin l'effacement des limites : et le Juif est l'*effaceur de limites* par excellence. Il est par là l'opposé même de l'aristocrate. C'est un communiste-né, qui en toutes circonstances veut la communauté. D'où l'absence chez lui de tout sens des formes dans le commerce humain, son manque de tact dans les relations sociales. Les formes de la civilité sont le moyen le plus subtil de marquer et maintenir les frontières entre les personnes monades : mais le Juif n'est pas monadologue.

J'insiste encore une fois sur le fait qu'en dépit du jugement défavorable que je porte sur le Juif comme tel, rien n'est plus éloigné de mes intentions que de vouloir, par ces remarques et celles qui suivent, prêter la main à une quelconque persécution des Juifs, théorique ou pratique. Je parle ici de la judaïté en tant qu'idée *platonicienne* – *il n'existe pas plus de juif absolu que de chrétien absolu* – et non des Juifs en tant que personnes particulières, à qui je m'en voudrais beaucoup d'avoir fait le moindre tort, et envers qui la plus grande injustice serait commise si l'on s'avisait d'appliquer à eux ce que je dis ici. Des mots d'ordre comme "n'achetez qu'aux chrétiens" sont précisément *juifs*, car ils ne considèrent et n'estiment dans l'individu que son appartenance au genre et à la race ; tout comme l'expression juive "goy" est censée désigner tout chrétien comme tel et suffire à le définir.

Ce n'est donc pas un boycott des Juifs, leur éviction de toute charge et de tout honneur, leur mise au ban de la société que je préconise ici. La question juive n'est

pas résolvable par de tels moyens, car ces moyens ne sont pas dans la ligne de la moralité. Mais le “sionisme” non plus ne la résoudra pas. Le sionisme veut rassembler un peuple qui, comme le montre H. S. *Chamberlain*, avait en un certain sens déjà choisi, longtemps avant la destruction du temple de Jérusalem, la diaspora comme sa vie naturelle, celle du rhizome qui s’étend à la terre entière, contrecarrant sans fin toute tentative d’individuation, il veut quelque chose de *non-juif*. *Il faudrait pour que le sionisme ait un sens que les Juifs aient vaincu leur judaïté. La condition de cela serait avant tout que les Juifs se comprennent eux-mêmes et se combattent, qu’ils aient la VOLONTÉ de vaincre la judaïté EN EUX*. Or il faut bien avouer que la connaissance que les Juifs peuvent avoir d’eux-mêmes s’est bornée jusqu’ici aux plaisanteries qu’ils ont coutume de faire à leur propre sujet, et dont ils rient sans savoir ce qu’elles veulent dire. *Inconsciemment*, le Juif place l’Aryen au-dessus de lui. Seule la décision ferme et inébranlable de faire en sorte de pouvoir se respecter lui-même autant que l’Aryen peut libérer le Juif de sa judaïté. Cette décision ne peut cependant être prise que par l’individu, elle ne peut l’être par un groupe si résolu soit-il. C’est pourquoi aussi bien la question juive ne peut être résolue qu’*individuellement*. *C’est chaque Juif, pour son propre compte, qui doit tenter de le faire.*

Le Juif sorti victorieux de ce combat, le Juif chrétien, obtiendrait de plein droit alors d’être jugé par l’Aryen comme un individu et non plus comme appartenant seulement à une certaine race, puisque précisément son effort moral l’aurait élevé au-dessus de celle-ci. Il n’aurait pas non plus à craindre que quiconque s’oppose à ses prétentions désormais parfaitement fondées. L’Aryen ne demande qu’à respecter le Juif, son antisémitisme n’est ni un plaisir, ni un jeu. C’est pourquoi il n’aime pas que le Juif l’entretienne des Juifs ; et celui qui le fait doit encore moins s’attendre peut-être à trouver grâce devant ses yeux qu’aux yeux des juifs eux-mêmes, si susceptibles pourtant à cet égard. L’Aryen ne souhaite pas le moins du monde voir le Juif justifier son antisémitisme en se faisant baptiser. Mais ce danger lui-même d’un reniement de ce qui constitue son effort le plus noble ne devrait pas arrêter le Juif décidé à se libérer intérieurement. Il faut que le Juif renonce à cette entreprise impossible qui est de vouloir se respecter lui-même en tant que *Juif*, comme le voudrait l’Aryen, et fasse en sorte, plus simplement, qu’on puisse le considérer comme un *être humain*. Il devra rechercher le baptême de l’esprit, que le baptême du corps, le baptême d’eau, pourra alors venir confirmer symboliquement.

La reconnaissance, par les Juifs, de CE *que SONT véritablement les Juifs et l’esprit juif* marquerait la solution d’un des problèmes les plus complexes et les plus difficiles qui soient : les Juifs sont une énigme beaucoup plus profonde que ne se l’imaginent bien des auteurs de catéchismes antisémites, et en définitive on ne la tirera jamais

tout à fait au clair. Le parallèle tracé ici entre le Juif et la femme ne saurait lui non plus, et de loin, y suffire. Il va néanmoins nous être utile un bout de chemin encore.

Si, chez le chrétien, l'humilité et l'orgueil se combattent, c'est chez le Juif la servilité et la morgue ; à la conscience de soi et à la contrition qu'on rencontre chez l'un ne correspond chez l'autre qu'arrogance et fausse dévotion. Le manque total d'humilité est chez le Juif ce qui lui rend inconcevable l'idée de la grâce ; l'esprit servile, le fondement même de cette morale hétéronome qui s'exprime dans le décalogue, qui est bien le code de lois le plus immoral du monde, puisqu'il laisse espérer d'une obéissance aveugle à une puissante volonté *étrangère* et la prospérité sur *terre* et la conquête du monde. La relation qu'il a à Jéhovah, l'*idole abstraite*, devant laquelle il ressent une terreur d'*esclave*, dont il n'ose *prononcer* le nom, fait du Juif comme de la femme un être qui a besoin d'être dominé. Schopenhauer définit Dieu "un homme qui a créé le monde". Cela est vrai pour le Dieu des Juifs. Mais le divin *en* l'homme, le "Dieu qui habite ma poitrine", le véritable Juif l'ignore ; pour ce que et le *Christ* et *Platon*, et Maître *Eckart* et *Saint-Paul*, et *Goethe* et *Kant*, entendent par le divin, pour ce que tout Aryen d'ailleurs a toujours entendu par là depuis les *prêtres védiques* jusqu'à *Fechner* dans les magnifiques derniers vers de ses "Trois motifs et fondements de la foi", pour ce que signifient enfin ces mots : "Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde", le Juif n'a qu'incompréhension. Car le divin en l'homme n'est autre que l'âme, *dont le Juif absolu est privé*.

On ne s'étonnera donc pas de ce qu'il n'y ait aucune trace dans l'Ancien Testament d'une croyance en l'immortalité. Quel besoin a que l'âme soit immortelle celui qui n'a pas d'âme ? Le besoin d'immortalité est absent chez le Juif comme il l'est chez la femme : "L'âme est naturellement chrétienne", lit-on chez Tertullien. De même, comme l'a vu justement Chamberlain, il n'y a pas véritablement de mystique juive, en dehors de cette vulgaire superstition et magie interprétative qu'est la "Cabbale". Le monothéisme juif n'a absolument rien à voir avec la véritable croyance en un Dieu, il en est bien plutôt la négation, un pseudo-service imité du service authentique de l'idée du bien. L'identification du Dieu des Juifs et du Dieu des chrétiens est l'insulte la plus grave qu'on puisse faire à ce dernier. Il n'y a là aucune religion issue de la raison pure, mais une superstition de vieille femme et une vile peur.

Par quel mystère ce serviteur parfaitement orthodoxe de Jéhovah se transforme-t-il si facilement et si rapidement en un matérialiste et un "libre-esprit" ? D'où vient que le nom que *Lessing* a donné à cette sorte d'homme, "Éclairé" ("Aufklärer"), semble comme fait sur mesure pour lui, en dépit de tous les arguments de l'antisémite *Dühring* ? L'esprit de servilité a fait place ici à son revers, l'*insolence* : ce ne sont là que deux aspects différents d'une même volonté chez le *même* homme. *L'arrogance à l'égard des choses*, qui ne sont ni ressenties ni même pressenties

comme des symboles d'un au-delà d'elles-mêmes, le manque de tout respect au sens de la "verecundia"⁴⁹ romaine devant les phénomènes de la nature est sans conteste ce qui a conduit à cette conception juive et matérialiste de la science, aujourd'hui hélas dominante, et qui s'est mise à ne plus tolérer à ses côtés aucune philosophie. Si l'on considère, comme il faut le faire, la juivité comme une *idée*, qui peut se trouver *réalisée*, plus ou moins, aussi bien chez l'Aryen, on ne se fera plus scrupule de ne voir dans l'"Histoire du matérialisme" que la manifestation de l'"essence de la judaïté". Wagner a parlé de "l'esprit juif dans la musique" ; quelques remarques s'imposent ici sur *l'esprit juif en science*.

La tendance juive en science consiste à regarder la science comme un moyen destiné à servir une *fin*, laquelle est l'exclusion de toute transcendance. Cette tendance à vouloir *tout* comprendre et *tout* déduire entraîne aux yeux de l'Aryen une dévalorisation du monde, car il sent bien que c'est ce qui est inaccessible à la recherche qui donne à l'existence sa valeur. Le Juif n'a pas le respect du mystère, car il n'en sent nulle part. Son but est de voir le monde aussi platement que possible, non pas afin, étant éclairé ce qui pouvait l'être, de donner à ce qui doit rester éternellement obscur son droit inaliénable à l'existence, mais afin de pouvoir se représenter l'univers comme sinistrement évident en écartant résolument de sa route tout ce qui pourrait faire échec à cette vue. La science *anti*philosophique (je ne dis pas *aphilosophique*) est fondamentalement juive.

Les Juifs ont aussi bien toujours été séduits (justement parce que leur crainte de Dieu n'a rien à voir avec la vraie religion) par toutes les conceptions matérialistes et mécanistes du monde. De même qu'ils se sont emparés avec ferveur du *darwinisme* et de la ridicule théorie de l'ascendance simiesque de l'homme, de même ils atteignirent presque au niveau de la *création* en se faisant les premiers les champions de cette conception *économique* de l'Histoire, qui expulse totalement l'esprit de son développement. Et comme ils furent jadis les plus enragés partisans du *Büchner*, on les voit s'enflammer aujourd'hui pour les théories d'*Ostwald*. Ce n'est pas un hasard si la *chimie* est aujourd'hui leur domaine d'élection, comme elle fut par le passé celui de leurs cousins les Arabes. La fuite dans la matière, le besoin de tout ramener à elle, supposent l'absence de moi intelligible et sont donc essentiellement juifs.

"O curas chymicorum ! O quantum in pulvere inane !" ⁵⁰ (Kepler).

C'est encore l'influence de l'esprit juif qui a fait que la médecine, que les Juifs sont si nombreux à pratiquer, a pris le tour qu'elle a pris aujourd'hui. Depuis toujours, et tant qu'elle avait reposé sur l'emploi de moyens de guérison naturels, dont de

⁴⁹ verecundia : réserve.

⁵⁰ "O alchimie guérisseuse ! Tant de néant dans la poussière !"

manière significative, les Juifs n'ont jamais rien voulu savoir, la médecine avait été liée à la religion. La fonction du médecin était remplie par le *prêtre*. Les Juifs ont conduit la médecine dans la voie de la *chimie*. Or il est évident qu'on ne parviendra jamais à l'organique par l'inorganique, mais seulement au second par le premier. *Fechner* et *Prayer* ont raison, qui font dériver le mort du vivant et non l'inverse. Ce que nous constatons tous les jours dans la vie *individuelle*, où l'organique passe à l'état inorganique (comme dans les phénomènes de l'ossification et de la calcification chez les vieillards, de l'artériosclérose et de l'athéromatose, qui sont des premiers pas en direction de la mort), alors que personne encore n'a vu sortir le vivant du mort, devrait valoir, au sens où il y a parallélisme "biogénétique" entre l'ontogénèse et la phylogénèse, pour la totalité de la matière inorganique. Après avoir cédé sur tant de points depuis l'époque de *Swammerdam* jusqu'à *Pasteur*, la théorie de la génération spontanée devra même se résoudre à cesser d'être le refuge qu'elle semble être pour tous les esprits qu'attire le monisme lorsque cette attirance trouvera à s'exprimer de manière nouvelle et plus satisfaisante. Ce qui vaudra pour le monde du vivant pourra peut-être être appliqué un jour, à condition d'y faire intervenir certains éléments de temps, au monde inanimé comme à un cas *limite*, jamais ce qui vaudra pour le monde inanimé, au monde vivant. Les *considérations sur l'homonculus*, sont étrangères au personnage de *Faust*, Goethe les a mises dans la bouche de son valet *Wagner*. La chimie ne nous découvre que l'excrément du vivant, tout comme la mort est l'excrément de la vie. La chimie, dans sa manière de voir, considère l'organisme sur un seul et même pied avec ce qu'il a rejeté de lui ou a précipité. Comment expliquer autrement des phénomènes comme celui de la croyance que le sexe d'un enfant sera déterminé par la plus ou moins grande quantité de sucre qu'aura mangé sa mère ? L'*impudence* qui consiste à vouloir réduire à une mécanique simple des choses qui, pour l'Aryen, sont de l'ordre du destin est entrée dans la science par les Juifs. Le temps de ces chercheurs profondément religieux, pour qui l'objet qu'ils avaient à considérer participait d'une dignité suprasensible, pour qui il y avait des mystères et qui restaient étonnés devant leurs découvertes tant elles leur semblaient inspirées par la grâce, le temps des *Copernic*, des *Galilée*, des *Kepler*, des *Euler*, des *Newton*, des *Linné*, des *Lamarck*, des *Faraday*, des *Sprengel* et des *Cuvier* est passé. Les libres-esprits d'aujourd'hui qui, étant précisément libres de tout esprit, sont devenus incapables de concevoir la nature comme la révélation immanente d'un principe supérieur, sont devenus également et pour la même raison peut-être incapables d'égaliser ces hommes sur le plan de la science pure.

Ce manque de profondeur est ce qui explique pourquoi les Juifs n'ont jamais donné au monde aucun grand homme véritable, pourquoi, en d'autres termes, le *génie* ne se rencontre pas plus chez le Juif que chez la femme, qu'il lui est pour ainsi

dire *refusé*. Le Juif le plus remarquable de ces dix-neuf derniers siècles, de l'origine juive duquel il n'y a aucune raison de douter et qui a malgré tout plus d'importance qu'un poète comme *Heine*, dénué de toute grandeur, ou qu'un peintre original, mais peu profond comme *Israëls*, a été le philosophe *Spinoza*. Or on a fait de Spinoza beaucoup trop de cas, non pas parce qu'on avait lu ses œuvres, mais simplement parce qu'il se trouve qu'il est le seul penseur qui ait jamais été étudié attentivement par *Goethe*.

Aucun problème n'existait véritablement pour Spinoza, en quoi il apparaît comme authentiquement juif. Il n'aurait pu, sinon, choisir comme méthode cette "méthode géométrique", vouée par sa nature même à faire tout apparaître comme *allant de soi*. Son système était pour Spinoza une tour de protection dans laquelle il se retirait pour n'avoir pas à penser à lui-même (car aucun homme ne l'a moins fait que lui) et c'est aussi pourquoi Goethe, qui fut l'homme qui a pensé le plus et le plus douloureusement à lui, pouvait y trouver de l'apaisement. Car l'homme véritablement grand ne fait dans toutes ses pensées que penser à lui-même. Et aussi certainement que *Hegel* a eu tort de voir dans l'opposition logique une opposition réelle, aussi certainement le problème même le plus *rigoureusement logique* est-il *psychologiquement* lié, chez le penseur un tant soit peu *profond*, à un puissant *conflit intérieur*. Le système de Spinoza, dans son monisme et son optimisme absolus et dans son harmonie parfaite dont Goethe a fait son remède, est le contraire d'une philosophie d'homme fort : c'est une philosophie de fermeture, une philosophie d'homme malheureux cherchant le bonheur et ne le trouvant pas, par manque total d'humour.

Spinoza fait preuve dans toute son œuvre du plus pur esprit juif et fait voir en même temps clairement quelles en sont les limites : je pense ici non tant à son incompréhension de l'idée de l'État et à son adhésion à cette idée *hobbesienne* selon laquelle l'état primitif de l'humanité aurait été un état de "guerre de tous contre tous" qu'à son incompréhension encore plus grande du *libre-arbitre* (le Juif est toujours esclave et donc toujours déterministe) et surtout à l'idée fondamentale qui est la sienne que les individus ne sont que des accidents, non des substances, que des modes non-réels d'une substance seule réelle, infinie et étrangère à tout processus d'individuation. Le Juif n'est pas monadologue. C'est là l'abîme qu'il y a entre un Spinoza et un *Leibniz*, et à plus forte raison encore entre un Spinoza et un *Bruno*, dont la prétendue parenté se fonde sur des rapprochements si superficiels qu'ils sont à la limite du grotesque.

Mais le manque de *génie* évite au Juif (*comme à la femme*), en même temps que de connaître et le "bien radical" et le "mal radical", de connaître la *bêtise radicale*. La sorte d'intelligence qu'on reconnaît au Juif comme à la femme n'est due qu'à un état

d'*alerte* de leur plus grand *égoïsme*, ou encore une infinie capacité d'adaptation à des buts purement extérieurs : *car ils n'ont l'un comme l'autre aucun critère de la valeur en eux et ne connaissent ni l'un ni l'autre de règne des fins*. C'est pourquoi leurs instincts naturels sont aussi plus sereins, ce qui leur est une aide précieuse dont l'Aryen manque lorsque l'idée suprasensible a déserté son intelligence.

Arrêtons-nous ici également un instant à l'analogie si souvent faite depuis Richard Wagner entre les Juifs et les Anglais. Il ne fait en effet pas de doute que de tous les peuples germaniques, ce sont les Anglais qui se rapprocheraient le plus des sémites. Leur orthodoxie, leur stricte observance du sabbat, le montre déjà. La religiosité des Anglais est souvent proche de la fausse dévotion, leur ascétisme, de la pruderie. Ils n'ont pas plus produit que les lemmes en général dans les domaines de la musique et de la religion, qui sont liés, puisque s'il peut y avoir à la limite des poètes irrégieux (qui ne seront d'ailleurs jamais de *très* grands artistes), un musicien irrégieux est presque une contradiction dans les termes. De même, les Anglais n'ont donné au monde aucun grand architecte, ni aucun grand philosophe. *Berkeley*, *Swift* et *Sterne* sont des Irlandais ; *Erigène*, *Carlyle* et *Hamilton*, comme *Burns*, des Écossais. *Shakespeare* et *Shelley*, les plus grands des Anglais, sont encore loin de représenter les sommets de l'humanité et sont incomparables à *Michel-Ange* ou à *Beethoven*. Et il suffit de prendre les "philosophes" anglais pour voir que depuis le Moyen Âge et de Guillaume d'*Occam* et Duns *Scot* à *Hartley*, *Priestley*, *Bentham*, les deux *Mill*, *Lewes*, *Huxley* et *Spencer*, en passant par Roger *Bacon* et son homonyme le *chancelier*, *Hobbes*, lui-même si proche de Spinoza, et le fade *Locke*, c'est d'eux qu'est toujours venue la réaction contre tout ce qui s'est affirmé de profond dans l'Histoire de l'Occident. Dans cette liste sont déjà cités les plus grands noms de la philosophie anglaise, Adam *Smith* et David *Hume* étant écossais. *N'oublions pas que c'est d'Angleterre que nous est venue la psychologie sans âme !* L'Anglais en a imposé à l'Allemand par son empirisme rigoureux et son réalisme politique théorique et pratique, mais c'est là toute son importance pour la philosophie. Aucun penseur profond ne s'en est tenu à l'empirisme ; aucun penseur anglais n'en est sorti.

Mais l'Anglais ne se confond pas avec le Juif. Il y a beaucoup plus de transcendant chez l'Anglais que chez le Juif, mais il préfère aller du transcendant à l'empirique que de l'empirique au transcendant. Il ne serait pas sans cela si plein d'*humour*, alors que le Juif en est dénué. Je sais combien le rire et l'humour sont un sujet difficile ; difficile comme tout ce qui est purement humain et non pas animal dans l'homme, et au point que ni *Schopenhauer*, ni même *Jean-Paul* n'ont réussi à en parler de manière convaincante. L'humour est au premier abord divers : pour beaucoup, il semble signifier une forme subtile de compassion aux maux d'autrui et à ses propres maux. Plus rares sont ceux qui y voient l'expression d'une sorte de "pathos de la distance"

conscient de lui-même chez des êtres par ailleurs absolument non-pathétiques. Mais ces définitions ne le font pas saisir dans ce qu'il a d'unique. Ce qui me paraît quant à moi essentiel dans l'humour est le dessein de mettre *exagérément l'accent sur l'empirique* afin d'en dénoncer précisément le *peu d'importance*. Tout ce qui est-là-devant-soi réalisé est fondamentalement risible : c'est là la racine de l'humour, et qui en fait l'opposé de l'érotisme. L'érotisme unit l'homme au monde et envisage tout d'un point de vue *final* ; l'humour l'en détache, rompt les synthèses pour montrer ce qu'est le monde privé de sa résonance humaine. L'humour est en quelque sorte à l'érotisme ce que la lumière non-polarisée est à la lumière polarisée⁵¹. Tandis que le second veut, en partant du limité, atteindre l'illimité, le premier fait du limité son domaine et se contente de le mettre tel quel au premier plan. L'humoriste est attiré par les petites choses ; son domaine n'est ni la mer, ni la montagne, mais la plaine. Il recherche l'idylle et se complaît dans les *détails*, pour en montrer l'*insignifiance*. Il détache l'*immanent du transcendant afin de DÉCRIER l'immanent*. La plaisanterie traque la contradiction dans les apparences, l'humour va plus loin, il présente le monde des phénomènes comme un tout irrelaté et fermé sur lui-même ; tous deux ont cependant en commun qu'ils ont pour objet le champ du *possible*, compromettant gravement par là la signification du monde sensible. Bien que le tragique soit le contraire de l'humour, puisqu'il veut, lui, montrer l'*impossible*, comique et tragique se rejoignent cependant en ce qu'ils nient l'empirisme.

Le Juif, qui n'a pas, comme l'humoriste, fait le détour par le suprasensible, ni ne veut l'atteindre comme l'homme de désir, n'a aucune raison de voir se déprécier pour lui le monde du donné : à aucun moment, la vie ne lui apparaîtra comme un songe ou une histoire de fous. D'autre part, connaissant des valeurs plus *hautes* qu'il ne le laisse entendre à première vue, l'humour est par son essence même *tolérant* ; la satire, qui est son opposé, est, quant à elle essentiellement *intolérante* et c'est elle qui convient à la vraie nature du Juif comme de la femme. Les Juifs sont comme les femmes à la fois dépourvus d'humour et railleurs. Rome a même connu une femme auteur de satires du nom de *Sulpicia*. Étant intolérante, la satire est vite insupportable en société, alors que l'humoriste, qui sait, lui, éviter que les choses sans importance ou toutes les petitesse et mesquineries prennent trop de place dans son esprit et dans celui d'autrui, est un hôte apprécié partout. Car l'humour, comme l'amour, lève les obstacles ; le mode de comportement qu'il implique est éminemment favorable à la vie sociale, c'est-à-dire à la communauté inspirée par un idéal *supérieur*. Le Juif est, aussi bien, peu social, tandis que l'Anglais l'est on ne peut plus.

⁵¹ On peut penser ici à l'opposition entre *Shakespeare* et *Beethoven*, l'une des plus fortes oppositions psychologiques qu'on puisse concevoir.

Le parallèle du Juif et de l'Anglais ne peut même donc être poussé aussi loin que celui du Juif et de la femme. Les deux ont été faits dans l'Histoire du conflit ouvert depuis longtemps autour de la question juive, et c'est pourquoi je les reprends ici. *Wagner* lui-même, qui n'a cessé de s'intéresser au problème juif ne voyait pas seulement dans les Anglais des Juifs, autour de son personnage de *Kundry*, qui est peut-être la figure féminine la plus profonde de toute l'Histoire de l'art, plane à n'en pas douter encore l'ombre du *Juif Errant*.

Un autre fait semblerait montrer l'existence d'un lien étroit entre le Juif et la femme, c'est qu'aucune femme au monde ne représente mieux, même aux yeux des Aryens, l'*idée* de la femme que la femme juive (qu'on songe seulement à "Die Jüdin von Toledo" de *Grillparzer*). Mais cela n'est dû qu'à ce que l'élément métaphysique chez l'homme joue pour la femme aryenne le rôle d'un caractère sexuel et qu'elle est donc pour ainsi dire modelée par ses convictions religieuses⁵². Il est vrai qu'il n'y a que des chrétiens, et que les chrétiennes sont une fiction. Mais si la femme juive peut sembler représenter plus parfaitement que l'aryenne aussi bien les deux pôles de la féminité, la mère et l'odalisque, Cypris et Cybèle, c'est que l'homme qui est son complément et donc qui l'a faite ce qu'elle est, l'homme par qui elle a été créée, a lui-même moins de transcendance en lui.

Ce par quoi en réalité le Juif se rapproche le plus de la femme est son extrême adaptabilité. Les talents de journalistes des Juifs, la "mobilité" de leur pensée, l'absence en eux de tout mouvement de *réflexion* authentique et original, tout cela autorise à dire du Juif ce qu'on a dit plus haut de la femme, qu'*il n'EST rien et par là-même peut tout DEVENIR*. Le Juif est un individu, mais il n'est pas une individualité ; il ne connaît par vocation que les formes inférieures de la vie, et ne ressent pas le besoin d'une survie personnelle ; il lui manque l'*être* vrai, immuable et métaphysique, il n'a pas part à la *vie* supérieure et *éternelle*.

Mais la comparaison entre le Juif et la femme s'arrête justement là ; *ce ne-rien-être et tout-pouvoir-devenir est chez eux différent*. La femme est la matière que sa passivité rend susceptible de recevoir n'importe quelle forme. Chez le Juif, il y a incontestablement au départ une certaine *agressivité* : sa réceptivité ne lui vient pas de sa sensibilité aux impressions de l'extérieur (il n'est pas plus impressionnable que l'Aryen), mais de la souplesse qui le fait s'adapter de lui-même à toutes les circonstances et à toutes les exigences, à toutes les sociétés et à toutes les races, et jouer, comme le parasite, à chaque fois pour son hôte un personnage différent, tout en ne se transformant jamais lui-même. Il s'assimile à tout et s'assimile tout ; et ainsi, loin qu'il se mette sous la domination d'autrui, c'est lui qui se le soumet. En outre, si

⁵² V. chap. IX (fin) et chap. XII.

la femme *n'a pas* le *sens du concept*, le Juif en est *éminemment* doué, d'où son goût de la jurisprudence, totalement étranger à la femme ; cette orientation conceptuelle de la pensée du Juif exprime également son caractère *actif*, bien que cette activité ne soit pas celle, créative par elle-même, de la volonté libre et supérieure. Le Juif est éternel de la même manière que la femme, c'est-à-dire non comme personnalité, mais comme représentant de sa race. *Mais s'il n'est pas indépendant alors que l'Aryen l'est, sa dépendance est différente par sa nature de celle de la femme.*

Ce qui me semble résumer l'essence la plus profonde du Juif est son *irréligiosité*. Ce n'est pas le lieu d'analyser ici le concept de religion. Je vise en elle ici *l'aveu et la reconnaissance PAR l'homme de tout ce qui est vie éternelle EN LUI et qui ne peut se prouver ni se déduire. Or le Juif est par excellence un homme SANS FOI. La foi est l'acte par lequel l'homme accède à l'être. La foi religieuse ne fait que se rapporter plus particulièrement à l'être non-limité dans le temps, l'être absolu, qu'elle appelle, elle, vie éternelle. Le Juif n'EST rien pour cette raison profonde qu'il ne CROIT rien.*

Croire en Dieu ou ne pas croire en Dieu n'est pas ce qui importe ici : la question est de savoir si l'athée croit du moins en son athéisme. Or le Juif ne croit pas en sa foi et il doute de son doute. Il n'est jamais totalement à sa joie, ni totalement à sa douleur. Il ne se prend pas au sérieux, et par là-même ne sait prendre au sérieux rien ni personne. Être juif est profondément *confortable*, et le Juif ne semble pas trouver qu'il paie cet avantage trop cher.

C'est là qu'est la différence essentielle entre le Juif et la femme. Ils se ressemblent en ce qu'ils ne croient pas *en eux-mêmes*. Mais la femme croit en *l'autre*, en l'homme, en l'enfant, en l'"amour" ; elle a, bien que situé en dehors d'elle, un centre de gravité. *Le Juif, lui, ne croit en rien, ni en lui ni en dehors de lui ;* même à l'étranger, il ne fait pas de racines. Et son manque absolu de stabilité est ce qu'expriment symboliquement son mépris ignorant des biens fonciers et sa préférence pour le capital mobile.

La femme croit en l'homme, à l'homme en-dehors d'elle et à l'homme en elle-même, et peut ainsi se prendre elle-même au sérieux⁵³. Le Juif ne tient jamais réellement rien pour vrai et inébranlable, inviolable et sacré. Il est profondément frivole et persifleur. Il ne croit en la foi d'aucun chrétien, ni, à plus forte raison, à la sincérité d'aucun Juif converti. Mais il n'est pas vraiment réaliste non plus et ne saurait être en aucun cas un empiriste authentique. Il me faut à ce sujet revenir sur quelques-unes des vues émises plus haut et que j'ai prises en partie chez Chamberlain. Le Juif n'est pas véritablement immanentiste, comme le philosophe empiriste anglais : car le positivisme de l'empiriste pur suppose la foi en l'achèvement

⁵³ V. chap. XII.

possible de tout le savoir humain dans la sphère du sensible, c'est-à-dire en la possibilité d'un système cohérent de la science pure. Or le Juif ne croit pas au savoir ; et pourtant, il n'est pas sceptique, car il n'est pas convaincu non plus de la vérité du scepticisme. Alors que même un système aussi résolument antimétaphysique que l'est celui d'*Avenarius* montre encore une certaine solennité apportée à l'exactitude, et que les vues les plus relativistes d'Ernst *Mach* sont tout empreintes d'une foi quasi-religieuse.

Le Juif est non-religieux dans le sens le plus étendu du terme. Or la religion, ou la dévotion vraie, n'est pas une simple attitude parmi d'autres ou opposée à d'autres ; elle est la base sur laquelle tout repose. On croit généralement que le Juif est prosaïque simplement parce qu'il manque d'élan, de désir d'aller à la source de l'être, et c'est à tort : toute vraie culture, tout ce qu'un homme tient pour vérité, tout ce qui fait même qu'il y a pour lui une culture, une vérité et des valeurs en général, a pour fondement la foi et suppose la dévotion. Et la dévotion ne s'exprime pas seulement dans le domaine mystique et religieux ; elle est ce qui rend possible tout savoir et tout doute, c'est-à-dire *toute pensée humaine profonde*. Elle apparaît aussi bien dans l'exaltation que dans le réalisme terre-à-terre, le plus haut enthousiasme que le plus profond sérieux. Le Juif ne se livre jamais à l'enthousiasme, mais il n'est jamais sobre non plus ; il n'est ni extatique, ni sec. S'il ne connaît pas davantage les ravissements du corps que ceux de l'esprit, s'il n'est pas alcoolique par exemple, il n'en est pas moins à mille lieues de la raison froide et calme : sa chaleur est un échauffement et sa froideur est hésitante. Sa concision est de la pauvreté, son ampleur, de l'emphase. Lorsqu'il veut exalter des sentiments, il ne s'élève guère au-dessus du pathétique, et lorsqu'il s'engage sur les voies de la pensée abstraite, il le fait encore avec agitation et tremblement. Enfin, il est aussi pressé de connaître qu'il en ressent peu le besoin profond.

Tout acte de séparer ou d'unir, toute rigueur, tout amour, toute prose, toute poésie, tout élan vrai et simple du cœur humain repose en dernier lieu sur la foi ou la dévotion. La foi n'a pas besoin pour être la foi de se rapporter, comme chez le génie, à une entité métaphysique – la foi religieuse étant le mouvement par lequel on se pose soi-même *et* le monde avec soi – elle peut se rapporter à un être empirique, elle n'en reste pas moins la foi, foi en un être, une valeur, une vérité, un absolu.

Comme cette définition très large de la religion et de la dévotion pourrait prêter à toutes sortes de malentendus, je voudrais encore la préciser. La dévotion ne se rencontre pas seulement chez celui qui a trouvé Dieu, mais également chez celui qui le cherche, non seulement chez les grands *confesseurs* de leur foi (comme *Haendel* ou

Fechner), mais chez les grands *quêteurs de Dieu* (comme *Lenau* ou *Durer*)⁵⁴. Elle n'est pas forcément contemplation incessante de l'univers comme tel (comme chez *Bach*), mais peut également s'exprimer (comme chez *Mozart*) dans une attitude générale de religiosité à l'égard des *choses de la vie*. Enfin, elle n'est liée à l'existence d'aucun fondateur de religion : le peuple le plus pieux du monde, les *Greks*, ce peuple dont la piété a fait la *culture grecque*, qui est la plus grande qui ait existé, n'a pas connu de fondateur de religion (il n'en avait pas besoin)⁵⁵.

La religion est création de l'univers, et tout ce qui dans l'homme *est* n'est que par la *religion*. Le Juif n'est donc pas l'homme religieux qu'on a souvent voulu voir en lui, mais l'homme irréligieux *par excellence*.

Faut-il poursuivre ? Dois-je démontrer combien la foi du Juif est tiède (au point que la religion juive est la seule qui ne connaisse pas le prosélytisme et où les convertis qu'elle fait néanmoins soient un objet de ridicule) ? Dois-je insister sur le caractère formel de la prière juive, sur son manque de toute ardeur, rendu inévitable par son caractère répétitif ? Dois-je rappeler enfin ce qu'est la religion juive : non une doctrine du sens et du but de la vie, mais une tradition historique, résumée dans la commémoration de la traversée de la mer Rouge, c'est-à-dire culminant dans un remerciement adressé par le lâche qui fuit au Tout-Puissant qui le protège dans sa fuite ? N'en ai-je pas suffisamment dit pour qu'on voie combien le Juif est l'homme le plus éloigné qui soit de toute religion et de toute foi religieuse ? L'acte de se poser soi-même et le monde avec soi, où réside l'essentiel de la foi religieuse, lui est en effet inconnu. Toute foi est héroïque : or le Juif ne connaît ni le courage, ni la crainte, comme sentiment de la foi menacée ; il n'appartient ni au royaume de la lumière, ni à celui de l'ombre.

Ce n'est donc pas, comme le croit Chamberlain, la mystique, mais bien la *dévotion*, qui manque le plus au Juif. S'il pouvait être au moins matérialiste ou évolutionniste convaincu ! Mais il n'est pas critique, il est censeur ; et il n'est pas sceptique au sens du doute méthodique de *Descartes*, par lequel on cherche justement à atteindre à la certitude, mais ironiste, à la *Henri Heine* (et ce n'est pas un hasard si je ne puis citer là qu'un nom juif). Le criminel lui aussi est dénué de piété, sans Dieu, mais cela entraîne sa chute et en fait un *désespéré*. Le Juif, lui, n'est jamais désespéré. Il n'est pas non plus un révolutionnaire au sens propre du mot, comme l'est par exemple le

⁵⁴ Le Juif n'est pas, comme le *Thomas de Verrochio* de l'église. Or San Michele à Florence, ce Thomas non encore illuminé et qui ne voit pas encore, qui veut croire et ne le peut encore ; il ressent bien plutôt son manque de foi comme une suprématie, un avantage secret, une clé.

⁵⁵ L'intolérance juive ne représente pas une objection à ce que j'avance ici. La vraie religion est zélée, non zélatrice.

Français (il ne saurait puiser en lui la force et l'élan de révolte qu'il y faut) : il est désorganisateur, non destructeur.

Qu'est donc le Juif, pour n'être rien de ce qu'un homme en général peut être ? De quoi offre-t-il en dernière analyse l'image aux yeux du psychologue, lui qui les récuse toutes ?

Les contenus psychiques du Juif sont tous, en un certain sens, doubles ou pluriels ; cette *ambiguïté*, cette *duplicité*, cette *multiplicité*, le Juif ne parvient pas à la dépasser. Il a toujours *encore* une possibilité, et encore *beaucoup* de possibilités, où l'Aryen, sans avoir pour autant la vue plus courte, se décide et choisit. Cette profonde équivocité intérieure, ce manque de réalité intérieure immédiate d'un événement psychique quelconque, cette pauvreté d'être, est ce qui me semble définir la judaïté en tant qu'idée. *La judaïté représente une sorte d'état ANTÉRIEUR à l'ÊTRE*, une éternelle errance aux portes de la réalité. Le Juif ne peut s'identifier à rien, ni mettre vraiment sa vie au service d'aucune cause. Ce ne sont pas les zéloteurs, c'est le zèle qui lui manque : il ignore l'indivision, le tout. Ce qui lui fait défaut, c'est la *simplicité de la foi*, et c'est parce qu'il n'a pas cette simplicité-là qu'il paraît plus adroit et échappe plus élastiquement que l'Aryen à toutes les oppressions. Je le répète : *l'ambivalence est le lot du Juif comme la clarté et la simplicité est celui du chrétien*. La question juive est celle même qu'Elsa pose à Lohengrin, celle de l'incapacité de *croire* à aucun témoignage des sens ou de l'esprit, c'est-à-dire finalement à aucun *être*.

On pensera peut-être que cette sorte de division de l'être ne se rencontre que chez les Juifs chez qui la vieille orthodoxie tient encore assez de place pour venir contredire en eux l'acquis de la civilisation moderne. Ce serait là une grossière erreur. Sa culture révèle s'il se peut plus clairement encore ce que le Juif est profondément, en ce qu'elle a trait à des choses qui demandent plus de sérieux que les affaires d'argent. Une preuve de ce que le Juif n'est pas simple est qu'il ne *chante* pas. Non par pudeur, mais parce qu'il ne pourrait *croire* en son propre chant. Sa crainte de chanter, ou même de parler un peu haut et clair ressemble aussi peu à la véritable retenue que son ambivalence ressemble à la vraie différenciation qui fait le génie. Toute pudeur est fière ; cette répugnance du Juif à chanter ne cache que son *absence de dignité intérieure* : car il ne comprend pas l'être immédiat, et sait que le seul fait de chanter le ferait se trouver ridicule et se sentir comme compromis. La pudeur se rapporte à tous les contenus liés au moi par une continuité interne sans failles ; la gêne du Juif s'étend à des choses qui ne peuvent lui être sacrées et qu'il ne peut donc craindre de profaner en s'adressant au public. Et cela est dû à nouveau à son impiété : car toute musique est absolue et existe indépendamment de ce qui fait son support ; c'est pourquoi elle est de tous les arts celui qui est le plus étroitement lié à la religion et que le seul chant, la simple mélodie saturée d'âme est aussi inaccessible qu'elle à

l'esprit juif. On voit comme il est difficile de définir la judaïté. Le Juif manque de rigueur, mais aussi de tendresse, il est plutôt tenace et mou ; il n'est ni rude, ni fin, ni grossier, ni poli. Il n'est pas roi, il n'est pas suzerain, mais il n'est pas homme-lige non plus, il n'est pas vassal. Ce qu'il ne connaît pas, nous l'avons vu, est l'émotion profonde, mais il lui manque aussi bien l'égalité d'âme. Rien pour lui ne va jamais de soi et cependant le véritable sentiment de l'étonnement lui est étranger. Il n'a rien de *Lohengrin*, mais encore moins peut-être de *Telramund*, dont l'honneur du moins est sauf. Il est ridicule comme étudiant en goguette et mauvais comme bourgeois, incapable aussi bien de gravité excessive que de légèreté insouciant. Comme il n'accorde foi à rien, il cherche refuge dans les choses matérielles ; de là sa soif de l'argent : ce qu'il cherche dans l'argent est quelque chose d'enfin réel, il veut se convaincre de l'existence du monde en "faisant des affaires", la seule valeur qu'il reconnaisse devenant ainsi l'"argent gagné". Mais il n'est pas non plus un véritable homme d'affaires, car il y a dans son attitude quelque chose d'improbable et de fragile qui dans ce domaine même est encore le reflet de son manque total d'*identité intérieure*. "JUIF est donc une CATÉGORIE et ne peut psychologiquement se définir de manière plus précise ; la judaïté signifie métaphysiquement un *état antérieur à l'être* et psychologiquement, c'est-à-dire pour l'introspection, une profonde équivocité interne, une absence de toute conviction, une incapacité d'aimer au sens le plus général, c'est-à-dire de se donner sincèrement à quelqu'un ou à quelque chose.

L'érotisme juif est sentimental, l'humour juif satirique ; mais la satire est par essence sentimentale, tout comme l'humoriste est un amoureux à l'envers. La satire, qui en dit trop et fausse ainsi l'humour, a ce même sourire duplice qui est celui de la sentimentalité et qui se lit sur la physionomie juive : un sourire ni heureux, ni douloureux, ni fier, ni grimaçant, mais qui exprime, comme corrélat physiologique de cette ambiguïté interne, l'*empressement à entrer dans toutes les vues et dans toutes les raisons*, au mépris de ce respect dû à soi-même, qui est le fondement de tous les autres.

Je crois maintenant avoir montré suffisamment clairement ce que j'entends essentiellement par le caractère juif pour rendre impossible toute interprétation fautive de ma pensée. Le personnage du roi *Hakon* dans "Les héritiers de la couronne" d'*Ibsen*, son Dr *Stockmann* dans "L'ennemi du peuple", pourraient le faire si besoin était plus clairement encore. Ce qui reste à jamais inconcevable à la pensée juive est l'*être immédiat, la grâce divine, le chêne, la trompette, le motif de Siegfried, la création libre du moi par le moi, le mot : JE SUIS*. Le Juif est véritablement l'"enfant maudit de Dieu sur terre" ; et il n'y a aucun Juif qui ne SOUFFRE d'être juif, c'est-à-dire, fondamentalement, sans foi.

La judaïté et la christianité, celle-là l'être le plus déchiré, le plus dénué d'identité interne, celle-ci l'être le plus trempé dans la foi, le plus confiant en son Dieu, forment le contraste le plus total. Le christianisme est héroïque, alors que le Juif, n'étant jamais tout entier dans ce qu'il fait, est toujours lâche et représente l'antithèse même du héros.

H. S. Chamberlain a parlé avec autant de justesse que de profondeur de l'incompréhension à la fois étonnante et tragique que les Juifs montrent de la personne et de la doctrine, de la vie et de la mort, de Jésus, comme combattant et comme martyr. Mais il serait faux de croire que les Juifs *haïssent* le Christ – les Juifs ne sont pas des antichrétiens – *ils ne conçoivent simplement pas ce qu'il est* ; seuls des Aryens pourraient lui témoigner de la haine, c'est-à-dire seuls des êtres *connaissant* le crime. Les Juifs ne se sentent par lui que *dérangés* et *contrariés*, comme par quelque chose qu'ils ne parviennent pas à se représenter malgré tout leur esprit.

L'idée selon laquelle le Nouveau Testament accomplirait l'Ancien, idée qui, bien sûr, justifierait les Juifs, n'est qu'une légende, étayée par des rapprochements artificiels. Mais le fait que malgré cette opposition radicale entre l'un et l'autre, le christianisme soit cependant précisément issu du judaïsme représente une énigme psychologique des plus profondes, qui est, d'une manière générale, l'énigme du fondateur de religion.

Par quoi le fondateur de religion se distingue-t-il de tous les autres grands hommes ? Par quelle nécessité profonde agit-il ? Il n'y a *qu'une seule réponse à cela, c'est qu'il n'a pas toujours cru dans le Dieu qu'il annonce*. La tradition rapporte du *Bouddha* comme du *Christ* qu'ils ont été soumis à des tentations plus fortes que n'importe quel autre homme. *Mahomet* et *Luther* furent *épileptiques*. Or l'épilepsie est la *maladie du criminel* : *César*, *Narsès*, *Napoléon*, les "grands" criminels, ont tous souffert du haut-mal, et *Flaubert* et *Dostoïevski*, qui étaient de constitution épileptique, sans *être* bien sûr des criminels, en avaient beaucoup de traits.

Le fondateur de religion est l'homme qui, ayant vécu dans le plus complet éloignement de Dieu, a franchi pour lui-même le pas qui conduit à la foi la plus haute. "Quant à savoir comment il est possible qu'un homme naturellement mauvais puisse faire de lui-même un homme bon, cela dépasse notre entendement, car comment un mauvais arbre pourrait-il donner de bons fruits ?", se demande Kant dans sa philosophie de la religion, et cependant il en affirme la possibilité de principe. "Car, dit-il, au plus profond de la chute n'en retentit pas moins en nous dans toute sa force le commandement : nous devons devenir des hommes meilleurs, et par conséquent il faut également que nous le puissions." Cette possibilité inconcevable d'une renaissance complète de l'homme, ce mystère suprême, est devenue réalité dans les

six ou sept hommes dont sont nées les grandes religions de l'humanité. C'est par là que ces hommes sont autre chose que des hommes de génie : l'homme de génie est naturellement disposé au bien.

L'homme de génie au sens strict a obtenu la grâce dès avant sa naissance, le fondateur de religion la reçoit au cours de sa vie. Le vieil homme meurt en lui et fait place à un homme nouveau. Plus un homme veut devenir grand, plus il y a de choses qu'il doit tuer en lui. *Socrate* à cet égard a quelque chose du fondateur de religion (ce qu'on ne peut dire d'aucun autre grand homme parmi les Grecs)⁵⁶ ; son combat décisif contre le mal pourrait avoir été livré ce jour de la bataille de *Potidée*, où il affirme lui-même avoir tenu seul pendant vingt-quatre heures à une même place.

Le fondateur de religion est l'homme pour qui à sa naissance *aucun problème n'est résolu*, l'homme dénué de certitudes, doutant de *tout* et ayant à propos de *toutes choses* à surmonter ce doute. Tel homme a à lutter en lui contre la maladie, tel autre contre le crime ; chaque homme s'est chargé d'un péché en naissant. Mais ce n'est que formellement que le péché originel est le même en chacun, matériellement il est chez chacun différent. Chacun, à ce moment où il cessa de vouloir, où sa volonté d'un coup se fit instinct, son individualité, individu, son amour, désir, c'est-à-dire au moment de sa naissance, a fait choix d'un néant bien particulier ; et c'est ce néant, en lui, cette non-valeur, qu'il ressent toute sa vie comme une tare et une imperfection, et qui devient pour sa pensée un problème, une énigme à résoudre. Le fondateur de religion, seul, a commis le péché originel dans *toute son étendue*, et sa *mission* devient de l'expier *entièrement* : tout en lui est problématique, ou si l'on veut, ce qui revient au même, l'univers est pour lui problématique, mais il résout la question que l'univers en lui lui pose et se résout ainsi lui-même en l'univers. Il vainc le néant en lui et se saisit de la chose et de l'être. Et, en ce sens, on peut dire qu'il est délivré du péché originel, qu'en lui non seulement Dieu est devenu homme, mais l'homme est devenu Dieu.

Mais au sens où le génie est liberté suprême vis-à-vis de la nature et de ses lois, le *fondateur de religion est bien le plus grand de tous les hommes de génie*. Il a réalisé ce que les penseurs les plus profonds de l'humanité n'ont jamais que déclaré possible sans trop y croire et uniquement pour ne pas être contraints de renoncer à l'idée de *libre-arbitre* : la *nouvelle naissance*, la régénération, la conversion du vouloir tout entier.

Le peuple juif avait deux possibilités. Toutes deux existaient encore avant la naissance du *Christ*. Il y avait alors à la fois une tendance à la dispersion et une

⁵⁶ *Nietzsche* n'avait sans doute pas tort de ne pas voir en lui un pur Hellène ; tandis que *Platon* l'est à nouveau tout à fait.

tendance à l'État, ou du moins à une sorte d'État, une tendance négative et une tendance positive. *Le Christ a surmonté en lui le comble de la négation de toute valeur, à savoir la judaïté*, et élevé à sa place le comble de l'affirmation de toute valeur, à savoir la christianité. D'un état d'antériorité à l'être, on passe avec le Christ à un état de séparation de l'être et du non-être. Dès cet instant, les jeux sont faits : l'ancien peuple l'Israël se scinde en Juifs et en chrétiens. Le *Juif*, tel que nous le connaissons, tel que je l'ai défini, apparaît en même temps que le *chrétien*. La diaspora est ainsi définitivement accomplie, et la possibilité même de grandeur, la possibilité de nouveaux *Samson* ou de nouveaux *Josué*, les deux figures les moins juives d'Israël, disparaît désormais du peuple juif. *Christianité et judaïté sont liés historiquement entre eux comme la position et la négation*. En Israël ont été mises les plus hautes possibilités qu'un peuple ait jamais eues, qui se résument dans une seule, celle du Christ. *Les autres ne sont depuis plus que celles du Juif*.

Je voudrais qu'on me comprenne bien : mon intention n'est pas ici d'inventer entre le judaïsme et le christianisme une relation qui n'existe pas. *Le christianisme est la négation absolue du judaïsme* ; mais il se rapporte à lui comme la chose à son contraire, comme la position à la négation qu'elle supprime⁵⁷. Plus encore que dans le cas de la piété et de la judaïté, le christianisme et le judaïsme ne peuvent être définis que *l'un par rapport à l'autre* et par opposition. Rien n'est plus facile que d'être juif, rien n'est plus difficile que d'être chrétien. Le judaïsme est le gouffre au-dessus duquel le christianisme s'est édifié, et c'est pourquoi le Juif inspire la plus grande peur et la plus profonde répugnance à l'Aryen⁵⁸.

Je ne puis croire avec Chamberlain que la naissance du Sauveur en Palestine ait été l'effet du hasard. *Le Christ était juif, mais il ne fut que pour surmonter en lui-même entièrement la judaïté*. Car qui a vaincu le plus grand *doute* est aussi le plus *croyant*, qui s'est élevé au-dessus de la *négation* la plus désolée de toutes les valeurs, l'homme capable de les affirmer le plus *positivement*. La judaïté a été le péché originel du Christ ; la victoire qu'il a remportée contre elle, ce qui le rend plus grand que le Bouddha, Confucius et les autres grands maîtres spirituels. *Le Christ est le plus grand des hommes parce qu'il s'est mesuré à l'ennemi le plus grand*. Il est et restera

⁵⁷ Cf. chap. IV sur la signification psychologique des couples d'opposés et chap. I sur la polarité en caractérologie.

⁵⁸ C'est là précisément qu'il faut distinguer l'antisémitisme du Juif de celui de l'Indo-German. Le Juif n'est guère qu'antipathique aux yeux de l'antisémite juif, que cela n'empêche pas de rechercher exclusivement la compagnie juive et de ne se sentir parfaitement à l'aise en aucune autre. L'antisémitisme aryen est toujours en plus, quelle que soit la conviction de son antisémitisme, quelque chose que son homologue juif ne saurait être, à savoir *judéophobe*.

peut-être le seul Juif à avoir obtenu cette victoire : le premier et le dernier Juif absolument *chrétien* ; mais peut-être y a-t-il encore aujourd'hui dans le peuple juif la possibilité du Christ, et même le prochain fondateur de religion devra-t-il peut-être lui encore passer par le judaïsme.

De là seul la longévité du peuple juif, qui a survécu à tous les peuples. Sans *une* croyance au moins, les Juifs n'auraient pu subsister et traverser les siècles ; et cette seule croyance, cette seule foi, est le sentiment obscur, caché et cependant extrêmement sûr qu'il y a en eux malgré tout l'espérance de *quelque chose*. Ce quelque chose est précisément le Messie, le Sauveur. Le Sauveur des Juifs doit les sauver de la judaïté. Tout peuple réalise une pensée bien précise, une idée qui n'appartient qu'à lui, et c'est pourquoi toute nation finit par disparaître. Le peuple juif seul ne réalise aucune idée particulière ; s'il pouvait réaliser quelque chose, ce ne pourrait être que l'idée en soi : de la Judée doit naître l'homme-Dieu. C'est là ce qui explique la force vitale des Juifs : les Juifs vivent des chrétiens dans un tout autre sens encore que dans celui du profit qu'ils en tirent. Les Juifs n'ont d'autre détermination métaphysique que de servir de socle au fondateur de religion. Par-là s'éclaire aussi ce phénomène curieux qu'on observe dans la manière dont les Juifs servent leur Dieu : jamais comme des individus, mais au contraire toujours en groupe. Ce n'est qu'à plusieurs qu'ils sont "pieux", ils ont besoin d'un "coprieur" : car l'espérance des Juifs est l'espérance perpétuelle de voir leur race donner naissance à ce triomphateur par excellence qu'est le fondateur de religion. C'est là la signification inconsciente de tous les espoirs messianiques exprimés dans la tradition juive : *le Christ est le péché des Juifs*.

Si donc il y a, et encore aujourd'hui peut-être, chez le Juif les plus hautes *possibilités*, c'est cependant chez lui qu'on trouve le moins de possibilités *réalisées* ; il est l'homme des plus grands *dons* et des moindres *capacités intérieures*.

...

Notre temps voit les Juifs dominer comme ils ne l'avaient jamais fait depuis les jours du roi Hérode. De quelque côté qu'on le considère, l'*esprit des temps modernes est juif*. La sexualité est affirmée comme une valeur suprême et l'éthique de l'espèce entonne des cantiques à la gloire du coït. Le malheureux *Nietzsche* n'est vraiment pas responsable de la conciliation spectaculaire qui s'est déjà opérée entre la sélection naturelle et la prostitution, dont l'ignominieux apôtre s'appelle Wilhelm *Bölsche*. Il a compris l'ascèse, et n'a fait que trop en souffrir lui-même pour n'avoir pas trouvé son contraire préférable. Mais les femmes et les Juifs sont des entremetteurs ; leur but est de confirmer l'homme dans son péché.

Notre temps, qui n'est pas seulement le plus juif, mais le plus féminin de tous les temps ; ce temps pour lequel l'art n'est plus qu'un moyen d'exprimer des humeurs, qui a vu l'origine du besoin artistique dans les jeux animaux ; ce temps de l'anarchisme le plus crédule, ce temps auquel ni l'idée de l'État ni celle du droit ne disent plus rien, ce temps de la conception historique la plus plate qu'on ait jamais imaginée, le matérialisme historique, ce temps du capitalisme et du marxisme, ce temps pour lequel l'Histoire, la vie, la science ont été réduites à l'économie et à la technique ; ce temps qui a cru pouvoir expliquer le génie comme une sorte de folie, mais qui ne possède plus un seul grand artiste ni un seul grand philosophe, ce temps si peu original alors qu'il recherche tant l'originalité ; ce temps qui a remplacé l'idéal de la virginité par le culte de la demi-vierge : *ce temps a également la gloire douteuse d'être le premier à avoir non seulement affirmé le coït comme une valeur et l'avoir adoré, mais encore à en avoir fait un devoir* : non dans l'idée de se perdre, comme le Romain ou le Grec dans les bacchanales, mais dans celle de se trouver et de donner enfin un contenu à son propre vide.

Mais ce nouveau judaïsme appelle un nouveau christianisme ; l'humanité attend le nouveau fondateur de religion, et le combat va vers une décision comparable à celle qui a eu lieu en l'an un de notre ère. Entre la judaïté et la christianité, entre les affaires et la culture, entre la femme et l'homme, entre le genre et la personnalité, entre la non-valeur et la valeur, entre la vie terrestre et la vie supérieure de l'esprit, entre le néant et la divinité, l'humanité a à nouveau le choix. Ce sont là les deux possibilités : il n'y en a pas de troisième.

La Femme et l'Humanité

Il est maintenant possible d'aborder à nouveau la question de l'émancipation de la femme, cette fois-ci mieux armé, c'est-à-dire disposant désormais de concepts théoriques solides et de vues morales sûres. Au-delà des controverses habituelles et au-delà du problème de l'inégalité des dons, les résultats acquis aux chapitres précédents permettent de présager quel est le rôle de la femme dans l'univers et le sens de sa mission envers les hommes. C'est pourquoi, aussi bien, les questions d'un caractère trop particulier seront laissées de côté ici ; les vues émises dans ce livre ne sont pas assez optimistes pour espérer avoir une influence sur la conduite des affaires politiques. On renoncera à proposer ici des solutions d'hygiène sociale, et le problème traité le sera du point de vue de cette idée de l'humanité qui domine la philosophie d'Emmanuel *Kant*.

Il est sans doute à craindre que ma conception de la féminité rencontre des résistances. Les femmes ont au plus haut degré l'art de feindre d'être asexuelles et que leur sexualité n'est qu'une concession faite par elles à l'homme. Car si ce faux-semblant disparaissait, que deviendrait le combat qu'elles livrent et la concurrence qu'elles se font dans ce combat ? Mais elles sont au contraire, soutenues par les hommes qui les croient, parvenues presque à persuader le sexe opposé que son besoin le plus important, son besoin véritable, est la sexualité, que c'est de la femme qu'il attend la satisfaction de ses désirs les plus vrais et les plus profonds, que la chasteté est pour lui antinaturelle et impossible. Combien de jeunes gens, adonnés aux occupations les plus sérieuses, s'entendent-ils dire par des femmes à qui ils ne sont pas indifférents et paraissent pouvoir faire de bons amants, de bons maris ou de bons gendres, qu'ils ne devraient pas tant travailler, et plutôt "jouir de la vie" ! Il y a dans ces avertissements amicaux un sentiment tout à fait inconscient de la femme de manquer, dès lors que l'homme commence à s'occuper d'autres choses que les choses sexuelles, à son unique mission, qui est de s'accoupler et d'accoupler, le sentiment de *n'être plus rien*, de perdre, ni plus ni moins, que tous les individus de son sexe, toute signification.

Que les femmes puissent changer sur ce point est douteux. Il est également difficile de croire qu'elles aient jamais été différentes à cet égard. Ce qu'on peut dire seulement est que l'élément sexuel semble aujourd'hui avoir gagné en importance, le mouvement d'émancipation des femmes ne représentant pour une très grande part que la volonté de passer de la maternité à la prostitution, étant autrement dit, considéré dans son ensemble, plus un mouvement d'émancipation des courtisanes

qu'un mouvement d'émancipation des femmes, et avant tout, à voir ses résultats réels, un enhardissement chez la femme de la cocotte. Ce qui, en revanche, apparaît comme *nouveau* est le comportement des *hommes*. Sous l'influence de l'esprit judaïque, ils sont aujourd'hui près de se soumettre à la hiérarchie de valeurs à laquelle se réfèrent les femmes lorsqu'elles les jugent, et même à l'adopter. La chasteté de l'homme est décriée et ridiculisée, et en tout cas n'est plus *comprise*, la femme n'est plus sentie par l'homme comme un péché, comme un *destin*, et ses propres désirs n'éveillent plus en lui aucune honte.

On voit bien à présent *d'où* viennent et l'exigence de "vivre et se donner du bon temps", et le concept de café littéraire du *dionysiaque*, et le culte de *Goethe* envisagé comme un émule d'*Ovide*, et toute l'actuelle *culture du coït*. Cela va si loin que c'est à peine si l'on a encore le courage de s'avouer chaste, et qu'on préfère d'une manière presque générale avoir une réputation de débauché. Les exploits sexuels sont l'objet préféré de toutes les *vantardises* et la sexualité est même placée si haut que celui qui se vante d'exploits de ce genre a encore de la peine à trouver foi chez l'auditeur ; la chasteté en revanche étant si peu prise que l'homme véritablement chaste se cache souvent sous les apparences du *roué*. Il est vrai sans doute que celui qui a honte a également *honte* de sa honte ; mais cette autre honte, cette honte actuelle, n'est pas la honte de l'amour, mais la honte de la femme qui n'a pas trouvé d'homme et n'a donc pas acquis de valeur par l'autre sexe. Chacun s'efforce donc de montrer à chacun avec quelle *fidélité* il s'acquitte de ses fonctions sexuelles. Ainsi est-ce aujourd'hui la femme, qui par sa nature même n'estime en l'homme que le côté sexuel, qui décide de ce qui est masculin et de ce qui ne l'est pas : c'est à la femme que l'homme demande le critère de sa masculinité. Ainsi le nombre des "aventures", des "liaisons" et des "filles" est-il devenu en fait la *légitimation du mâle devant le mâle*. Ou plutôt non : car on peut dire dès cet instant qu'il n'y a plus d'hommes.

En revanche, toute la haute considération qu'on peut avoir pour la *virginité* est venue de l'homme et continue d'en venir partout où il y a encore des hommes : elle est la projection de l'idéal de la pureté sans tache, idéal *immanent* à l'homme, sur l'objet de son amour. Il ne faut pas se laisser abuser à cet égard ni par l'effroi qui vient aux vierges lorsqu'on s'apprête à les toucher et qui se transforme si rapidement et si volontiers en confiance, ni par les cas de répression hystérique des désirs sexuels ; ni par l'effort que la jeune fille *s'impose* pour approcher le plus possible l'idéal de pureté physique de l'homme, car sans cela l'acheteur ne se présenterait pas, mais ni non plus par ce besoin de la femme d'*acquérir* une valeur et qui la fait souvent attendre si longtemps l'homme qui lui en accordera le plus (circonstance qu'on interprète généralement, absolument à tort, comme un signe chez la femme d'*estime pour elle-même*). Veut-on savoir ce que les *femmes* pensent de la virginité, la réponse ne

saurait être douteuse si l'on veut bien se souvenir de ce que le but principal des femmes est de favoriser le coït *en général*, par lequel seul elles acquièrent existence ; car s'il fallait prouver encore que ce que la femme veut est le coït et rien d'autre, aussi désintéressée qu'elle puisse paraître sur ce point en ce qui concerne sa propre personne, l'universalité du *maquerellage* en serait une preuve suffisante.

Il faut considérer de quel œil la femme voit la virginité chez les autres femmes. Le célibat des femmes a pour elle extrêmement peu de valeur. Il est même le *seul* état de la femme qui ait à ses yeux une valeur franchement *négative*. Les femmes n'estiment la femme que lorsqu'elle est mariée, même lorsqu'elle l'est "malheureusement" à un homme laid, faible, pauvre, grossier ou tyrannique, car elle n'en est pas moins alors mariée, c'est-à-dire a reçu à la fois valeur et existence. Et la femme entretenue ou la prostituée se trouvent placées plus haut dans l'estime de la femme que la vieille fille seule dans sa chambre à coudre et à raccommoder, qui n'a jamais appartenu à aucun homme.

Aussi bien la toute jeune fille, lorsqu'elle se distingue par d'éminents avantages physiques, n'est-elle jamais estimée par une femme pour sa beauté (car la femme manque de l'organe par lequel on trouve quelque chose beau, n'ayant pas de valeur en elle qu'elle puisse projeter sur un objet extérieur quelconque), mais seulement parce qu'elle a de plus grandes chances ainsi de susciter l'amour de l'homme. *Plus une jeune fille est belle, plus elle est une PROMESSE aux yeux des autres femmes, plus elle a de valeur aux yeux de la femme considérée dans sa fonction d'entremetteuse et, par définition, de gardienne de la race. Ce n'est que cette pensée INCONSCIENTE qui fait qu'une femme a du plaisir à voir une belle jeune fille.* Cela ne peut cependant apparaître clairement, comme on l'a vu plus haut, que si un homme a déjà donné existence à cette femme (car sans cela l'envie et les sentiments de concurrence prévaudraient). Il faut d'abord qu'elle se soit accouplée – du latin copulare : former une paire – à défaut de quoi on ne pourra rien exiger d'elle.

Le mépris, hélas si répandu, des "vieilles filles" est d'origine purement *féminine*. Si les hommes parlent souvent avec respect des demoiselles âgées, toute jeune fille et toute femme jeune mariée ou non en a, dans la plupart des cas sans qu'elle le sache, le plus profond mépris. J'ai entendu un jour une dame aussi spirituelle que sensible et intelligente, et dont par ailleurs la beauté lui attirait tant d'hommages que son attitude ne pouvait être dictée par l'envie, se moquer ouvertement de sa gouvernante, une vieille demoiselle italienne au physique ingrat, qui répétait qu'elle était "encora una vergine".

Il est d'ailleurs bien entendu que cette vieille demoiselle avait fait de nécessité vertu et se serait volontiers débarrassée de cette virginité si les circonstances le lui avaient permis.

Car ce qu'il s'agit de bien voir est que les femmes ne méprisent pas et ne raillent pas seulement la virginité chez les autres femmes, elles ne font pas non plus le moindre cas de la *leur*, du moins en tant qu'état (se contentant de la marchander à *l'homme* comme une chose de prix). C'est pourquoi la jeune fille regarde la jeune femme comme un être supérieur et vénère particulièrement la "jeune mariée" en ce qu'à cette dernière le sens de son existence a été révélé, qu'elle en est parvenue au zénith. La même jeune fille voit au contraire toute autre jeune fille comme un être imparfait, un être qui, comme elle, attend encore sa détermination.

On voit donc que l'idée de l'origine masculine et non pas féminine de l'idéal de la virginité, tirée plus haut comme conséquence du fait de l'importance de l'accouplement pour la femme, est partout confirmée par l'expérience. L'homme exige la pudeur de lui-même et des autres, et il l'exige tout spécialement des êtres qu'il aime ; la femme veut pouvoir laisser toute pudeur et attend de l'homme même non qu'il soit vertueux, mais qu'il donne libre cours à ses instincts. Le type du parangon lui est incompréhensible, tandis qu'elle court se jeter dans les bras de tout homme que précède une réputation de Don Juan. La femme exige de l'homme qu'il laisse parler en lui le sexe, car ce n'est que par là qu'elle acquiert l'existence. L'amour chez lui, qui est un phénomène qui s'accommode de la *distance*, lui reste imperceptible, elle ne voit chez lui que le côté du désir cherchant sans cesse à s'approprier son objet et les hommes chez qui toute ou presque toute brutalité a disparu lui font peu d'impression. L'amour même le plus platonique la trouve réticente ; il la flatte, mais ne lui *dit* rien. Et leurs adorateurs ennuiant les *Béatrices* presque aussi vite que les *Messalines*.

Le coït représente la plus grande humiliation de la femme, l'amour sa plus grande élévation. Si donc la femme veut le coït et non *l'amour*, cela veut dire qu'elle préfère *l'abaissement à l'élévation*. SON ULTIME ADVERSAIRE, LE MOUVEMENT D'ÉMANCIPATION DES FEMMES L'A EN LA FEMME ELLE-MÊME.

Ce n'est pas parce que le coït est voluptueux, parce qu'il est l'archétype de toutes les jouissances terrestres, qu'il est immoral. L'ascétisme, qui regarde le plaisir lui-même comme étant l'immoralité, est lui-même immoral ; car il mesure le mal à quelque chose qui est une conséquence extérieure de l'action, qui ne fait que *l'accompagner*, et non pas à la pensée même de cette action : il est *hétéronome*. Il n'est pas interdit à l'homme de rechercher le plaisir, et le désir qu'il peut avoir d'égayer son séjour sur terre est légitime : il ne doit que veiller à ne lui sacrifier aucun commandement moral. Dans l'ascétisme, l'homme prétend parvenir à la moralité par *violence*, l'*obtenir* en échange de ses mortifications, *il la voit donc comme un effet par rapport à une cause*, un résultat de ses renoncements, une récompense. L'ascétisme est ainsi à *rejeter* autant comme position de principe que comme

disposition psychologique ; car il fait dépendre la vertu d'autre chose que de son propre *exercice*, la pose comme conséquence de quelque chose, et non comme but immédiat en elle-même. Il représente une tentation dangereuse et ne fait illusion que parce que le plaisir est le motif le plus *fréquent* pour lequel on agit contre la loi, ce qui conduit à croire qu'il suffit pour rester dans le droit chemin de rechercher, en lieu et place du plaisir, la douleur. Mais le plaisir n'est en soi ni moral, ni immoral. L'homme ne commet de faute que lorsque *l'instinct du plaisir domine chez lui la volonté de valeur*, autrement dit la volonté de pouvoir se respecter lui-même.

Si le coït est immoral, c'est parce qu'il n'est aucun homme qui, dans le coït, n'emploie la femme comme un moyen en vue d'une fin et ne sacrifie au plaisir la valeur de l'humain aussi bien dans sa propre personne que dans celle de son partenaire. Le plaisir du coït fait que l'homme s'oublie lui-même en oubliant son partenaire, la femme n'ayant à ce moment-là plus d'existence psychique pour lui, mais une seule existence corporelle. L'homme exige de la femme soit un enfant, soit la satisfaction de son désir : dans les deux cas, il ne la prend pas comme un but en elle-même, mais s'en sert aux fins d'obtenir autre chose. C'est cela seul qui condamne le coït.

La femme est certes la missionnaire de l'idée du coït et ne s'emploie elle-même, comme d'ailleurs tout au monde, que comme moyen en vue de cette fin ; pour elle l'homme est le moyen du plaisir ou de l'enfant et elle *veut* également être employée par lui comme un moyen, être traitée comme une chose, comme un objet, comme une propriété, être modelée et transformée par lui selon son bon plaisir. Mais si personne ne doit se laisser employer comme un moyen en vue d'une fin, on ne peut non plus d'un autre côté justifier l'attitude de l'homme envers la femme par le fait que celle-ci désire le coït, que c'est même *la seule chose qu'elle demande véritablement à l'homme*, même si elle ne se l'avoue jamais complètement, et en tout cas pas davantage qu'elle ne le *lui* avoue. *Kundry* implore la pitié de *Parsifal* pour le désir qui la consume : mais cela montre bien toute la faiblesse de la morale de la pitié, qui voudrait obliger à satisfaire le moindre désir de son prochain, aussi injustifiable soit-il. La morale de la sympathie lorsqu'elle est conséquente avec elle-même et l'éthique sociale lorsqu'elle est conséquente avec elle-même sont aussi absurdes l'une que l'autre, car elles font dépendre *le devoir du vouloir* (que ce vouloir soit le sien propre, celui d'autrui ou celui de la société), et non *le vouloir du devoir* ; elles prennent comme mesure de la moralité le destin concret de l'homme, le bonheur concret de l'homme, et le moment humain concret en général *en lieu et place de l'idée*.

La question est : comment l'homme doit-il traiter la femme ? *Comme elle veut être traitée elle-même ou comme l'idée morale exige qu'elle soit traitée* ? S'il a à la traiter comme elle veut être traitée, il doit la coïter, car elle veut être coïtée, la battre, car elle

veut être battue, l'hypnotiser, car elle veut être hypnotisée, lui montrer par la galanterie combien peu il l'estime en elle-même, car elle veut être complimentée, et non pas estimée et respectée pour ce qu'elle est. Si, au contraire, il veut avoir avec elle l'attitude que lui commande l'idée morale, il doit voir et considérer en elle l'*être humain*. Sans doute F est-il une *fonction* de H, que l'homme, en tant qu'individu, peut accepter ou refuser, et les femmes ne veulent-elles pas être davantage, ne veulent-elles être rien d'autre, que cette fonction : les femmes de l'Inde, lorsque leur mari meurt, doivent accepter d'être brûlées en même temps que son cadavre ; mais cette coutume n'en reste pas moins une barbarie affreuse.

Il en est de l'émancipation des femmes comme de l'émancipation des Juifs ou des Noirs. Si ces peuples ont toujours été traités comme des esclaves et tenus pour rien, la faute en est d'abord à leur mentalité servile ; ils n'ont pas le même besoin de liberté que les Indo-Germains. Mais, même si aujourd'hui en Amérique, les Blancs se sont trouvés placés devant la nécessité de se séparer des Noirs parce que ceux-ci faisaient un usage indigne de leur liberté, il n'en reste pas moins non plus que dans la guerre que les États du Nord livrèrent aux Fédérés et qui donna aux Noirs leur liberté, le droit était entièrement du côté des Nordistes. Bien que ce qui est proprement humain chez le Juif, plus encore chez le Noir, *et beaucoup plus encore chez la femme*, soit grevé de toutes sortes d'instincts amoraux, *bien que cette humanité ait également à vaincre chez eux plus d'obstacles* que chez l'homme aryen, le dernier reste, fût-il minime, de cette humanité est ce que l'être humain doit en eux prendre en considération ; *en eux encore, il a à honorer l'idée de l'humanité* (non pas, bien entendu, la société humaine, mais l'être-homme, l'âme comme partie du monde *supra-sensible*).

Le *problème de la femme* et le *problème du Juif* se ramènent à celui de l'*esclavage* et doivent être résolus de la même manière. Il n'est permis d'opprimer aucun être humain, même qui ne serait heureux que sous l'oppression. Je n'enlève aucune liberté à l'animal domestique que je fais travailler, parce qu'il n'en possède pas ; mais si évanescent et impuissant soit-il, il y a encore dans la femme le sentiment de ne pouvoir faire autrement qu'elle ne fait, et ce sentiment, si pauvre qu'il soit, n'en représente pas moins une dernière trace de liberté intelligible ; car il n'y a pas de femme absolue. Les femmes sont des être humains et doivent être traitées comme *tels*, contre leur volonté. *L'homme et la femme ont les mêmes droits*.

Cela n'implique pas que les femmes doivent avoir part aux affaires politiques. D'un simple point de vue *utilitaire*, cette concession n'est pas souhaitable dans l'état actuel des choses et ne le sera probablement jamais. L'attribution du droit de vote aux femmes en *Nouvelle-Zélande* a donné les pires résultats. De même qu'on écarte des affaires publiques les enfants, les criminels et les simples d'esprit, et qu'on devra

continuer de les en écarter même s'ils en viennent tout à coup à former une majorité, de même il n'y a aucune contradiction à interdire d'emblée aux femmes l'accès à un domaine où il est tant à craindre que leur influence soit néfaste. De même que les résultats de la science restent indépendants du fait que les hommes dans leur totalité les approuvent ou non, de même il est possible de définir les droits de la femme sans que les femmes elles-mêmes participent à la décision, et sans qu'elle aient à craindre d'être lésées tant qu'on se fondera en cette matière sur des considérations de droit précisément, et non de puissance.

Mais le droit, lui, est un et le même pour l'homme et pour la femme. Il est injustifiable de vouloir interdire quoi que soit à la femme parce qu'"antiféminin" et abject qu'un mari trompé qui tue sa femme soit acquitté, comme si sa femme était en droit sa *chose*. Il faut juger la femme comme un être singulier, non comme un simple représentant de l'espèce, et comme un être libre, non selon des critères empiriques ou dictés par les besoins amoureux de l'homme ; et cela même si la femme elle-même ne doit jamais se montrer digne de ce jugement.

C'est pourquoi jamais peut-être un livre n'aura tant honoré la femme que celui-ci. Envers la femme comme envers l'homme il n'est, pour l'homme, qu'un comportement moral possible : non pas l'aimer, que cet amour soit sexuel ou non, car dans l'amour comme dans la sexualité, on use d'elle en vue d'*autre chose, mais tenter de la comprendre*. La plupart des hommes feignent de respecter LA *femme*, afin de pouvoir mieux mépriser LES *femmes* : c'est le rapport inverse que je pose ici. Nous avons vu plus haut qu'on ne pouvait estimer *la femme* ; mais cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas possible de respecter *les femmes*.

Malheureusement, de très grands hommes ont exprimé sur ce point des idées *indignes* de leur grandeur. Je pense à *Démosthène* et à *Shopenhauer*, et à leur position au sujet de l'émancipation de la femme. Je pense encore à *Goethe* :

"La jeune fille est toujours occupée à *rendre heureux le mari intelligent* et elle mûrit dans la vertu domestique.

Si par la suite elle souhaite lire, alors elle choisit à coup sûr un livre de recettes."

"Immer ist so das Mädchen beschäftigt und reift im stillen

Häuslicher Tugend entgegen, *den klugen Mann zu beglücken*.

Wünscht sie dann endlich zu lesen, so wählt sie gewisslich ein Kochbuch."

Aussi bien qu'à *Molière* :

“... une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.”

L'homme a à surmonter son aversion pour la femme masculine ; cette aversion n'est en effet que de l'égoïsme. Si la femme doit devenir masculine en devenant logique et morale, elle ne pourra sans doute plus si facilement servir de *support* à une *projection*, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour éduquer les femmes, comme on le fait aujourd'hui, en seule vue du mariage et de la maternité et de leur interdire les activités *masculines*.

Car qu'il n'y ait pas de possibilité de moralité pour la femme *absolue* ne veut pas encore dire qu'il n'y en a pas pour la femme *empirique*. Il doit au contraire toujours y avoir théoriquement chez cette dernière, pour reprendre une expression de Kant une sorte d'idée embryonnaire du bien, idée qui est comme un dernier reste de liberté en elle et lui permet par exemple d'avoir un vague sentiment de son *destin*⁵⁹. Or il n'est pas *impossible*, théoriquement, que cet embryon de bien se développe, même si cela n'est jamais arrivé *pratiquement* et même si ce ne doit jamais arriver.

Ce sur quoi l'univers repose et ce vers quoi il tend est le bien ; le monde entier est soumis à l'idée morale ; les animaux mêmes sont en tant que *phénomènes* l'objet d'une estimation morale (on accorde moralement à l'éléphant plus de valeur qu'au serpent), même si on ne les rend pas responsables de leurs actes comme *personnes*. Mais on en rend *responsable* la *femme*, et c'est ce qui fait qu'*elle doit* agir *autrement*.

Dès lors, si toute féminité est immoralité, la femme doit cesser d'être femme, et devenir homme.

Le grand danger pour elle ici est de vouloir lui ressembler extérieurement, ce qui ne peut avoir pour effet que de la rejeter plus profondément encore dans la féminité. Les chances de voir la femme s'émanciper vraiment, c'est-à-dire être capable d'une *liberté* qui ne soit pas le règne du *caprice*, mais de la *volonté* sont minces. Les faits semblent montrer qu'il n'y a pour les femmes que deux voies possibles : l'acceptation duplice de l'ordre masculin des choses par quoi elles s'imaginent vouloir ce à quoi toute leur nature *inentamée s'oppose*, l'indignation fausse mais qui ne le sait pas devant tout ce qui est immoral, *comme si elles étaient morales elles-mêmes*, et devant toute manifestation de la sensualité, *comme si* elles recherchaient elles-mêmes l'amour *non-sensuel* ; ou l'aveu pur et simple de ce qu'elle ne s'intéressent qu'à l'homme et à l'enfant et ont soit dans l'un soit dans l'autre leur contenu, aveu fait

⁵⁹ V. chap. XII.

en toute inconscience de *ce* qu'il signifie, de la honteuse défaite qu'il exprime. Il semble qu'il n'y ait pas d'autre choix pour elles qu'entre l'*hypocrisie inconsciente* et l'*identification cynique avec l'instinct naturel*.

La femme n'a pas plus à *nier* sa féminité qu'à l'*affirmer*. Tout ce qu'elle a à faire est de la *supprimer* en elle. Une femme qui, par exemple, *voudrait réellement* la chasteté de l'homme aurait vaincu en elle la féminité ; car le coït ne serait plus pour elle la valeur suprême et le favoriser en tout ne serait plus son but. Mais une telle exigence, précisément, bien qu'elle ne manque pas quelquefois d'être élevée, ne saurait être chez elle sincère. Car la femme qui exige la pureté de l'homme se nie elle-même, s'ôte définitivement toute valeur et toute existence. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez elle, de la fausseté sans bornes qui lui fait affirmer des idéaux parfaitement étrangers à sa nature ou de l'impudence avec laquelle elle avoue et affiche son amour de la débauche.

Mais *dans les deux cas*, tout ce que la femme veut réellement est se décharger de sa responsabilité sur l'homme. Or c'est *là* qu'est la question féminine et là qu'une telle question rejoint celle du destin de l'humanité. Friedrich *Nietzsche* écrit dans "Au-delà du bien et du mal" : "Se tromper sur le rapport de l'homme et de la femme, n'y pas voir un rapport d'antagonisme fondamental et nier la nécessité même de cette tension éternellement hostile, rêver pour l'homme et pour la femme de droits égaux, d'éducation semblable, de mêmes prétentions et de mêmes obligations est un signe infaillible de platitude d'esprit, et un penseur atteint de platitude dans ce domaine critique qui est celui de l'instinct peut être considéré comme suspect d'une manière générale ; plus même, il s'est trahi et découvert : ses vues seront sans doute trop courtes pour tout ce qui concerne les questions fondamentales de la vie, y compris celles de la vie future, et il sera lui-même incapable de la moindre profondeur. Un homme profond, par son esprit et par ses désirs, et à qui est donnée aussi cette profondeur de la bienveillance, capable de rigueur et de dureté, ce qui la fait facilement confondre avec celles-ci, ne peut raisonner sur la femme qu'en *oriental* : il ne peut voir en elle qu'un bien, une propriété privée, un être fait pour la domesticité et s'accomplissant dans le service, il ne peut en un mot que s'en remettre sur ce point à l'incroyable sagesse de l'Orient, à la supériorité de son instinct, comme l'ont fait un jour les Grecs, ces plus grands élèves et héritiers de l'Orient, qui, comme on le sait, d'Homère à Périclès, c'est-à-dire à mesure que leur puissance et leur civilisation se *développaient*, n'ont fait que témoigner de plus en plus de *rigueur* envers la femme, autrement dit n'ont fait que s'orientaliser. Combien cela était nécessaire, logique et même humainement souhaitable ! Et quel sujet de méditations pour notre temps !"

Le point de vue de l'individualiste n'est plus ici que celui de l'éthique sociale : ces distinctions de castes et de groupes réduisent à néant l'autonomie de sa morale. Car il

veut, *pour le bien de la société et la tranquillité des hommes*, assujettir la femme au point de faire taire en elle tout désir d'émancipation, et jusqu'à l'envie de cette fausse liberté revendiquée aujourd'hui par les suffragettes, *qui n'ont aucune idée de ce qu'est la véritable servitude de la femme ni de ses raisons*. Mais ce n'est pas pour relever une inconséquence de Nietzsche que j'ai cité ce passage ; c'est pour montrer combien, contrairement à ce qu'il semble croire, le problème de l'humanité ne sera pas résolu tant que ne sera pas résolu celui de la femme. L'homme doit essayer de voir dans la femme l'idée, le noumène, et non l'utiliser comme un moyen à des fins extérieures à elle, il doit lui reconnaître les mêmes droits et par là-même les mêmes devoirs (de culture morale et spirituelle) qu'à lui-même. *Il ne saurait résoudre son propre problème moral en continuant à nier dans la femme l'idée d'humanité*, c'est-à-dire en en faisant un instrument de plaisir. *Le coït est en bonne conception orientale la rançon que l'homme paie à la femme pour pouvoir continuer de se la soumettre*. Et s'il est vrai qu'à ce prix le plus dur esclavage paraît encore doux à la femme, l'homme n'en doit pas moins *refuser* ce marché, parce qu'il est pour lui aussi moralement faux.

Ainsi donc, même d'un point de vue *technique*, l'homme ne peut résoudre seul le problème de l'homme ; il doit *tenir compte* de la femme, même si ce n'est que lui-même qu'il veut sauver ; il doit encourager la femme à renoncer à ses vues immorales. La femme doit renoncer *de son plein gré*, par un mouvement venant *véritablement de l'intérieur d'elle-même*, au coït. Or cela veut dire que la femme doit *disparaître comme femme* et qu'il n'y a pas de chance pour que le Royaume de Dieu s'installe tant que cela ne s'est pas produit. C'est pourquoi *Pythagore, Platon, le christianisme* (à l'inverse du judaïsme), *Tertullien, Swift, Ibsen* ont lutté en faveur de la libération, de la rédemption, de la femme, c'est-à-dire *non pour que la femme s'émancipe de l'homme, mais pour qu'elle s'émancipe d'elle-même*. Et vouloir après eux répéter l'anathème de Nietzsche est faire preuve de frivolité.

Mais par ses propres forces, la femme saurait difficilement atteindre ce but. La faible flamme de la moralité devrait en elle pouvoir se ranimer constamment au feu de l'homme : l'*exemple* devrait être donné. Le *Christ* l'a donné lui-même ; il a sauvé *Marie-Madeleine* ; il a rejoint en lui cette part de son passé et l'a expiée. Wagner, le plus grand homme qui ait vécu depuis le Christ, a également compris cela intimement : tant que la femme n'a pas cessé d'être femme pour l'homme, elle ne peut cesser de l'être pour elle-même ; seul *Perceval*, l'homme pur de tout péché, peut délivrer *Kundry* du charme de *Klingsor*. Ainsi cette déduction psychologique s'accorde avec la déduction philosophique, tout comme elle me semble être d'accord avec le "Parsifal" de *Wagner*, le poème le plus profond de l'Histoire de la littérature mondiale. Ce n'est que de la sexualité de l'homme que la femme tient son existence de

femme. La matière n'a d'existence qu'autant qu'il y a de péché dans l'univers : la femme elle-même n'est destinée à vivre que tant que l'homme n'aura pas racheté sa propre faute, tant qu'il n'aura pas réellement surmonté sa sexualité.

C'est là ce qu'on peut répondre à l'éternel argument employé pour discréditer les idées antiféministes, à savoir que la femme est telle qu'elle est et qu'il faut s'en accommoder, qu'on ne la changera pas et que tout combat dans ce sens est inutile et stérile. Car il a été montré que la femme n'est pas et *meurt* au moment même où l'homme accepte simplement d'être pleinement. Ce contre quoi le combat est mené en l'occurrence n'est pas une essence et un être immuables et éternels : c'est quelque chose qui *peut* être dépassé et *doit* être dépassé.

La vieille fille est la femme que l'homme qui la fait ne rencontre plus ; elle périt ; et la vieille femme est d'autant plus méchante qu'elle est plus vieille fille. Si l'homme et la femme qu'il a créée se rencontrent à nouveau dans le mal, ils meurent tous deux ; s'ils se rencontrent dans le bien, le miracle se produit. Telle est la solution de la question féminine pour qui l'a *comprise*. On la jugera impossible, outrée dans son esprit, intolérable dans sa prétention. Et en effet, il ne s'agit plus ici depuis longtemps de la question féminine dont *parlent* actuellement les femmes, il s'agit d'un problème sur lequel elles se *taisent* et *ne* peuvent *que* se taire, celui de l'*esclavage* qui réside dans la *sexualité*. Ce problème-là, lui, est aussi vieux que le sexe et que l'humanité. Et sa solution est : l'homme doit se libérer lui-même du sexe, et c'est *ainsi*, ce n'est *qu'ainsi* qu'il libérera la femme. La *chasteté* de l'homme (et non pas comme elle se l' imagine, son acceptation de la sensualité) est la condition du salut de la femme. Ainsi sans doute celle-ci meurt-elle comme femme, mais seulement pour renaître de ses cendres, nouvelle, régénérée, *pur ÊTRE HUMAIN*.

C'est pourquoi la question féminine durera autant que les sexes et la question de l'être humain en général. C'est dans ce sens que, selon *Clément* d'Alexandrie, le *Christ* a parlé à *Salomé*, sans déguiser la vérité sous aucune couleur optimiste comme l'ont fait plus tard *Saint-Paul* et *Luther* : la mort régnera tant que les femmes engendreront et la vérité ne sera pas vue tant que du deux ne sortira pas l'un et de l'homme et de la femme, un troisième soi, *ni* homme, *ni* femme.

...

C'est par là seulement, à ce plus haut point de vue qu'on puisse avoir sur la question féminine et qui l'identifie à la question de l'homme en général, que se justifie l'exigence de la continence pour les deux sexes. Vouloir la fonder sur les dommages de santé que pourraient causer les relations sexuelles serait le signe d'un esprit superficiel et sera toujours combattu par les avocats du corps ; vouloir la lier à l'immoralité du plaisir serait faux, car introduisant dans l'éthique une hétéronomie.

Saint-Augustin lui-même, quand il préconisait la chasteté pour tous, a dû faire face à l'objection selon laquelle dans un tel cas l'humanité disparaîtrait bientôt de la surface de la terre. Cette curieuse crainte de voir la race s'éteindre ne cache pas seulement une absence de toute foi en l'immortalité individuelle et en l'éternité de l'individualité morale, elle n'est pas seulement désespérément antireligieuse, elle traduit un petit courage ainsi qu'une incapacité à vivre hors du troupeau. Celui qui pense ainsi ne peut se représenter la terre sans le fourmillement des humains sur elle et il a peur non tant de la mort que de la solitude. Si la personnalité morale en elle-même immortelle avait suffisamment de force en lui, il aurait également le courage d'envisager cette conséquence sans la fuir ; il verrait que la mort du corps n'est pas à craindre et n'irait pas chercher un misérable succédané de cette foi dans la vie éternelle qui lui manque dans l'assurance d'une survie de l'espèce. Le refus de la sexualité ne tue que l'homme physique, et ne le tue que pour faire place à l'homme spirituel.

Veiller à la survie de l'espèce ne peut ainsi être un devoir moral, comme on l'entend souvent prétendre. Cette opinion n'est en réalité qu'un *mensonge* plus *impudent* que les autres. Ce mensonge apparaît si bien qu'il est presque ridicule de demander si aucun homme a jamais pratiqué le coït dans l'idée d'avoir à prévenir le danger d'une mort de l'humanité ou a jamais songé à se justifier lui-même en reprochant à celui qui resterait chaste d'agir immoralement. *Toute fécondité n'est que répugnante* ; et il n'est aucun homme, s'il s'interroge vraiment, qui sente comme son devoir de se soucier de la perpétuation de l'espèce. Or ce qu'on ne sent pas comme son devoir ne l'EST pas.

Au contraire, il est immoral de voir dans l'être humain l'effet d'une cause, de vouloir le produire comme quelque chose de conditionné, comme c'est le cas dans la génération ; et si l'homme est, à côté de sa liberté et de sa spontanéité, lié et déterminé, c'est parce qu'il est né de cette manière. Il n'y a pas d'intérêt raisonnable à ce que l'humanité dure éternellement ; vouloir qu'elle dure éternellement, c'est vouloir éterniser un problème et une faute, le seul problème et la seule faute qu'il y ait jamais eus. Le but est même justement la divinité, la cessation de l'humanité dans la divinité ; le but est la séparation du bien et du mal, du quelque chose et du rien. Ainsi, la sanctification morale qu'on a essayé de donner au coït (qui en avait bien besoin) en le faisant voir, de manière idéale, comme un acte ayant pour seul but la reproduction n'apparaît pas comme une garde suffisante : car non seulement cette motivation ne correspond à aucun commandement et à aucun impératif en l'homme, mais elle est moralement à rejeter, en ce qu'on manque à demander le consentement de l'enfant qu'on met au monde. Quant à justifier cet autre coït, où l'on essaye justement d'éviter la conception, on ne le peut évidemment pas ainsi.

Dans quelque sens qu'on l'envisage, le coït s'oppose donc à l'idée de l'humain ; et cela non pas parce que l'ascétisme serait un devoir, mais bien parce que la femme veut être réduite dans le coït au rang d'objet ou de chose et que l'homme qui veut lui faire plaisir l'y réduira. Aussi bien l'homme méprise-t-il la femme aussitôt qu'il l'a possédée et la femme *sent*-elle ce mépris, aurait-elle été adorée deux minutes plus tôt.

L'être humain ne peut respecter dans l'être humain que l'*idée*, l'idée de l'humanité ; dans le mépris de la femme (et de soi-même) après le coït est l'indice le plus sûr qu'il a été péché contre l'idée. Et qui ne parviendrait à comprendre ce qu'exprime cette idée kantienne de l'humanité, qu'il imagine un instant qu'il s'agit là de *sa* mère, de *ses* sœurs, de *ses* parentes : c'est *pour nous-mêmes* que la femme doit être traitée en être humain, c'est-à-dire *respectée* et non pas *abaissée* comme elle l'est constamment dans la sexualité.

Mais l'homme ne commencera d'honorer la femme à *juste* titre que lorsqu'elle cessera *elle-même* de VOULOIR être *objet* et *matière* pour lui ; que lorsque l'émancipation de la femme signifiera plus pour elle que l'émancipation de la courtisane. (*On n'a encore jamais osé dire ouvertement où était le servage de la femme* : or il est dans la puissance souveraine qu'a sur elle le phallus.) C'est pourquoi seuls des *hommes* ont jamais désiré l'émancipation de la femme, des hommes sans doute plus passionnés de justice qu'exigeants et profonds en matière érotique, mais non des femmes. Je ne veux pas excuser par là les motivations érotiques de l'homme, ni minimiser l'antipathie que lui inspire la "femme émancipée" : il est plus facile de se faire aider comme *Goethe* que de marcher seul en direction du but comme l'a fait *Kant*. Mais ce qu'on prend chez l'homme pour de l'*hostilité* à l'égard de l'idée de l'émancipation des femmes n'est souvent que l'expression d'une méfiance ou d'un doute quant à sa possibilité. L'homme ne veut pas la femme esclave, il cherche plutôt en elle, avant tout, une compagne, quelqu'un qui le comprenne.

L'éducation que la femme reçoit aujourd'hui n'est pas ce qui la prépare le mieux à vaincre ce qui fait sa vraie servitude. Le dernier moyen de toute pédagogie maternelle est de menacer la fille rebelle du châtiment de *ne pas trouver de mari*. L'éducation à laquelle les femmes sont soumises ne vise à rien d'autre que l'*accouplement*. Il y aurait peu à attendre de telles influences sur l'homme ; mais la femme est par elles *renforcée* encore dans sa féminité, sa dépendance et sa servitude.

Il faut enlever à la femme l'éducation de la femme et ENLEVER À LA MÈRE L'ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ.

Ce serait là la première chose à faire pour mettre la femme au service de l'idée d'humanité, qu'elle a jusqu'ici plus que personne empêchée de se réaliser.

...

Sexe et Caractère – La Femme et l'Humanité

Une femme qui aurait réellement renoncé à chercher son repos hors d'elle aurait cessé par là d'être femme. Au baptême extérieur serait venu s'ajouter chez elle le baptême intérieur.

La chose est-elle possible ?

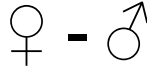
Bien qu'il n'y ait pas de femme absolue, l'affirmer revient à affirmer la réalité du miracle.

Cette émancipation ne rendra pas la femme plus heureuse : elle ne peut lui promettre la béatitude et le chemin qui conduit à Dieu est encore long. Aucun être errant entre la liberté et l'esclavage n'est heureux. Or peut-on demander à la femme de cesser d'être esclave pour devenir *malheureuse* ?

Il ne s'agit pas de vouloir faire de la femme une sainte, il ne s'agit que de savoir si elle va être capable de se faire une idée de sa propre existence et de prendre conscience de sa *responsabilité*. Si elle *veut* même la liberté. S'il y a la moindre chance de la voir un jour se pénétrer d'un idéal, suivre son étoile, en un mot rendre vivant en elle l'impératif catégorique.

Car c'est ainsi seulement qu'on pourrait parler d'*émancipation des femmes*.

Annexes



Emmanuel KANT ne se voilait pas la face⁶⁰ ! Il prend complètement en compte qu'un Homme et Une Femme, ça fait deux.

Comment le nier ? Le dénommé Beau Sexe paie chèrement son avantage : il est affligé, primo d'un Ventre Immonde, secundo de Mamelles Vagabondes ; deux choses dont nous autres mâles sommes épargnés.

D'ailleurs, l'un des deux handicaps de la femme – les pis pendants – témoigne très clairement (Darwin n'y aurait pas contredit) que ce qu'on appelle les deux bras de la femme ne sont pas autre chose que les rudiments des deux pattes de devant d'une femelle quadrupède, que l'attrait de l'homme contraignit à se redresser.

Le constat est terrible. Mais rien ne sert de chercher à le fuir en nous grisant de phantasmes sur le thème de l'“Amour” !

...

Le juif Otto WEININGER voulut radicaliser Kant dans son traité “Sexe et Caractère” (1903), où il met tragiquement en pleine lumière l'abîme qui sépare les sexes. Nous y lisons ceci : “Le corps nu de la femme donne l'impression de quelque chose d'inachevé. C'est debout que ce caractère qu'a le corps féminin d'avoir son but non pas en lui, mais hors de lui, apparaît le plus nettement ; il est naturellement atténué en position couchée. L'art a bien senti cela et, dans les représentations de nu debout, il n'a jamais montré la femme seule, mais toujours entourée de personnages, essayant ainsi de voiler sa nudité”.

Dans ce même ouvrage, Weininger massacre philosophiquement ses frères de race, tout autant que le genre féminin, et pour des raisons apparentées. Et puis, son livre achevé, la même année 1903, le pauvre Otto se suicide “pour n'avoir pas à tuer”. Suite à son décès, en pleine effervescence du mouvement des Suffragettes, une épidémie de suicides de jeunes juives se déclare. Weininger est mort à 23 ans... Aujourd'hui, seuls des Néo-Nazis rééditent “Sexe et Caractère”.

طالب فريد (Freddy Malot) – 1^{er} décembre 2007

⁶⁰ Cf. Emmanuel Kant : *Sur le sentiment du beau et du sublime* (présent dans le CDRom de l'ERM, rubrique *Rééditions-Question de la Femme*). (note de l'édition)

La Paresse

la Paresse
PAR KUONI



VOYAGES KUONI. UNE HISTOIRE PARTICULIÈRE ENTRE VOUS ET LE MONDE.

Lisez Weininger!



Pour de plus amples informations sur l'offre Kuoni ou pour commander nos catalogues, contactez-nous sur www.kuoni.fr ou appelez le 0.820.05.15.15 (0.12€ttc/mn)

Table

Sommaire	2
Avant-propos	3
Sexe et Caractère	4
Érotique et Esthétique	5
La Femme, ce qu'elle est et ce qu'elle signifie dans l'Univers	22
Les Juifs	64
La Femme et l'Humanité	91
Annexes.....	105
♀ - ♂	106
La Paresse	107
Table.....	108
